

21	72	Waldheim	Waldheim	Waldheim	Waldheim
57	76	Brügel	Brügel	Brügel	Brügel
27	72	Convent	Convent	Convent	Convent

LETTERS
 ANGLOISES.
 TOME SIXIEME.

LETTRES
ANGLOISES,
OU

HISTOIRE
DE MISS
CLARISSE HARLOVE.
NOUVELLE ÉDITION,

*Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON,
des Lettres posthumes & du Testament
de CLARISSE.*

AVEC FIGURES.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.

LETTERS
OF
HISTOIRE
DE MISS
CLARISSE HARLOWE

Przyb.
P. 6/94/25

Ms. Bib. Voproc.
w ASPANIE
Im. Acemio. Pocz. 204.

174891

VI

174893



HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOWE.



LETTRE CVIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE
HARLOWE.

(En réponse aux lettres 8 & 14.)

MODÉREZ votre inquiétude, ma très-chère amie, sur les petits différens qui s'élevent entre ma mere & moi. Je vous assure que nous ne nous en aimerons pas moins. Si ma mere ne m'avoit pas pour

exercer son humeur, il faudroit qu'elle la tournât sur un autre : & moi, ne suis-je pas une fille très-bizarre ? Otez-nous cette occasion, il nous en renaitroit mille pour une. Vous m'avez souvent entendu dire que c'est une ancienne habitude entre nous : & vous ne le savez que de moi-même ; car lorsque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie. En vérité, je vous ai toujours redoutée plus qu'elle ; mais l'amour accompagne cette crainte. Vos proches portent un air d'instruction & de douceur, qui fait nécessairement impression sur un caractère généreux. La méthode de ma mere est différente : « Je le » veux ; je vous l'ordonne ; entendez- » vous ? ne fais-je pas mieux que vous ce » qui vous convient ? je ne souffrirai point » qu'on me défoblige. » Quel moyen, pour une fille un peu formée, de soutenir continuellement ce langage, & de n'avoir pas beaucoup de lenteur pour l'obéissance ?

Ne me conseillez pas, ma chere, d'obéir à ma mere lorsqu'elle m'interdit toute correspondance avec vous. Cette défense n'est pas raisonnable, & je suis sûre que ce n'est pas son propre jugement qu'elle consulte. Votre vieux lutin d'oncle, dont les visites sont plus fréquentes que jamais,

pouffé par votre frere & votre sœur, en est l'unique occasion. Dans l'éloignement où ils sont de vous, la bouche de ma mere est une espece de porte-voix par lequel ils se font entendre. Encore une fois, cette défense ne peut venir de son cœur. Mais quand elle en viendrait, quel peut donc être le danger pour une fille de mon âge, d'écrire à une personne de son sexe ? Que le chagrin & l'inquiétude ne vous causent pas trop d'abattement, ma très-chere amie, & ne vous fassent pas créer des difficultés imaginaires. Si votre inclination vous porte à vous servir d'une plume, j'ai le même goût, que j'exercerai dans toutes les occasions, & pour vous écrire, & malgré toutes leurs plaintes. Que vos lettres ne soient pas remplies non plus de reproches & d'accusations contre vous-même. C'est une injustice. Je souhaiterois que votre Anne *Howe*, qui n'a pas quitté la maison de sa mere, fût aussi bonne de la moitié que *miss Clarisse Harlowe*, qu'on a chassée de celle de son pere.

Je ne dirai rien de votre lettre à *Bella*, jusqu'à ce que j'en ai vu les effets. Vous espérez, dites-vous, malgré mes craintes qu'on vous enverra votre argent & vos habits. Je suis fâchée d'avoir à vous apprendre que le conseil s'est assemblé à

l'occasion de votre lettre; & que votre mere, la seule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppositions qu'elle n'a pu vaincre. Ainsi j'exige absolument que vous acceptiez mes offres; & que vous m'expliquiez tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'espoir d'une réconciliation, qu'il vous fasse négliger l'occasion de vous assurer d'un protecteur; tel que seroit votre *Lovelace* avec la qualité de mari. Je m'imagine, du moins, que, si vous aviez quelque insulte à craindre alors, ce ne seroit que de lui. Quelles peuvent être ses vues, lorsqu'il laisse échapper des circonstances dont on ne sauroit le soupçonner de n'avoir pas connu le prix? Ce n'est pas vous que je trouve blâmable. Vous ne pouviez vous expliquer autrement que par votre silence & votre rougeur, lorsque cet insensé s'est retranché dans sa soumission pour des loix que vous lui avez imposées dans une autre situation. Mais, comme je le disois quelques lignes plus haut, vous inspirez réellement de la crainte..... Et puis, je vous réponds que vous ne l'avez pas épargné.

Je

Je vous l'ai dit dans ma dernière lettre: le rôle que vous avez à soutenir est extrêmement délicat. J'ajoute que vous avez l'ame trop délicate pour ce rôle. Mais, quand l'amant est exalté, l'héroïne doit être humiliée. Il est naturellement fier & insolent. Je ne fais si vous ne devriez pas engager son orgueil, qu'il nomme son honneur; & s'il n'est pas à propos d'écartier un peu plus le voile. Je voudrois du moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, & d'autres plaintes, fussent supprimés. Que servent les regrets, ma chère? Il ne les supportera point; vous ne devez pas espérer qu'il les supporte.

Cependant mon propre orgueil est mortellement blessé, qu'un misérable de ce sexe puisse obtenir cette espèce de triomphe sur une personne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorsque la douceur est convenable; tant de fermeté, lorsque la fermeté est nécessaire; quelle grandeur d'ame!

Mais je suis portée à juger que, dans les circonstances où vous êtes, un peu de réserve & de politique ne seroit pas d'un mauvais usage. L'humilité, dont il paroît se revêtir lorsqu'il vous voit échauffée

Tome VI.

B

contre lui, ne lui est pas naturelle. Je me le représente hésitant, décontenancé, comme vous le peignez, sous la supériorité de vos corrections. Mais *Lovelace* n'est rien moins qu'un sot. Ne vous exposez point au mélange du ressentiment & de l'amour.

Vous êtes très-sérieuse, ma chère, dans la première de vos deux lettres, sur ce qui touche *M. Hickman* & ma mère. A l'égard de ma mère, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne sommes pas toujours bien ensemble, dans d'autres tems nous ne sommes pas trop mal. Aussi long-tems que je suis capable de la faire sourire, au milieu de ses plus grands accès d'humeur, (quoiqu'elle s'efforce quelquefois de s'en empêcher) c'est un fort bon signe, un signe que sa colère n'est pas profonde, ou qu'elle ne peut durer long-tems. D'ailleurs, un mot d'honnêteté, un regard obligeant, que j'adresse à son favori, met toujours l'un en extase, & rend l'autre d'une humeur supportable. Mais votre situation me pénètre le cœur; & malgré ma légèreté, il faut qu'ils partagent quelquefois tous deux mon chagrin, qui ne cessera qu'avec l'incertitude de votre sort: surtout après le malheur que j'ai eu de

ne pouvoir vous procurer une protection qui vous auroit garantie de la fatale démarche dont je déplore avec vous la nécessité.

ANNE HOWE.

LETTRE CIX.

Mis^s CLARISSE HARLOVE, à
mis^s HOWE.

VOUS me répétez, ma chère, que mes habits & la petite somme que j'ai laissée derrière moi, ne me seront point envoyés. Cependant l'espérance ne m'abandonne point encore. La plaie est récente. Lorsque leurs passions viendront à se refroidir, ils considéreront les choses d'un autre œil. Que ne me promets-je pas avec une avocate telle que ma chère & mon excellente mère? Charmante indulgence! Hélas! que mon cœur a saigné, & qu'il saigne encore pour elle!

Vous ne voulez pas que je compte sur une réconciliation! Non, non, je ne me flatte pas de cette idée. Je connois trop les obstacles. Mais puis-je empêcher que ce ne soit le plus cher de mes desirs?

B ij

A l'égard de cet homme, que puis-je de plus ? Quand je serois disposée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas absolument de moi.

Vous dites qu'il est fier & insolent. Il l'est sans doute. Mais votre opinion peut-elle être qu'il se propose jamais de me réduire au niveau de son orgueil ? Et qu'entendez-vous, ma chère amie, lorsque vous me conseillez d'écarter un peu plus le voile ? Il me semble en vérité que je n'en ai jamais eu. Je vous assure hardiment que, si j'apperçois dans M. Lovelace quelque apparence qui ressemble au dessein de m'humilier, son insolence ne me fera jamais découvrir une foiblesse indigne de votre amitié ; c'est-à-dire, également indigne & de moi & de mon ancien caractère.

Mais, comme je suis sans autre protection que la sienne, je ne le crois pas capable d'abuser de ma situation. S'il a souffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuse, s'il lui plaît, son propre caractère, qui a fourni un prétexte à l'antipathie de mon frère. Je ne lui ai pas caché là-dessus mes sentimens. D'ailleurs, me

suis-je jamais engagée avec lui par quelque promesse ? Mon affection s'est-elle jamais déclarée pour lui ? Ai-je jamais désiré la continuation de ses soins ? Si la violence de mon frère n'avoit pas précipité les choses dans l'origine, n'est-il pas fort vraisemblable que mon indifférence auroit rebuté cet esprit fier, & l'auroit fait retourner à Londres, qui est sa demeure ordinaire ? Alors toutes les espérances & ses prétentions se seroient évaporées, parce qu'il n'auroit pas reçu de moi le moindre encouragement. Le jour de son départ auroit fini notre correspondance ; & croyez-moi, jamais elle n'auroit commencé, sans la fatale rencontre qui m'y engagea, pour l'intérêt d'autrui, insensée que j'étois ! & nullement pour le mien. Pensez-vous, & peut-il penser lui-même que cette correspondance, qui, dans mes intentions, ne devoit être que passagère, & sur laquelle vous savez que ma mère fermoit les yeux, eût abouti à cette malheureuse fin, si je n'avois été poussée d'un côté & trompée de l'autre ? Quand vous me supposeriez donc, dans sa dépendance absolue, quel prétexte auroit-il pour se venger sur moi des fautes d'autrui, dont il est certain, d'ailleurs, qu'il a souffert moins que moi ? Non, chère *miss*

Howe, il n'est pas possible qu'il me donne sujet de craindre de lui tant de noirceur & si peu de générosité.

Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différens qui s'élevent entre votre mere & vous. Puis-je n'en être pas fort touchée, lorsqu'ils s'élevent à mon occasion ? n'est-ce pas un surcroit de douleur qu'ils soient suscités par mon oncle & par mes autres parens ? Mais souffrez que j'observe avec trop d'affection peut-être, pour les circonstances où je suis, que les plaintes modestes que vous faites de votre mere tournent clairement contre vous. Ce langage qui vous chagrine, je le veux, je l'ordonne, je prends être obéie, ne marque-t-il pas que vous vous révoltez contre ses volontés.

J'observerai encore, par rapport à notre correspondance, qui vous paroît sans danger avec une personne de votre sexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle que je me suis permise avec *M. Lovelace*. Mais, si l'obéissance est un devoir, la faute consiste à le violer, quelles que puissent être les circonstances. Ce ne sera jamais une action louable, de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il est vrai, au contraire qu'elle mérite d'être punie, vous

voyez que je le suis sévèrement ; & c'est sur quoi j'ai voulu vous faire ouvrir les yeux par mon exemple. Cependant j'en demande pardon au ciel ; mais il m'en coûte beaucoup pour vous donner un avis si contraire à mes intérêts : & de bonne foi, je n'ai pas la force de le suivre moi-même. Mais, s'il n'arrive point de changement dans mon sort, je ferai là-dessus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conseils sur la conduite que je dois tenir avec mon oncle ; & j'essairai peut-être de m'y conformer : à l'exception de la politique, qui ne sera jamais, ma très-chère *miss Howe*, le caractère ni le rôle de votre sincere & fidelle amie.

CL. HARLOVE.



LETTRE CX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

VOUS ne sauriez douter, ma chere *miss Howe*, que les circonstances de ma fuite, & les cris affectés que j'entendis à la porte du jardin, ne m'aient laissé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la seule pensée d'être entre les mains d'un homme qui auroit été capable de me tromper lâchement par un artifice prémédité? Chaque fois qu'il s'est présenté à mes yeux, mon indignation s'est réveillée avec cette idée; d'autant plus que j'ai cru remarquer sur son visage une sorte de triomphe qui me reprochoit ma crédulité & ma faiblesse. Peut-être n'est-ce au fond que la même vivacité & le même air d'enjouement qu'il porte naturellement dans sa physionomie.

J'étois résolue de m'expliquer avec lui sur cet important article, la première fois que je me sentirois assez de patience pour lui en parler avec modération; car, outre la nature de l'artifice, qui me piquoit

excessivement d'elle-même, je m'attendois, s'il étoit coupable, à des excuses & des évasions qui devoient m'irriter encore plus; & s'il défavoit mes soupçons, je prévoyois que son défaveu me laisseroit des doutes qui nourriroient mon inquiétude, & qui augmenteroient mes dégoûts & mes ressentimens à la moindre offense.

L'occasion que je desirois s'est présentée, & je ne veux pas différer un moment à vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire sa cour, dans les termes les plus polis; déplorant le malheur qu'il avoit, disoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon estime, sans savoir à quoi il devoit attribuer cette disgrâce; & m'accusant de je ne sais quel préjugé, ou d'un fond d'indifférence, que son chagrin étoit de voir croître de jour en jour. Enfin il me supplioit de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner l'occasion de reconnoître ses fautes & de les corriger; ou celle de justifier sa conduite, & de mériter un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu assez vivement: Eh bien, *M. Lovelace*, je vais m'ouvrir avec une franchise qui convient peut-être à mon caractère plus qu'à votre (il se

18 HISTOIRE
flattoit que non, m'a-t-il dit), & vous
déclarer un soupçon qui me donne fort
mauvaise opinion de vous, parce qu'il
m'oblige de vous regarder comme un
homme artificieux, dont les desseins doi-
vent m'inspirer de la défiance.

J'écoute, mademoiselle, avec la plus
vive attention.

Il m'est impossible de penser favora-
blement de vous, aussi long-tems que la
voix qui s'est fait entendre du jardin, &
qui m'a remplie d'une terreur dont vous
avez tiré tant d'avantage, demeure sans
explication. Apprenez-moi nettement,
apprenez-moi sincèrement le fond de cette
circonstance, & celui de vos intrigues
avec ce vil *Joseph Léman*. La bonne foi
que vous aurez sur ce point sera ma règle,
à l'avenir, pour juger de vos protestations.

Comptez, très-chère *Clarisse*, m'a-t-il
répondu, que je vais vous expliquer tout,
sans le moindre déguisement. J'espère que
la sincérité de mon récit expiera ce que
vous pourrez trouver d'offensant dans
l'action.

Je ne connoissois pas ce *Léman*, &
j'aurois dédaigné l'infame methode de
corrompre les domestiques d'autrui,
pour découvrir les secrets d'une fa-

DE CLARISSE. 19

» mille, si je n'avois pas été informé
» qu'il s'efforçoit d'engager un de mes
» gens à lui rendre compte de tous mes
» mouvemens & de toutes mes intrigues
» supposées, en un mot, de toutes les
» actions de ma vie privée. Ses motifs ne
» demandoient pas d'éclaircissement. J'or-
» donnai à mon valet de chambre, car
» c'étoit à lui-même que les offres étoient
» adressées, de me faire entendre la pre-
» miere conversation qu'il auroit avec lui;
» &, prenant le moment où j'entendis
» proposer une somme assez considérable
» pour une information qu'on demandoit
» particulièrement, avec promesse d'une
» récompense encore plus forte après le
» service, je me présentai brusquement;
» j'affectai de faire beaucoup de bruit;
» &, demandant un couteau pour couper
» les oreilles du traître, dont je tenois
» déjà l'une, dans la vue, lui dis-je,
» d'en faire un présent à ceux qui l'em-
» ployoient, je le forçai de m'apprendre
» leur nom.

» Votre frere, mademoiselle; & votre
» oncle Antonin, furent les deux per-
» sonnes qu'il nomma.

» Il ne me fut pas difficile, après lui
» avoir fait grace, en lui représentant
» l'énormité de son entreprise & mes

» honorables intentions, de l'engager dans
 » mes intérêts par l'espoir d'une grosse
 » récompense, sur-tout lorsque je lui eus
 » fait concevoir qu'il pouvoit conserver
 » en même tems la faveur de votre frere
 » & de votre oncle, & que je ne desirois
 » ses services que par rapport à vous &
 » à moi, pour nous garantir des effets
 » d'une mauvaise volonté, dans laquelle
 » il me confessa que lui & vos autres
 » domestiques trouvoient beaucoup d'in-
 » justice.

C'est par cette voie, je vous l'avoue,
 » mademoiselle, que j'ai souvent fait
 » tourner ses maîtres sur le pivot que je
 » tenois à la main, sans qu'ils aient pu
 » s'en délier. Mon agent, qui ne cesse pas
 » de se donner pour honnête homme,
 » & qui me rappelle toujours à sa con-
 » science s'est trouvé d'autant plus à l'aise,
 » que je l'ai assuré continuellement de
 » la droiture de mes vues, & qu'il a
 » reconnu par lui-même que ses soins
 » avoient prévenu plus d'un fâcheux
 » accident.

» Ce qui a servi encore à me les ren-
 » dre plus agréables, permettez que je
 » le reconnoisse devant vous, mademoi-
 » selle, c'est que, sans votre participa-
 » tion, ils vous ont procuré constamment

» la liberté d'aller au jardin & au bûcher,
 » qu'on ne vous auroit peut-être pas
 » laissée si long-tems. Il s'étoit chargé,
 » auprès de la famille d'observer toutes
 » vos démarches; & son attention étoit
 » d'autant plus pressée, qu'elle seroit
 » à écarter tous les autres domestiques.

Ainsi, ma chere, il se trouve que, sans
 le favori, j'avois obligation moi-même
 à ce profond politique.

Je suis demeurée muette d'étonnement.
 Il a continué.

« A l'égard de l'autre circonstance,
 » qui vous a fait prendre mademoiselle,
 » une si mauvaise opinion de moi, je
 » confesse ingénument que votre résolu-
 » tion de partir m'étant un peu suspecte,
 » & la mienne étant de ne rien épargner
 » pour vous soutenir dans votre première
 » idée, la crainte de n'avoir pas assez de
 » tems pour vous faire goûter mes raisons
 » m'avoit fait ordonner à *Léman* d'éloi-
 » gner tous ceux qui se présenteroient, &
 » de se tenir lui-même à peu de distance
 » de la porte.»

Mais, monsieur, ai-je interrompu,
 comment vous est-il arrivé de craindre
 que je ne changeasse de résolution? Je vous
 avois écrit, à la vérité, pour vous en in-
 former, mais vous n'avez pas eu ma

lettre : & comme je m'étois réservée le droit d'abandonner mon premier dessein, avez-vous pu savoir si ma famille ne s'étoit pas laissé fléchir, & si je n'avois pas de bonnes raisons pour demeurer ?

« Je serai sincère, mademoiselle. Vous », m'aviez fait espérer que, si vous changiez de résolution, vous m'accorderiez une entrevue, pour m'en apprendre les motifs. Je trouvai votre lettre ; mais n'ignorant pas que vos amis étoient inébranlables dans leurs idées, & ne doutant pas néanmoins que vous ne m'écrivissiez pour suspendre votre résolution, & probablement pour éviter aussi l'entrevue, je pris le parti de laisser votre lettre, dans l'espérance de vous engager du moins à me voir ; & n'étant pas venu sans quelque préparation, j'étois résolu, quelles que fussent vos nouvelles vues, de ne vous pas laisser retourner au château. Si j'eusse pris votre lettre, il auroit fallu s'en tenir à ces nouveaux ordres, du moins jusqu'à d'autres événemens : mais ne l'ayant pas reçue, & vous croyant bien persuadée que, dans une situation si désespérée, j'étois capable de rendre une visite à vos amis, je comptai absolument sur l'entrevue que vous m'aviez fait espérer.

Méchant esprit que vous êtes ! lui ai-je dit ; c'est mon chagrin, de vous avoir donné l'occasion de prendre des mesures si justes pour abuser de ma foiblesse ! Mais est-il vrai que vous auriez poussé la hardiesse jusqu'à rendre visite à ma famille ?

« Oui, mademoiselle. J'avois quelques amis prêts à m'accompagner ; & si les vôtres avoient refusé de me voir & de m'entendre, j'eusse été allé directement chez *Solmes* avec le même cortège.

« Qu'auriez-vous donc fait à *M. Solmes* ?
« Pas le moindre mal, s'il nous eût reçus de bonne grace. »

Mais enfin, s'il ne vous eût pas reçus de bonne grace, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait ? Cette question a paru l'embarrasser. Pas le moindre mal dans sa personne, m'a-t-il répété. Je l'ai pressé de s'expliquer mieux :

« Si je lui permettois de le dire, il s'étoit proposé seulement d'enlever ce pauvre misérable, & de le tenir enfermé dans l'espace d'un ou deux mois. C'étoit une entreprise dont l'exécution étoit jurée, & quelles qu'en pussent être les suites. »

A-t-on jamais rien entendu de si horrible ? J'ai poussé un profond soupir, & je lui ai dit de reprendre à l'endroit où je l'avois interrompu.



« J'avois ordonné à *Léman* de se tenir
 ,, à peu de distance de la porte ; & , s'il
 ,, entendoit quelque dispute entre nous ,
 ,, ou s'il voyoit paroître quelqu'un dont
 ,, l'arrivée pût nous troubler , de pousser
 ,, les cris que vous avez entendus : &
 ,, cela , dans la double vue de le mettre à
 ,, couvert des soupçons de votre famille ;
 ,, & d'être averti qu'il étoit tems pour moi
 ,, de vous engager , s'il étoit possible , à
 ,, partir , suivant votre promesse. J'espère ,
 ,, mademoiselle , que , si vous considérez
 ,, toutes les circonstances , & le danger où
 ,, j'étois de vous perdre sans retour , l'a-
 ,, ven que je vous fais de cette invention ,
 ,, & de celle qui regarde *Solmes* , ne
 ,, m'attirera point votre haine. Supposez
 ,, que vos parens fussent arrivés , comme
 ,, nous pouvions nous y attendre tous
 ,, deux ; n'aurois-je pas été le plus mépri-
 ,, sable de tous les hommes , si je vous
 ,, avois abandonnée aux insultes d'un
 ,, frere & de toute une famille , qui vous
 ,, ont traitée si cruellement sans avoir le
 ,, prétexte que notre entrevue leur auroit
 ,, fourni ? »

Que d'horreurs ! me suis-je écriée. Mais
 monsieur , en prenant tout ce que vous
 me dites pour autant de vérités , s'il est
 venu quelqu'un , pourquoi n'ai-je vu que

Léman à la porte ? Pourquoi nous a-t-il
 suivis seul , & à tant de distance ?

Il est fort heureux pour moi , m'a-t-il
 répondu , en mettant la main dans une de
 ses poches , & puis dans une autre.
 J'espère que je ne l'ai pas jetée. . . Elle
 est peut-être dans l'habit que je portois
 hier. Je pensois peu qu'il seroit nécessaire
 de la produire. . . . Mais je suis bien aise
 d'en venir à la démonstration , quand
 l'occasion s'en présente. . . . Je puis être un
 étourdi. . . . Je puis être un négligent. . . . &
 je suis en vérité l'un & l'autre. Mais , par
 rapport à vous , mademoiselle , jamais un
 cœur ne fut plus sincère.

Il s'est levé là-dessus ; & s'avançant
 vers la porte , il s'est fait apporter le
 dernier habit qu'il avoit quitté. Il en a
 tiré un lettre chiffonnée , comme un pa-
 pier dont il avoit tenu peu de compte : la
 voici , m'a-t-il dit , en revenant à moi
 d'un air joyeux.

Elle étoit datée , lundi au soir , & de
 la main de *Joseph Léman* : « Qui lui de-
 ,, mandoit pardon d'avoir crié trop tôt.
 ,, La crainte d'être soupçonné lui avoit
 ,, fait prendre le bruit d'un petit chien ,
 ,, qui le suit toujours & qui avoit traversé
 ,, la charmille , pour le mouvement de
 ,, quelqu'un de ses maîtres. Lorsqu'il s'é-

» toit apperçu de son erreur, il avoit
 » ouvert la porte avec sa propre clef; &
 » sortant avec précipitation, il avoit
 » voulu lui apprendre que sa seule frayeur
 » l'avoit fait crier. Mais bientôt, ajouta
 » toit-il, plusieurs personnes de la mai-
 » son avoient pris l'alarme; & les re-
 » cherches étoient commencées à son
 » retour (*) ».

J'ai branlé la tête après cette lecture.
 Ruses, ruses, ai-je dit; c'est ce que je puis
 penser de plus favorable. Ah, monsieur
Lovelace! que le ciel vous pardonne, &
 qu'il aide à votre réformation! Mais
 je ne vois que trop, par votre propre
 récit, que vous êtes un homme rempli
 d'artifice.

« L'amour, ma très-chère vie, est
 » une ingénieuse passion. Nuit & jour j'ai
 » mis ma stupide cervelle à la torture
 » (quelle stupidité! ai-je dit en moi-
 » même) pour trouver le moyen de pré-
 » venir un odieux sacrifice, & tous les
 » malheurs qui seroient venus à la suite.
 » Si peu d'affurance de votre affection!
 » une antipathie si injuste de la part de
 » vos amis! un danger si pressant de vous

[*] On a vu, dans une lettre de M. *Lovelace*, qu'il
 avoit promis à *Léman*, de lui en faire une de cette
 nature, qu'il n'auroit que la peine de copier.

» perdre par cette double raison! Je n'a-
 » vois pas fermé l'œil depuis quinze jours:
 » & je vous avoue, mademoiselle, que, si
 » j'avois négligé quelque chose pour em-
 » pêcher votre retour au château, je ne
 » me le serois pardonné de ma vie. »

Je suis revenue à me blâmer moi-même
 d'avoir consenti à le voir: & mes remords
 sont justes; car, sans cette malheureuse
 entrevue, toutes les méditations de quinze
 jours ne lui auroient servi de rien; &
 peut-être n'en serois-je pas moins échappée
 à M. *Solmes*.

Cependant s'il eût exécuté la résolu-
 tion de se présenter à ma famille, & s'il
 en eût reçu quelque insulte, comme il
 n'auroit pas manqué d'en recevoir, à
 quels désastres ne falloit-il pas s'attendre?

Mais que penser de ce dessein formé
 d'enlever le pauvre *Solmes*, & de le tenir
 prisonnier pendant deux mois? O ma
 chère! à quel homme ai-je permis de
 m'enlever, au lieu de *Solmes*?

Je lui ai demandé s'il croyoit que des
 énormités de cette nature, & cette audace
 à braver les loix de la société, pussent
 demeurer impunies.

Il n'a pas fait difficulté de me dire,
 avec un de ces airs enjoués que vous lui
 connoissez, qu'il n'avoit eu que ce moyen

pour arrêter la malice de ses ennemis, & pour me garantir d'un mariage forcé: que ces entreprises désespérées lui causoient peu de plaisir, & qu'il n'auroit fait aucun mal à la personne de *Solmes*: qu'il se feroit exposé sans doute à la nécessité de quitter son pays, du moins pour quelques années; mais que, s'il avoit été réduit à l'exil, parti, d'ailleurs, qu'il auroit embrassé volontairement après avoir perdu l'espérance d'obtenir mon cœur, il se feroit procuré un compagnon de voyage, de son sexe & de ma famille, auquel je ne pensois guere.

A-t-on jamais rien vu d'approchant? Je ne puis douter qu'il ne parlât de mon frere!

Voilà donc, monsieur; lui ai-je dit avec les marques d'un vif ressentiment, l'usage que vous faites de votre agent corrompu...

Mon agent, mademoiselle! Il est celui de votre frere comme le mien. Vous savez, par mes aveux sinceres, qui a commencé la corruption. Je vous assure, mademoiselle, que je me suis échappé à bien des choses, en qualité de représailles dont je n'aurois pas été capable de donner l'exemple.

Ce qui me reste à dire là-dessus, M. Lo-

velace, c'est que ce misérable agent à double face ayant causé probablement de grands maux de part & d'autre, & paroissant continuer ses viles pratiques, mon devoir m'oblige de faire connoître à mes amis quel serpent ils nourrissent dans leur sein.

Oh! par rapport à lui, mademoiselle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira; le tems de ses services touche à sa fin. Le coquin en a tiré bon parti. Son dessein n'est pas de vieillir dans sa condition. Il est actuellement en traité pour une hôtellerie, qu'il regarde comme le sommet de la fortune. Je vous apprendrai même qu'il fait l'amour à la *Betty* de votre sœur; & cela, par mon conseil. Ils doivent se marier, lorsque *Léman* sera établi. Je médite déjà quelque moyen de punir cette effrontée soubrette, de toutes les insolences que vous avez essuyées d'elle, & de l'en faire repentir jusqu'au dernier moment de sa vie.

Que de misérables projets, monsieur! Comment ne craignez-vous pas de trouver aussi quelque vengeur pour des maux bien plus grands dont vous êtes coupable? Je pardonne de tout mon cœur à *Betty*. Elle n'étoit point à moi; & suivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux

30. HISTOIRE
ordres de celle à qui elle devoit de l'obéissance, avec plus de soumission que je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'importe, m'a-t-il répondu ; peut-être, ma chere, dans la vue de m'effrayer
« Le décret étoit prononcé. Il falloit que,
» Betty portât la peine de son insolence :
» & si je croyois que Léman ne méritât pas
» moins d'être puni, il me promettoit que
» dans son plan, qui étoit double, l'un
» & l'autre auroient part à sa vengeance.
» Le mari & la femme ne devoient pas
» souffrir séparément.

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait nettement l'aveu. Je vois, monsieur, lui ai-je dit, avec quel homme je suis condamnée à vivre ; & me retirant, je l'ai laissé dans un état que j'aurois pris dans un autre pour de l'embarras & de la confusion.



LETTRE CXI.

Miss CLARISSE HARLOWE, à Miss HOWE.

LA franchise avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorsque j'ai revu M. Lovelace, & le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ses idées, pour ses manieres, & pour ses discours, paroissent l'avoir un peu rappelé à lui-même. Il veut tourner en plaisanterie les menaces auxquelles il s'est échappé contre mon frere & M. Solmes. « Il a, dit-il, trop » de ménagemens à garder dans la patrie, » pour s'abandonner à des projets de vengeance qui le mettroient dans la nécessité de la quitter. Il prétend d'ailleurs » qu'il a permis à Léman de rapporter » de lui mille choses qui n'ont & qui » ne peuvent avoir aucune vérité ; dans » la seule intention de se rendre formidabile aux yeux de quelques personnes, » & de prévenir de grands défordres par » cette voie. C'est un malheur pour lui » d'avoir quelque réputation d'esprit & » de vivacité ; on lui attribue souvent ce » qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas

» fait, & plus encore; on juge de lui sur
 » quelques discours échappés, qu'il ou-
 » blie, comme dans cette occasion, aussi-
 » tôt qu'ils ont passé ses lèvres.

Il se peut, ma chere, qu'il soit de
 bonne foi dans une partie de ses excuses.
 J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse
 être aussi méchant qu'on l'a prétendu.
 Mais un homme de ce caractère, à la tête
 d'une troupe de gens tels qu'on peint ses
 compagnons, tous riches, intrépides,
 & capables des entreprises dont j'ai le
 malheur d'être un exemple, me paroît
 extrêmement dangereux.

Son indifférence pour l'opinion publi-
 que est une autre de ses excuses. Je la
 trouve très-mauvaise. Que peut espérer
 une femme, d'un homme qui a si peu
 d'égard pour sa propre réputation? Ces
 agréables libertins peuvent amuser, une
 heure ou deux, dans une conversation
 mêlée. Mais c'est l'homme de probité,
 l'homme de vertu, dont il faut desirer la
 société pour tous les momens de la vie.
 Quelle est la femme qui consente, lorf-
 qu'elle pourra s'en dispenser, à s'aban-
 donner au pouvoir d'un homme qui ne
 connoît aucune loi morale; dans le
 doute s'il daignera remplir, de son côté,
 les obligations conjugales, & la traiter
 du

du moins avec les égards de la po-
 liteffe?

Avec ces principes, ma chere, avec
 ces réflexions, me jeter moi-même à la
 tête d'un homme.... Plût au ciel.... Mais
 que servent à présent les regrets? A quelle
 protection recourir, quand je serois libre
 de renoncer à la sienne?

LETTRE CXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 d'Avril.

JE ne connois rien de si insensé que tous
 ces Harloves. Que veux-tu que je te dise,
Belford? Il faut que la belle tombe, eût-
 elle tous les génies immortels pour sa
 garde; à moins que, se rassemblant visi-
 blement autour d'elle, ils ne l'attachent
 de mes bras, pour l'enlever avec eux dans
 la région éthérée.

Ma crainte, ma seule crainte, c'est
 qu'une fille, qui m'a suivi avec tant de
 répugnance, n'offre à son pere des condi-
 tions qui pourroient être acceptées; telles
 que de m'abandonner, pour être délivrée

Tome VI.

C

de *Solmes*. Je cherchois le moyen de me garantir d'une si cruelle espece de danger. Mais les *Harloves* paroissent résolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans le monde! N'est-ce pas un génie bien fin que ce frère, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour entreprendre une mauvaise action, peut être aussi sûrement corrompu contre celui qui l'emploie, surtout lorsqu'on lui offre l'occasion de tirer un double avantage de sa perfidie? Toimême, *Belford*, tu ne pénétreras jamais la moitié de mes inventions.

(Il lui raconte ici la conversation qu'il a eue avec Clarisse, sur les cris de son agent, qu'elle avoit entendus à la porte du jardin. Les circonstances sont les mêmes qu'on a lues dans la lettre précédente. Ensuite il continue.)

N'admires-tu pas l'habileté de ton ami pour les glorieuses impostures? Vois combien j'étois proche de la vérité. Je ne m'en suis écarté qu'en assurant que le bruit s'étoit fait sans ordre, & par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait un aveu plus exact, son

orgueil, mortifié de se voir pris pour dupe, ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le hasard avoit fait de moi un héros guerrier, la poudre à canon me seroit inutile. Je renverferois tous mes ennemis par la seule force de mes stratagemes, en faisant retomber tous leurs desseins sur leur tête.

Mais que dis-tu de ces peres & de ces meres?.... Que le ciel les prenne en pitié! Si la providence n'avoit pas plus de part à leur conduite que la discrétion, sauveroient-ils une de leurs filles? *James* & *Arabelle* peuvent avoir leurs motifs, mais que dire d'un pere à qui le bon sens a manqué dans une affaire de cette importance? Que dire d'une mere? d'une tante? de deux oncles? Qui peut penser sans impatience à cette troupe d'imbécilles?

Ma charmante apprendra bientôt jusqu'ou leur ressentiment va contr'elle. Je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance à moi. C'est alors que je serai jaloux de n'être pas aimé avec la préférence que mon cœur desire, & que je la réduirai à reconnoître le pouvoit de l'amour & de la reconnoissance. Alors

alors, je serai libre de prendre un baiser sur ses lèvres; & je ne ressemblerai point à un pauvre affamé qui voit devant lui un morceau délicieux, auquel il n'ose toucher sur sa vie (*).

Mais je me souviens qu'anciennement j'étois timide avec les femmes. Je le suis encore avec celle-ci. Timide! cependant qui connoit ce sexe mieux que moi? C'est sans doute par cette raison même, que je le connois si bien. Lorsque j'ai réfléchi sur moi-même, par comparaison avec l'autre sexe, j'ai trouvé, *Belford*, qu'un homme, de mon caractère a dans l'amé quelque chose qui tient beaucoup de celle des femmes. Ainsi, comme *Tirésias*, il est capable de connoître leurs pensées & leurs inclinations presqu'aussi bien qu'elles-mêmes. Les femmes modestes, & moi, nous sommes à peu près au même point, avec cette seule différence, que ce qu'elles pensent, je l'exécute. Mais les femmes immodestes vont beaucoup plus loin que moi, & dans leurs pensées & dans leurs actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette idée? C'est que nous autres libertins, nous ne laissons pas d'aimer la modestie dans une femme; tandis que les

[*] Deux vers d'une comédie angloïse,

femmes modestes, j'entends celles qui affectent de le paroître, préfèrent toujours un homme impudent. D'où cela viendrait-il, si ce n'étoit d'une véritable ressemblance dans le fond de la nature? C'est apparemment ce qui a fait dire au poëte, que toute femme est un libertin dans le cœur. C'est à elles de prouver, si elles le peuvent, la fausseté de cette imputation.

Je me souviens aussi d'avoir lu, dans quelque philosophe, qu'il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme. Veux-tu me dire, *Belford*, de qui est ce bon mot? N'est-ce pas de Socrate? sa femme étoit un diable. Seroit-elle de Salomon? (*) Le roi Salomon! tu as sans doute entendu parler d'un roi de ce nom. Ma mère, qui étoit une femme simple, m'avoit appris dans mon enfance à répondre, Salomon, lorsqu'elle me demandoit qui étoit le plus sage de tous les hommes. Mais elle ne m'a jamais appris d'où lui venoit la partie de sa sagesse qui n'étoit pas inspirée.

Ma foi, *Belford*, nous ne sommes pas

[*] M. Lovelace ne devoit pas plus juste en citant Salomon, que Socrate. Ce passage est de l'Ecclesiaste, chap. 25.

si méchans, toi & moi, qu'on ne puisse être encore plus. Il n'est question que de savoir nous arrêter au point où nous sommes.

 LETTRE CXIII.

*Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.*

Vendredi, 14 d'Avril.

VOICI les circonstances d'une conversation dont je fors, avec M. Lovelace, & que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venoit d'être informé que mes amis ont abandonné tout d'un coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer sous le joug; & qu'il ne lui restoit par conséquent que de savoir mes intentions, c'est-à-dire, ce que je voulois faire, & ce que je voulois qu'il fit.

Je souhaitois, lui ai-je dit, qu'il partit immédiatement. Lorsqu'on sauroit dans le monde que je serois absolument indépendante de lui, on se persuaderoit sans peine que les mauvais traitemens de mon frere m'ont forcée de quitter la maison

paternelle; & c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec justice, autant pour la justification de mon pere que pour la mienne.

Il m'a répliqué, avec beaucoup de douceur, que, si mes amis demeuroient fermes dans cette nouvelle résolution, il n'avoit aucune objection à former contre mes volontés; mais, qu'étant assuré en même tems qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où mon frere pouvoit être entraîné par une aveugle vengeance, il étoit porté à croire qu'ils reprendroient leur premier dessein aussi-tôt qu'ils croiroient le pouvoir sans danger.

C'est un risque, mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle résolution, que je me suis cru obligé de vous en instruire, & de prendre là-dessus vos ordres.

Je serois bien aise, lui ai-je dit, (pour m'assurer s'il n'avoit pas quelque vue particulière) de savoir quel est votre propre avis.

Il me seroit aisé de vous l'expliquer, si je l'osois, si j'étois sûr de ne pas vous déplaire; si ce n'étoit pas rompre des con-

ditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation ou de la refuser.

Pour temporiser, mademoiselle, en attendant que j'aie le courage de parler plus haut, (le courage ma chere ! ne plaignez-vous pas M. Lovelace de manquer de courage ?) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez *miladi Lawrence*, que vous fillicz un tour du côté de Windfor.

Pourquoi Windfor ?

Parce que c'est un lieu agréable ; parce qu'il est à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres : de Berkshire, où milord M... est à présent ; d'Oxford, dans le voisinage duquel *miladi Lawrence* fait sa demeure ; de Londres, où vous serez toujours libre de vous retirer, & où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windfor, sans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu. Je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire que le désagrément de me voir trop loin de *miss Howe*, à qui je souhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles

dans l'espace de deux ou trois heures.

Si j'avois des vues sur quelque autre lieu que Windfor, il n'attendoit que mes ordres pour m'y faire préparer un logement commode. Mais, de quelque côté que je tournasse mon choix, plus près ou plus loin de *miss Howe*, il avoit des domestiques, dont la plus importante affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait une proposition dont je lui ai su bon gré, celle de reprendre mon ancienne *Hannah*, aussitôt que je serois fixée, à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux filles de madame *Sorlings*, dont il m'avoit entendu louer le caractère.

Le nom d'*Hannah* m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pu s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà pensé à rappeler cette bonne fille ; qu'à l'égard des deux autres, elles étoient trop utiles à leur famille, où chacune avoit son office, qu'elles remplissoient toutes deux avec une ardeur admirable ; que, dans la satisfaction que je prenois à les voir, je passerois volontiers mes jours avec elles, sur-tout, lorsqu'après son départ, le logement me deviendroit plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattoient

ce dessein. A l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je pourrois choisir, je déciderois aussi s'il devoit m'y accompagner; parce que, dans tous les points où non seulement ma réputation, mais ma délicatesse même seroient intéressées, il ne consulteroit point d'autres idées que les miennes; & puisqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laisser dans cette occupation, & de monter à cheval sur le champ, pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairoit de nommer.

Connoissez-vous quelqu'un à Windsor? lui ai-je demandé, pour être toujours sur mes gardes. Croyez-vous qu'il s'y trouve des logemens commodes?

A l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est, de tous les lieux agréables celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis venue que Windsor avoit une partie des qualités que je desirois à ma retraite; & je lui ai dit que, s'il pouvoit trouver une chambre seulement pour moi, & un cabinet pour *Hannah*, je m'y rendrois volontiers. J'ai ajouté que le fonds de mes richesses n'étoit pas considérable, & que je voulois éviter d'avoir obli-

gation à personne. Enfin, je lui ai fait entendre que le plutòt seroit le mieux, parce que rien ne l'empêcheroit de partir sur le champ pour Londres ou pour Berkshire, & que je publierois alors mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon banquier. Je ne m'en suis pas excusée moins civilement.

Cette conversation, à tout prendre, avoit eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a demandé si je souhaitois que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du château, lui ai-je dit, qu'il sera possible; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, dont je n'ai été privée que trop long-tems.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque chanoine du château, où il s'imagineroit que, par diverses raisons, je me plaindrois plus que dans tout autre lieu; & pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a si joyeusement acceptées, il demeurera d'autant plus tranquille, que son rôle à présent, est de mériter mon estime, par la seule voie qu'il connoit propre à la

lui faire obtenir. « Je ne suis qu'un jeune
 » homme, mademoiselle, a-t-il ajouté
 » d'un air fort sérieux; mais j'ai fait une
 » longue course. Que cet aveu ne m'attire
 » pas le mépris d'une ame aussi pure que
 » la vôtre. Il est tems d'abandonner un
 » train de vie dont je suis fatigué; car
 » je puis dire, comme Salomon, qu'il n'y
 » a rien de nouveau pour moi sous le
 » soleil. Mais je suis persuadé qu'une con-
 » duite vertueuse offre des plaisirs qui ne
 » s'alterent point, & qui ont toujours le
 » charme de la nouveauté. »

Ce discours m'a causé la plus agréable
 surprise. Je l'ai regardé attentivement,
 comme si je m'étois défiée du témoignage
 de mes yeux & de mes oreilles. Sa contenance
 s'accordoit avec son langage.

Je lui en ai marqué ma joie, dans des
 termes dont il a paru si touché, qu'il
 trouvoit plus de satisfaction, m'a-t-il dit,
 dans cette aurore de ses beaux jours &
 dans mon approbation, qu'il n'en avoit
 jamais ressentie du succès de ses passions
 les plus emportées.

Affurément, ma chere, il parle de
 bonne foi. Il ne seroit pas capable de
 ce langage ni de ces idées, si son cœur
 n'y avoit autant de part que son esprit. Ce
 qui suit m'a disposée encore plus à le croire
 sincere.

« Au milieu de mes erreurs, a-t-il re-
 » pris, j'ai conservé du respect pour la
 » religion & pour ceux qui lui sont sincé-
 » rement attachés. J'ai toujours changé
 » de discours, lorsque mes compagnons
 » de libertinage, en vertu du *Test de mi-
 » lord Shaftsbury*, qui fait partie de sy-
 » bole des libertins, & que je puis nommer
 » la pierre de touche de l'infidélité, se
 » sont efforcés de tourner les choses saintes
 » en ridicule. C'est ce qui m'a fait donner
 » le nom de *libertin décent*, par quelques
 » honnêtes prêtres, qui ne m'en croyoient
 » pas plus réglé dans la pratique; & mes
 » défordres m'ont laissé une forte d'or-
 » gueil, qui ne m'a pas permis de défa-
 » voner ce nom.

« Je suis d'autant plus porté à cet aveu,
 » mademoiselle, qu'il peut vous faire es-
 » pérer que l'entreprise de ma réforma-
 » tion, dont je me flatte que vous aurez
 » la bonté de vous charger, ne sera pas
 » aussi difficile que vous avez pu le crain-
 » dre. Il m'est arrivé plus d'une fois,
 » dans mes heures de retraite, lorsqu'après
 » quelques mauvaises actions la pointe du
 » remords se faisoit sentir, de prendre
 » plaisir à penser que je menerois quelque
 » jour une vie plus réglée. Sans ce fond
 » de goût pour le bien, je m'imagine qu'il

» ne faudroit rien espérer de durable
 » dans la plus parfaite réformation. Mais
 » votre exemple, mademoiselle, doit tout
 » faire & tout confirmer.»

C'est de la grace du ciel, M. Lovelace,
 que vous devez tout vous promettre. Vous
 ne savez pas combien vous me faites de
 plaisir, lorsque vous me donnez occasion
 de vous parler dans ces termes.

Là-dessus, ma chere, je me suis rap-
 pellé sa générosité pour la jolie paysanne,
 & sa bonté pour ses fermiers.

« Cependant, mademoiselle, a-t-il repris
 » encore, souvenez-vous, s'il vous plaît,
 » que la réformation ne sauroit être l'ou-
 » vrage d'un instant. Je suis d'une viva-
 » cité infinie. Souvent elle m'emporte.
 » Jugez, mademoiselle, parce que vous
 » allez entendre, quel prodigieux che-
 » min j'ai à faire, avant qu'une bonne
 » ame puisse penser un peu bien de
 » moi : quoique j'aie quelquefois jeté
 » les yeux sur les ouvrages de nos *mys-*
 » *tiques*, & que j'en aie astez lu pour faire
 » trembler de plus honnêtes gens que moi,
 » je n'ai jamais pu comprendre ce que
 » c'est que la *grace* dont vous parlez, ni
 » la maniere dont ils expliquent les opé-
 » rations. Permettez donc que votre
 » exemple soit d'abord mon appui sen-

» sible; & qu'au lieu d'employer des
 » termes que je n'entends pas encore,
 » je renferme tout le reste dans cette ef-
 » pérance.»

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque
 chose de choquant dans son expression;
 & que j'étois surprise qu'avec son esprit
 & ses talens, il n'eût pas fait plus de pro-
 grès, du moins dans la théorie de la
 religion. Cependant son ingénuité m'a
 plu. Je l'ai exhorté à ne pas craindre de
 relire les mêmes livres, pour y puiser plus
 de lumieres, qu'il ne manqueroit pas d'y
 trouver, lorsqu'il y apporteroit de meil-
 leurs intentions; & j'ai ajouté que sa re-
 marque sur la durée incertaine d'une ré-
 formation à laquelle on ne prendroit pas
 de goût, me paroissoit juste; mais que les
 goûts de cette nature ne commençoient
 véritablement qu'avec la pratique de la
 vertu.

Il m'a juré, ma chere *miss Howe*, l'in-
 docile personnage m'a juré que ses résolu-
 tions étoient sinceres. J'espere que je n'au-
 rai point occasion, dans mes lettres sui-
 vantes, de contredire de si belles appa-
 rences. Quand je n'aurois rien à combattre
 de son côté, je serois bien éloignée d'ou-
 blier ma faute, & le tort que je me suis
 fait par mon imprudente démarche: mais

il m'est si doux de voir luire quelque rayon d'espérance, où je n'aperçois que d'épaisses ténèbres, que j'ai pris la première occasion pour communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Cependant soyez sûre, ma chère, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions. Non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vue injurieuse à mon honneur : mais il est homme à plusieurs faces ; & j'ai reconnu, dans son caractère, une instabilité qui me cause de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné qu'il me sera possible, & de ma personne & de mes pensées. Que tous les hommes soient des séducteurs ou n'en soient pas, je suis sûre que M. Lovelace en est un. Delà vient que je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être son but, dans chaque proposition & dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions qui pourront me laisser du doute, mes plus heureuses espérances seront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que, dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet, que de s'exposer au danger sans précaution.

M. Lovelace est parti pour Windfor, d'où il se propose de revenir demain. Il a laissé deux de ses gens pour me servir pendant son absence.

J'ai écrit à ma tante *Harvey*, dans l'espérance de l'engager à se joindre à ma mère, pour me faire obtenir mes habits, mes livres & mon argent. Je l'assure que, si je puis rentrer en grace avec ma famille, en me réduisant à la simple négative pour tous les hommes qui pourront m'être proposés, & me voir traitée comme une fille, une niece & une sœur, je persiste encore dans l'offre de me borner au célibat, & de rejeter tout ce qui ne sera point approuvé de mon père. Je lui insinue, néanmoins, qu'après le traitement que j'ai reçu de mon frère & de ma sœur, il seroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permit de vivre loin d'eux : j'entends à ma Ménagerie, & je suppose qu'on ne l'interprétera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon père, soit pour ma conduite, soit pour la forme de mon domestique, & pour les moindres circonstances qui pourront lui prouver ma soumission.

Si l'on permet que ma tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle appren-

dra de ma sœur où sa réponse doit m'être adressée.

Je ne marque pas moins d'empressement, dans cette lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma sœur, pour me procurer une prompte réconciliation, qui puisse m'empêcher d'être précipitée plus loin. « Un peu de douceur, lui dis-je, » peut encore faire passer ce malheureux » événement pour une simple mésintelligence: mais le délai la rendroit également honteuse pour eux & pour moi. » J'appelle à elle de la nécessité où la » violence d'autrui m'a réduite. »



LETTRE CXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 d'Avril.

TU m'as souvent reproché ma vanité, *Belford*; sans distinguer l'agrément qui l'accompagne, & qui te force à m'admirer, dans le tems même que tu m'en dérobés le mérite. L'envie te rend incapable de distinguer. La nature t'inspire de l'admiration, sans que tu saches comment. Tu es un mortel trop épais & d'une vue trop bornée, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'infini qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire; mais, *Lovelace*, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Il est vrai, cher ami; & tu peux ajouter que j'en ai une dose abominable. Mais si l'on ne passe pas la vanité aux gens de mérite, à qui sera-t-elle pardonnable? Cependant il est vrai aussi que, de tous les hommes, ils sont ceux qui ont le moins occasion d'en avoir; parce qu'étant en fort petit nombre, on les reconnoît faci-

lement à leur marque, & qu'on est disposé à les exalter. Un sot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de capacité que lui, conclut assez volontiers qu'un tel homme doit être un sujet fort extraordinaire.

A ce compte, quelle est la conclusion générale qu'il faut tirer des *prémises*? C'est, sans doute, que personne ne doit être vain. Mais que dire de ceux qui ne peuvent s'en empêcher? Peut-être suis-je dans le cas. Rien ne me donne une plus haute idée de moi-même, que la fécondité de mes inventions: & , pour la vie, je ne puis prendre sur moi de cacher ce sentiment. Cependant il pourroit bien servir à me perdre dans l'esprit de ma pénétrante déesse.

Je m'aperçois qu'elle me craint. Je me suis étudié, devant elle & devant *Miss Howe*, chaque fois que je les ai vues, à passer pour une tête légère & sans réflexion. Quelle folie donc, d'avoir été si sincère dans mes explications sur le bruit du jardin? Oui; mais le succès de cette invention (le succès, *Belford*, aveugle les plus grands hommes) a répondu si parfaitement à mon attente, que ma maudite vanité a pris le dessus & m'a fait oublier des précautions. La menace qui regardoit

Solmes, l'idée d'emmener le frere dans ma fuite, & mon projet de vengeance sur les deux domestiques, ont causé tant d'épouvante à ma belle, que j'ai eu besoin de rappeler toutes les forces de mon esprit, pour me rétablir dans le sien. Il m'est arrivé, en même tems, quelques nouvelles favorables de l'agent que j'ai dans sa famille, ou du moins quelques nouvelles auxquelles je me suis déterminé à donner un tour favorable. J'ai saisi l'occasion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le tems de former des résolutions contre moi; c'est-à-dire, pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ses résolutions en suspens. Dans le dessein qui me conduisoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur & de la sérénité. Comme il m'est venu par-ci, par-là, dans ma vie, quelques bons mouvemens, je les ai rappelés à ma mémoire (qui n'étoit pas trop chargée du nombre), pour mettre la chère personne de bonne humeur avec moi. Qui sait; ai-je pensé, s'ils ne tiendront point, & si ma conversion n'est pas plus proche que je ne pense? Mais, à tout hasard; c'est un fondement jeté pour mon grand système. L'amour, me suis-je dit, est naturellement ennemi du doute:

54 HISTOIRE
la crainte ne l'est pas ; je veux essayer de la bannir. Il ne restera donc plus que l'amour. La crédulité est son premier ministre, & jamais on ne voit l'un sans l'autre.

(Il raconte ici à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse & lui dans leur dernier entretien. Lorsqu'il est arrivé à la proposition de prendre un logement à Windsor, il continue ainsi :)

A présent, *Belford*, mon dessein entre-t-il dans ton cerveau de plomb ? Non j'en suis sûr ; & je suis obligé par conséquent de te l'expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de la servir par mon absence, eût été lui marquer que je me ferois trop à ses dispositions pour moi. J'avois fait valoir, comme tu fais, la nécessité de ne la pas quitter tandis que j'aurois raison de croire que ses amis pensoient à nous poursuivre ; & je commençois à craindre qu'elle ne me soupçonnât d'abuser de ce prétexte pour ne pas m'éloigner. Mais à présent qu'ils se sont déclarés contre ce dessein, & qu'ils ont publié qu'ils ne la recevraient pas quand elle prendroit le parti de retourner, quelle raison m'empêcheroit de lui donner une marque d'obéissance en m'éloignant ? sur-tout lorsqu'elle

DE CLARISSE. 55
que je puis laisser auprès d'elle mon valet *Will*, qui est un homme intelligent, & qui fait tout, excepté lire & écrire, avec le brave *Jonas* ; celui-ci pour m'être dé pêché, dans l'occasion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvemens. D'ailleurs, je suis bien aise de m'informer s'il ne m'est pas venu des lettres de félicitation de mes tantes & de mes cousines *Montaigu*, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire, pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, suivant les termes dans lesquels elles seront conçues, pourront me servir utilement dans l'occasion.

A l'égard de *Windsor*, je n'avois aucun dessein qui regardât particulièrement ce lieu, mais il falloit en nommer un, lorsqu'elle me demandoit mon avis. Je n'ose parler de *Londres*, sans beaucoup de précaution, parce que je voudrois que le choix vint d'elle-même. Il y a, dans les femmes, une perversité, qui les porte à vous demander votre opinion, pour avoir le plaisir de s'y opposer après l'avois connue, quoique leur choix eût peut-être été le même, si ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrai former des difficultés contre *Windsor*, lorsque je lui aurai fait croire

que j'en suis revenu, Elles auront d'autant meilleure grace, que, ce lieu étant de ma nomination, ce sera lui faire voir que je n'ai pas de système arrêté. Jamais il n'y eut de femme aussi pénétrante, aussi déliante que celle-ci. Cependant il est assez mortifiant pour un honnête homme d'être soupçonné.

J'ajoute qu'en passant je pourrai voir madame *Greme*, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je savois ce qui en a fait la matière, & que, dès le premier moment de leur connoissance, l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me seroit aisé d'inventer quelque moyen de les servir toutes deux sans me nuire à moi-même. C'est la manière la plus prudente de former des amitiés, qui ne sont même jamais suivies d'aucun regret, quand les personnes qu'on sert deviendroient capables d'ingratitude. D'ailleurs, madame *Greme* étoit en correspondance de lettres avec la fermière, sa sœur. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque chose d'avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque chose de fâcheux dont je puis me garantir.

Assurez-vous toujours une porte de derrière, est une maxime que je n'oublie dans

dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoissent ne m'accuseront pas d'être un homme fier. Je m'entretiens familièrement avec un valet, lorsque je me propose de l'engager à m'être utile. Les valets ressemblent aux soldats. Ils commettent toutes sortes de maux, sans mauvaise intention, & simplement, les bonnes ames ! pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette *miss Howe*. Elle a de l'esprit comme un diable, & tourné à la malice, dont elle ne demande que l'occasion. S'il arrivoit qu'elle l'emportât sur moi, avec tous mes stratagemmes & l'opinion que j'en ai, je serois homme à me pendre, à me noyer, ou à me casser la tête d'un coup de pistolet. Pauvre *Hickman* ! J'ai pitié du sort qui l'attend avec cette *Virago*. Mais c'est un imbécille, à qui je ne prétends pas donner plus de sens ; & lorsque j'y pense, il me semble que, dans l'état du mariage, c'est une nécessité absolue, pour le bonheur des deux chers époux, que l'un soit un sot. J'ai traité autrefois cette matière avec *miss Howe*. Mais il faut aussi que le sot soit persuadé qu'il l'est ; sans quoi la sottise opiniâtre déconcerteroit souvent la sagesse.

Avec le secours de *Joseph*, mon hon-

nête agent, je me suis mis à couvert, autant que je l'ai pu, du côté de ce démon femelle.



LETTRE CXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

N'EST-il pas cruel, que je ne puisse hier cette fiere beauté par aucune obligation ? J'ai deux motifs, pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent & des habits : l'un est le plaisir réel que j'aurois de voir cette fillé hautaine dans une situation plus commode, & de penser qu'elle auroit près d'elle, ou sur elle, quelque chose que je pusse dire à moi : l'autre, d'abattre sa fierté, & de l'humilier un peu. Rien ne rabaisse plus un esprit fier que les obligations pécuniaires ; & c'est par cette raison que j'ai toujours apporté beaucoup de soin à les éviter. Cependant il m'est arrivé quelquefois d'en avoir ; mais je maudissois la lenteur du tems jusqu'à mon quartier. J'ai toujours évité aussi les anticipations. C'est ce que milord M..... appelleroit *manger son bled en herbe*, & ce que je regarde comme

une maniere servile de tenir son bien de ses propres fermiers. A quelles insolences ne se croient-ils pas autorisés ? Moi, qui me crois en droit de casser la tête au premier passant, si je ne suis pas content de ses regards, comment supporterois-je l'audace d'un paysan qui me parlera son chapeau sur la tête, parce qu'il est revêtu de la qualité de mon créancier ? Je ne m'accoutumerois pas plus à cette humiliation, qu'à celle d'emprunter d'un oncle insolent ou d'une tante curieuse, qui en prendroient droit de se faire rendre compte de ma vie & de mes actions, pour le plaisir d'exercer leur censure.

Ma charmante est la-dessus d'une fierté qui ne le cede point à la mienne. Mais elle n'entend pas les distinctions. La pauvre novice ne sait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amans, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je suis, pour te donner un exemple familier, j'ai vu, plus d'une fois, cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, dont j'admire souvent la beauté, ne manque point, lorsqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeller autour de lui toutes ses maîtresses. Il prend le grain dans son bec ; il le laisse tomber cinq ou six

fois, en continuant son invitation. En suite, pendant que deux ou trois de ses belles emplumées se disputent l'honneur de la préférence (un coq, *Belford*, est le grand seigneur entre les oiseaux), il dirige, vers le grain, le bec de la plus avancée; & lorsqu'elle l'a pris, il confirme, par des caresses, les marques fieres de sa joie. La belle, d'un autre côté, par ses complaisances, fait voir qu'elle n'a pas été appelée seulement pour le grain d'orge, & qu'elle le fait fort bien.

Je t'ai dit qu'entre mes propositions j'ai fait celle de rappeler *Hannah*, ou de prendre une des filles de la fermière. Devineras-tu mon dessein, *Belford*? Je te donne un mois pour le deviner. Mais, comme tu n'es pas grand devin, il faut te le dire simplement.

Ne doutant pas qu'aussi-tôt qu'elle se verroit établie, elle ne souhaitât de reprendre cette servante favorite, je l'avois fait chercher, dans le dessein d'employer secrètement quelques ressorts pour empêcher qu'elle ne pût venir. Mais la fortune travaille pour moi. Cette fille est fort mal d'un rhumatisme qui l'a obligée de quitter sa place, & de se confiner dans une chambre. La pauvre *Hannah*! Que je la plains! ces rhumatismes sont des accidens bien

sâcheux pour de si bons domestiques. Cependant, en me réjouissant de l'aventure, j'enverrai un petit présent à cette pauvre malade. Je fais que ma charmante y sera sensible.

Ainsi, *Belford*, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai pressée de rappeler son ancienne servante. Elle fait que j'ai toujours eu de la considération pour cette fille, parce que je connois son attachement pour la maîtresse. Mais je sens augmenter, dans cette occasion, la bonne volonté que j'ai pour elle.

Il n'y avoit pas plus de risque à proposer une des deux jeunes *Sorlings*. Si l'une avoit consenti à venir, & que la mere l'eût permis, (deux difficultés pour une) ce n'eût été que pour en attendre une autre; & si je m'étois aperçu que ma charmante s'y fût affectonnée, j'aurois pu facilement lui donner quelque sujet de jalousie, qui m'auroit bientôt délivré de cet obstacle; ou, à la fille qui auroit quitté sa laiterie, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleur ressource que d'épouser mon valet de chambre. Peut-être même lui aurois-je procuré le chapelain de milord M.... qui cherche à gagner les bonnes grâces de l'héritier présomptif de son maître.

Béni soit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami *Lovelace* ! Il pense, comme tu vois, à la satisfaction de tout le monde.

Mon rôle est devenu plus difficile, lorsque *Pentretien* est tombé sur l'article de ma réformation. En protestant que mes résolutions étoient sincères, j'ai répété plusieurs fois que ces changemens ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Peut-on parler de meilleure foi ? Ne reconnois-tu pas mon ingénuité ? L'observation, j'ose le dire, est fondée sur la vérité & la nature. Mais il y entroit aussi un peu de politique. Je ne veux pas que, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, la belle puisse m'accuser d'une hypocrisie trop grossière. Je lui ai dit même qu'il étoit à craindre que mes desirs de réformation ne fussent que des accès ; mais que son exemple ne manqueroit pas de les faire tourner en habitudes. Au fond, cher *Belford*, les avis d'une si bonne & si charmante maîtresse ôtent le courage. Je te jure que je suis embarrassé à lever les yeux sur elle ; & quand j'y pense, si je pouvois l'amener un peu plus elle-même à mon niveau, c'est-à-dire, l'engager à quelque chose qui sentit l'imperfection, il y auroit plus d'égalité entre nous, & nous nous entendrions bien mieux. Les consolations

seroient mutuelles, & le remords ne seroit pas d'un seul côté.

Cette divine personne traite les matières sérieuses avec tant d'agrément, & jusqu'au son de sa voix, tout est si charmant dans son langage lorsqu'elle touche quelque sujet de son goût, que j'aurois passé une journée entière à l'écouter. Te dirai-je une de mes craintes ? C'est que, si la fragilité de la nature l'emporte en sa faveur, elle ne perde beaucoup de cette élévation & de cette noble confiance qui donne, comme je m'en aperçois, une supériorité visible aux âmes honnêtes, sur celles qui le sont moins.

Après tout, *Belford*, je voudrois savoir pourquoi l'on traite d'hypocrites ceux qui mènent une vie libre, telle que la nôtre. C'est un terme que je hais, & que je serois très-offensé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du moins, j'ai de fort bons mouvemens, & peut-être aussi souvent que ceux qui se piquent de vertu. Le mal est qu'ils ne se soutiennent point ; ou, pour m'expliquer encore mieux, que je ne prends pas, comme d'autres, le soin de déguiser mes chûtes.





LETTRE CXVI.

M^{is}s HOWE, à m^{is}s CLARISSE
HARLOWE.

Samedi, 15 d'Avril.

QUOIQUE assez pressée par le tems, & comme opprimée par la vigilance de ma mere, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, sur le nouveau rayon de lumiere qui semble luire à votre profélyte.

En vérité, je ne sais que penser de cette conversion. Il parle bien; mais, si l'on en juge par les regles ordinaires, ce n'est qu'un dissimulé, aussi odieux, qu'il prétend que les hypocrites & les ingrats le font pour lui. De bonne foi, ma chere, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, si ces deux vices ne lui étoient pas familiers?

Son ingénuité est le seul point qui m'embarasse. Cependant il est assez rusé, pour s'avoir que celui qui s'accuse le premier émouffe la pointe des accusations d'autrui.

On ne peut disconvenir qu'il n'ait la

tête fort bonne. Il y a plus à se promettre d'un homme d'esprit que d'un sot. Il est vrai aussi que la réformation doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en sa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois le seul, pour juger de ses spécieuses confessions, & de cette facilité avec laquelle il s'accuse lui-même. Vous avouez-t-il quelque chose que vous ne fussiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous puissiez apprendre d'un autre? S'il ne vous fait pas d'autre aveu, que dit-il à son désavantage? Vous avez entendu parler de ses duels, & de ses séductions. Personne ne les ignore. Il n'avoue donc que ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher; & son ingénuité sert à faire dire: Bon! vous ne reprochez à M. Lovelace que ce qu'il confesse lui-même.

A quoi donc se résoudre? car c'est la question qui revient toujours. Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation; & j'espère, comme vous, qu'elle ne sera pas toujours mauvaise. J'approuve l'ouverture qui regarde Windfor & la maison du chanoine. L'empressement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, est aussi de fort

bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maison du chanoine ou non, je pense toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'est que le chanoine vous donne promptement la bénédiction du mariage.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance, & tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Je conviens même que, dans ce que je n'approuve pas, je ne juge que par l'événement; car vous ne pouviez pas deviner quelle seroit la conclusion de cette entrevue. Votre *Lovelace* est un diable, sur son propre récit. S'il avoit pris la fuite avec le misérable *Solmes* & votre frere, & que, lui-même, il eût été transporté aux colonies pour le reste de ses jours, ils auroient été sûrs tous trois de mon plein & libre consentement.

Quel étrange usage fait-il de ce *Joseph Léman*? Il faut que je le répète; son ingénuité me confond. Mais, si vous faites grace là-dessus à votre frere, je ne vois pas pourquoi il vous seroit plus difficile de lui pardonner. Cependant j'ai souhaité cent fois, depuis votre départ, que vous fussiez délivrée de lui, soit par une fièvre ardente, soit par l'eau, soit par le feu, soit par quelque accident qui pût lui tom-

pre le cou, pourvu que ce fût avant que de vous avoir mise dans la nécessité de prendre le deuil pour lui.

Vous rejetez mes offres, & je ne cesse pas de les renouveler. Dites; vous en verrai-je les cinquante guinées par votre vieux porte-balle? Quelques raisons m'empêchent d'employer le valet d'*Hickman*; à moins que je ne puisse me procurer une lettre de change. Mais les recherches qu'il faudroit faire m'exposeroient aux soupçons. Ma mere est si curieuse! si fatigante! Je n'aime guere ces caractères soupçonneux.

Il me semble que je l'entends sans cesse autour de moi. La crainte m'oblige de finir. *M. Hickman* me prie de vous faire agréer ses respects & l'offre de ses services. Je lui ai dit que j'aurois cette complaisance pour lui, parce que, dans l'embaras où vous êtes, on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devoit pas espérer de s'en faire un mérite auprès de moi, puisqu'il faudroit être aveugle ou stupide, pour ne pas admirer une personne telle que vous, & pour ne pas souhaiter de lui être utile, sans autre vue que l'honneur de la servir. « C'étoit » sans doute son principal motif, m'a-t-il dit d'un air précieux, mais (bai-

» fant sa main , & se courbant jusqu'à
 » terre) il espéroit que l'amitié qui est
 » entre vous & moi ne diminueroit pas
 » le mérite du respect qu'il a réellement
 » pour vous. »

Adieu , ma chere. Croyez-moi ce que
 je serai toujours , c'est-à-dire , votre très-
 fidelle amie ,

ANNE HOWE.

L E T T R E C X V I I .

Miss CLARISSE HARLOWE , à Miss HOWE.

Samedi , après midi.

MON vieux messager n'étant point en
 bonne santé , j'arrête le vôtre pour le charger
 de ma réponse.

Vous ne fortifiez pas mon courage
 par vos dernieres réflexions. Si ces appa-
 rences de réformation ne sont que des
 apparences , quelles peuvent être ses
 vues ? Mais un homme est-il capable
 d'avoir le cœur si bas ? Oseroit-il insult-
 er au Tout-Puissant ? Ne suis-je pas au-
 torisée à juger plus favorablement de lui
 par cette triste réflexion , que , dans la

dépendance où je suis de son pouvoir , il
 n'a pas besoin d'un si horrible excès d'hy-
 pocrisie , à moins que ses desseins sur moi
 ne soient de la dernière bassesse ? Il doit
 être du moins de bonne foi , dans le tems
 qu'il me donne de meilleures espérances.
 Comment pouvoir en douter ? Vous devez
 vous joindre à moi dans cette idée , ou
 vous ne sauriez souhaiter de me voir sous
 un joug si terrible.

Mais , après tout , j'aurois mieux être
 indépendante de lui & de sa famille , quoi-
 que j'ai une haute opinion de tous ses pro-
 ches. Je l'aurois beaucoup mieux ; du
 moins jusqu'à ce que j'ai vu à quoi les
 miens se laisseront engager. Sans une rai-
 son si forte , il me semble que le meilleur
 parti seroit de me jeter tout d'un coup
 sous la protection de miladi Lawrance.
 Tout seroit conduit alors avec décence ;
 & peut-être m'épargnerois-je une infinité
 de mortifications. Mais aussi , dans cette
 supposition , il faudroit me regarder
 comme nécessairement à lui , & passer
 pour une fille qui brave sa propre famille.
 Ne dois-je pas attendre quel sera le succès
 de ma premiere tentative ? Je le dois sans
 doute : & cependant je ne puis en faire
 aucune avant que d'être établie dans
 quelque lieu sûr , & séparée de lui.

Madame Sorlings m'a communiqué ce matin une lettre qu'elle reçut hier au soir. Elle est de sa sœur Greme, qui, « espé-
 » rant, dit-elle, que je lui pardonnerai
 » l'excès de son zèle, si sa sœur juge à
 » propos de me faire voir sa lettre, sou-
 » haite, pour l'intérêt de la noble famille
 » & pour le mien, que je me détermine à
 » rendre son jeune seigneur heureux. »
 Ce sont ses termes. Elle fonde son em-
 pressement sur la réponse qu'il lui fit hier,
 en allant à Windsor. Elle avoit pris, dit-
 elle, la liberté de lui demander si le tems
 des félicitations approchoit. Il lui répon-
 dit « que jamais on n'avoit eu, pour une
 » femme, plus de tendresse qu'il en avoit
 » pour moi; que jamais une femme n'avoit
 » mérité plus d'attachement; que chaque
 » entretien qu'il avoit avec moi lui don-
 » noit de nouveaux sujets d'admiration;
 » qu'il m'aimoit avec une pureté de sen-
 » timens dont il ne s'étoit jamais cru ca-
 » pable, & qu'il me regardoit comme un
 » ange descendu du ciel pour le rappel-
 » ler de ses égaremens: mais qu'il appré-
 » hendoit que son bonheur ne fût plus
 » éloigné qu'il ne desiroit, & qu'il avoit
 » à se plaindre des loix trop sévères que
 » je lui avois imposées; loix néanmoins
 » aussi sacrées pour lui, que si elles

» faisoient partie du contrat de notre ma-
 » riage, &c. »

Que dois-je dire, ma chere? Que
 dois-je penser? Madame Greme & ma-
 dame Sorlings sont d'honnêtes femmes: &
 cette lettre s'accorde avec la conversation
 qui m'a paru agréable, & qui me le paroît
 encore. Cependant que se proposoit-il,
 lorsqu'il a laissé échapper l'occasion de
 me déclarer ses sentimens? Pourquoi faire
 des plaintes à madame Greme? Ce n'est
 point un homme timide. Mais j'inspire de
 l'effroi, dites-vous. De l'effroi! ma chere.
 Dites-moi donc comment.

Je suis quelquefois hors de moi-même,
 de la nécessité où je me trouve d'obser-
 ver la manœuvre de cet esprit subtil, ou
 de cette tête folle; je ne fais quel nom je
 dois lui donner.

Qu'elle est sévèrement punie, me dis-je
 souvent à moi-même, cette vanité qui
 m'a fait espérer de servir de modele aux
 jeunes personnes de mon sexe! Si mon
 exemple sert désormais à leur inspirer des
 précautions, je dois être assez contente.
 A quelque fort que le ciel me destine, il
 ne faut plus compter que je puisse jamais
 lever la tête entre mes meilleurs amis &
 mes plus dignes compagnes. C'est une
 des plus cruelles circonstances du mal-

heur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle est aimée, & de ne causer de la joie qu'à ses ennemis & à ceux de sa famille. Que cette leçon seroit utile, si l'on prenoit soin de se la rappeler vivement dans la tentation, lorsque l'esprit balance sur une démarche douteuse!

Vous ne connoissez pas, ma chere, tout le prix d'un homme vertueux; & malgré la noblesse de votre ame, vous participez à la foiblesse commune de la nature, en faisant trop peu de cas du bien qui est entre vos mains. Si c'étoit M. Lovelace qui vous rendit des soins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. Hickman, qui mérite d'être mieux traité que lui. Dites, le traiteriez-vous de même? Vous savez qui disoit en parlant de ma mere: *Celui qui souffre beaucoup, s'apprete beaucoup à souffrir* (*). Je m'imagine que M. Hickman apprendroit volontiers de qui vient cette observation. Il auroit peine à croire qu'une personne qui pense si bien ne tirât pas quelque fruit de sa propre remarque, & il souhaiteroit sans doute qu'elle fût en liaison d'amitié avec sa chere miss Howe.

(* C'est une expression de miss Howe dans une lettre précédente.

La douceur, loin d'être une qualité méprisable dans un homme, entre nécessairement dans l'idée du *galant homme*; c'est-à-dire, qu'elle fait une partie essentielle de la perfection qui convient à ce sexe. Un prince peut être indigne d'un si beau titre; car ce sont les sentimens & les manieres, plus que la fortune, la naissance & les dignités, qui forment cet honorable caractère. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe est pour les hommes violens, impétueux? & miss Howe ne sera-t-elle pas du moins une exception?

Pardon, ma chere; & que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Ma fortune est changée; mais mon cœur fera toujours le même.

CL. HARLOVE.



—————

L E T T R E C X V I I I .

Mifs CLARISSE HARLOVE, à miss HOWE.

Samedi au soir.

M. Lovelace a vu divers appartemens à Windfor; mais il n'en a pas trouvé, dit-il, un seul qui me convienne, & qui réponde à ma description.

Il a suivi mes instructions à la lettre. C'est un assez bon signe. Je suis d'autant plus contente de son exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit proposé cette ville, & qu'à son retour il paroît avoir changé d'idée. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windfor, quoique la proposition fût venue de lui, étoit un mauvais choix; parce que je cherche la retraite, & que ce lieu est extrêmement fréquenté.

Je lui ai répondu que, si madame Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans sa maison, j'y passerois volontiers quelque tems de plus; à condition qu'il me quittât pour se rendre à Londres ou chez milord M.....

Il commence à croire, m'a-t-il dit,

qu'il ne me reste rien à craindre de la part de mon frere; &, dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, & que j'y emploierois votre secours. En effet, je vous prie, ma chere, de faire chercher cette honnête fille. Votre fidelle Robert saura sans doute ce qu'elle est devenue.

M. Lovelace s'est aperçu de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée; & la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venois de répondre à votre dernière lettre. S'il ne s'étoit point approché de moi de la maniere la plus respectueuse, & s'il n'eût point ajouté, au récit qu'il m'a fait, la disposition qu'il a marquée, dès le premier mot, à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil. Vos réflexions m'avoient touchée si vivement, que, lorsqu'il s'est présenté, je n'ai pu voir sans indignation le séducteur à qui je dois attribuer les maux que je souffre, & tous ceux que j'ai soufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une lettre de miladi Lawrance, & une autre, si j'ai bien compris, d'une des *miss Montagu*. Si ces deux dames y parlent de moi,

il est étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chere, que ses parens ne soient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire & inexcusable. Mon honneur ne demande-t-il pas que je les informe de la vérité? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, si je leur laisse penser que ma fuite ait été volontaire. Ah ma chere! que nos propres réflexions nous causent de peine à chaque occasion douteuse, lorsque la conscience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir!

Dimanche matin.

Quel surcroit d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorsque je considère la haine que M. Lovclace porte à tous mes proches? il en traite quelques-uns d'implacables: mais j'apprehende qu'il ne soit aussi implacable lui-même que le plus emporté d'entr'eux.

Je n'ai pu m'empêcher de lui exprimer avec beaucoup d'ardeur mes vœux pour une réconciliation; & de presser son départ, comme une démarche nécessaire pour commencer le traité. Il s'est donné de grands airs à cette occasion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fût le pre-

mier de mes sacrifices. Ensuite il s'est expliqué sur mon frere en termes fort libres, sans faire plus de grace à mon pere même.

Si peu de considération pour moi, ma chere! Il est vrai, comme je le lui ai reproché, que telle a toujours été sa politesse, & qu'il n'a jamais cessé de traiter ma famille avec mépris. Je ne l'ignorois pas: que je suis coupable d'avoir entretenu la moindre correspondance avec lui!

Mais apprenez, monsieur, lui-ai-je dit, que, si votre naturel violent & votre mépris pour moi vous font ménager si peu mon frere, je ne souffrirai pas que vous me parliez mal de mon pere. C'est assez, sans doute, que ma déobéissance ait fait le malheur de sa vie, & qu'une fille qu'il aimoit si tendrement ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'auteur de ses peines, c'est ce que je ne supporterai jamais.

Il s'est jeté sur sa propre justification; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devoit pas se permettre d'entendre, & qu'un homme qui prétendoit à cette fille devoit se permettre encore moins de pro-

noncer. Enfin, me voyant tout-à-fait indignée, il m'a demandé pardon, quoiqu'avec assez peu d'humilité. Mais, pour changer de sujet, il m'a parlé ouvertement des deux lettres qu'il avoit reçues, l'une de miladi Lawrance, l'autre de *miss* Montaigu; & sans attendre ma réponse, il m'en a lu quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au soir? Appréhendoit-il de me causer trop de plaisir?

Miladi Lawrance s'exprime, par rapport à moi, de la manière la plus obligeante. « Elle l'exhorte à tenir une conduite qui puisse m'engager à recevoir bientôt sa main. Elle me fait ses compliments, avec une vive impatience, dit-elle, d'embrasser en qualité de niece une personne si vantée; c'est sa flatteuse expression. Elle se croira honorée de l'occasion de m'obliger. Elle espere que la cérémonie ne sera pas différée trop long-tems, parce que cette heureuse conclusion sera, pour elle, pour milord M.... & pour miladi Saldey, un témoignage sûr du mérite & des bonnes dispositions de leur neveu.

» Elle assure qu'elle a toujours pris un vif intérêt aux peines que j'ai essuyées

» à son occasion; qu'il seroit le plus ingrat de tous les hommes, s'il ne s'efforçoit pas de m'en dédommager; qu'elle regarde comme un devoir, pour toute leur famille, de suppléer à la mienne; & que, de sa part, elle ne me laissera rien à desirer. Le traitement que j'ai reçu de tous mes proches seroit plus surprenant, lui fait-elle observer, sur tout avec tous les avantages qu'il possède du côté de la nature & de la fortune, s'il ne falloit l'attribuer à ses propres négligences; mais, à présent qu'il est le maître d'établir à jamais son caractère, elle se flatte qu'il convaincra les *Harloves*, qu'on avoit jugé plus mal de lui qu'il ne le mérite; ce qu'elle demande au ciel, pour son honneur, & pour celui de leur maison. Enfin, elle souhaite d'être informée de notre mariage immédiatement après la cérémonie, pour être des premières & des plus ardentes à m'en féliciter.»

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration; quoique j'eusse pu m'y attendre, après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde lettre, où *miss* Montaigu le féli-

cite « d'avoir obtenu la confiance d'une » si admirable personne. » Tels sont les termes. Ma confiance, chere *miss* *Hovve!* Personne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité: vous voyez que *miss* *Montaigu*, & toute sa famille sans doute, jugent du moins ma démarche fort extraordinaire. « Elle souhaite » aussi que la cérémonie soit bientôt célébrée; & c'est le vœu, dit-elle, de *milord* *M.....* de ses tantes, de sa sœur, & de tous ceux qui veulent du bien à leur famille. Après cet heureux jour, elle se propose de se rendre auprès de moi, pour grossir mon cortège. *Miss* *lord* *M.....* s'y rendra lui-même, s'il est un peu soulagé de sa goutte. Ensuite il nous abandonnera un de ses trois châteaux, où nous serons libres de nous établir, si nous n'avons pas d'autres vues. »

Miss *Montaigu* ne dit rien pour s'excuser de ne s'être pas trouvée sur ma route, ou à Saint-Albans, comme il me l'avoit fait espérer. Cependant elle parle d'une indisposition qui l'a tenu quelque tems renfermée. Il m'avoit dit aussi que *milord* *M.....* étoit attaqué de la goutte;

goutte; ce qui se trouve confirmé par la lettre de sa cousine.



Vous ne douterez pas, ma chere, que ces deux lettres ne m'aient causé beaucoup de satisfaction. Il en a lu les marques sur mon visage, & j'ai remarqué, à mon tour, qu'il s'en applaudissoit. Cependant je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir.

Il m'a pressé de me rendre directement chez *miladi* *Lawrance*, sur le seul témoignage des sentimens de cette Dame, tel que je l'ai vu dans sa lettre. Mais, quand je n'aurois aucune espérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du moins de tenter, comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particuliere?

Il se croit sûr que le silence de sa tante vient du doute que son invitation fût acceptée; sans quoi, elle me le feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, suffisoit pour me faire rejeter son conseil. Sa tante, qui connoit si bien les loix de

la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il ne me convenoit point encore d'accepter son invitation. D'ailleurs, monsieur, grâces à vos arrangements, ai-je un habit avec lequel je puisse me présenter ?

Oh ! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour paroître à la cour même, si l'on exceptoit les pierres : & j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire la plus extraordinaire.) L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroïssois avec autant d'avantage que si j'avois changé d'habit tous les jours : & puis ses cousines *Montaigu* me fournoient tout ce qui me manque ; il alloit écrire à *miss Charlotte*, si je lui en accorderois la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la fable ? Voudriez-vous que j'empruntasse des habits, pour rendre visite à ceux qui me les auroient prêtés ? Assurément, *M. Loyelacé*, vous me croyez beaucoup de bassesse ou trop de confiance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours seulement, & pour y acheter des habits ?

Peut-être oui si ce n'étoit pas à ses dépens. Je n'étois pas prête encore à porter la livrée.

Vous concevez, ma chère, que mon ressentiment contre les artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas sérieux, si je ne lui marquois pas, dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre des coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitoit de pouvoir pénétrer mes desirs. Cette connoissance serviroit à diriger toutes ses propositions. Il feroit ses délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes desirs étoit de le voir éloigné. Falloit-il le répéter sans cesse ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, si j'insistois sur ce point. Mais il lui sembloit que le meilleur parti, à l'exception d'un seul, auquel il n'osoit toucher qu'en passant, étoit de faire valoir mes droits, parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, & le réduisant au simple commerce des lettres, je serois connoître à tout le monde que je n'avois pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, monsieur, que je ne veux point de procès avec mon père ? Croyez-vous que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes du moins lorsque

j'aurai le pouvoir de les observer ? Comment pourrois-je m'établir dans ma terre sans employer les formalités de la justice & sans l'assistance de mes curateurs ? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre est absent. Quand je serois disposé à prendre quelques mesures, il faudroit plus de tems que les circonstances ne m'en accordent ; & ce qui m'est nécessaire à présent, c'est l'indépendance, c'est votre départ immédiat.

Il m'a protesté, avec serment, que par diverses raisons qu'il m'avoit représentés, il ne croyoit pas qu'il y eût de sûreté pour moi à demeurer seule. Son espérance étoit de trouver quelque lieu que je pusse agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire qu'il se flattoit de n'avois pas mérité, par sa conduite, cette ardeur que j'avois de le voir éloigné ; d'autant plus qu'assurément j'apportoie assez de soins à lui fermer ma porte, quoiqu'il pût me protester, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avoit jamais quittée sans se sentir meilleur, & sans une ferme résolution de se confirmer dans ce sentiment par mon exemple.

Des soins à vous fermer ma porte ! ai-je répété. J'espère, monsieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plain-

dre, si je prétends qu'on me laisse un peu de tranquillité dans ma retraite. J'espère que, toute novice que vous m'avez trouvée dans le point capital, vous ne me croyez pas assez foible pour aimer l'occasion d'entendre vos élégans discours, sur-tout lorsqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos visites ; & que vous ne croyez pas non plus qu'il soit nécessaire de m'interrompre à tous momens, comme si j'avois besoin de vos protestations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, M. Lovelace, ai-je continué, pourquoi je desire si ardemment votre absence. C'est pour faire connoître au public que je suis indépendante de vous, & dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à nouer un traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour satisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être si bien dans l'esprit de vos proches, je consens volontiers à vous instruire, par mes lettres, de chaque pas que je ferai, & de toutes les ouvertures que je puis recevoir, sans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaisance, dans mes démarches &

dans mes résolutions. Mes amis favent que le testament de mon grand-pere m'autorise à disposer de ma terre & de ma part des effets, d'une maniere qui peut leur être désagréable, quoique je n'en aie pas la disposition absolue. Cette considération pourra m'attirer quelques égards, lorsque leur premiere chaleur sera refroidie, & qu'ils ne douteront point de mon indépendance.

Adorable raisonnement ! Il pouvoit me protester que l'assurance que je lui avois déjà donnée combloit tous ses desirs. C'étoit plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la générosité & l'honneur faisoient le fondement de son repos ! Et si le ciel, à son entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractère, il auroit toujours eu de l'attachement pour la vertu. Mais il espéroit que le passé même tourneroit à son avantage, parce que, dans cette supposition, ses parens l'ayant toujours pressé de se marier, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux ; & comme il n'avoit pas été aussi méchant que ses ennemis se plaisoient à le publier, il se flattoit que le mérite du repentir vaudroit celui de l'innocence.

Je lui ai dit que je comptois donc sur

son consentement pour ce qu'il paroïssoit approuver, & que je me croyois sûre de son départ. Ensuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il pensoit réellement de ma situation, & quel conseil il me donneroit dans le calme de son esprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarrassée : Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi. J'étois sans guide, sans protection. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire qu'il lui manquoit bien des choses, sinon pour la connoissance, du moins pour la pratique de quantité de bienséances, qui me paroïssent indispensables dans le caractère d'un homme de naissance & d'éducation.

Il se regarde, autant que j'ai pu l'entrevoir, comme un homme d'une politesse achevée ; & son amour-propre est blessé qu'on en juge autrement. J'en suis bien fâché, mademoiselle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, souffrez que je le dise, vous paroît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues jusqu'aujourd'hui.

C'est votre malheur comme le mien, M. Lovelace. Je suis persuadé qu'avec un peu de discernement il n'y a point de femme qui, vous connoissant comme je

fais à présent (j'avois dessein de mortifier un orgueil qui mérite de l'être), ne juge, comme moi, que votre politesse n'est ni régulière ni constante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès & par saillies, qui n'ont pas leur source dans vous même. Vous avez besoin d'y être rappelé.

Ciel! Ciel! que je suis à plaindre! Il ne s'est défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui même, au travers duquel j'ai vu facilement qu'il étoit à demi fâché.

J'ai continué: En vérité, monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli qu'on devoit l'attendre de vos talens, & des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un novice (c'est un terme qu'il avoit employé dans une de nos conversations précédentes) sur mille choses louables qui ont dû faire l'objet de votre étude & de votre ambition.

Je n'aurois pas sût cessé de lui parler avec cette franchise, parce qu'après m'en avoir donné l'occasion, il m'avoit paru traiter assez légèrement un point que j'ai toujours trouvé très-grave; mais il m'a interrompu: Mademoiselle, épar-

gnez-moi. Mon regret est extrême d'avoir vécu inutilement jusqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous seriez pas écartée d'un sujet plus agréable & plus conforme à notre situation, si vous n'aviez pris un plaisir trop cruel à mortifier un homme qui a paru jusqu'ici devant vous avec trop de défiance de son propre mérite, pour avoir osé vous ouvrir librement son ame. Ayez la bonté de revenir au sujet que vous avez quitté; & dans un autre tems, j'embrasserai volontiers ma correction, de la seule bouche du monde de qui je puisse la recevoir avec joie.

Vous parlez souvent de réformation, M. Lovelace, & c'est une confession de vos erreurs; mais je vois que vous recevez fort mal des reproches auxquels vous craignez peut-être assez peu de donner occasion. Je suis bien éloignée de prendre plaisir à relever vos défauts. Dans la situation où je suis; il seroit à souhaiter pour vous & pour moi que je n'eusse à faire que votre éloge. Mais puis-je fermer les yeux sur ce qui les blesse, lorsque je souhaite qu'on me croie sérieusement attachée à mes propres devoirs?

J'admire votre délicatesse, mademoiselle; a-t-il encore interrompu. Quoique

J'en aie quelque chose à souffrir, je ne desire pas que vous en eussiez moins. Elle vient du sentiment de vos propres perfections, qui vous élèvent au dessus de mon sexe, & même au-dessus du vôtre. Elle vous est naturelle. Elle ne doit pas vous paroître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. Dans quelle compagnie a-t-il vécu ?

Ensuite reprenant notre premier sujet, vous m'avez fait la grace de me demander mon conseil: je ne desire que de vous rendre tranquille; de vous voir fixée à votre gré; votre fidelle *Hannah* près de vous; votre réconciliation heureusement commencée. Mais je prends la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'ils'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez madame *Howe*, ou chez tout autre qu'il vous plaira de nommer, & je m'efforcrai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence, auprès de *M. Morden*, votre cousin & votre curateur? Je vous offre des commodités pour ce voyage, soit par mer jusqu'à Livourne, soit par terre en traversant la France. Peut-être

engagerai-je quelque dame de ma famille à vous accompagner. *Miss Charlotte* ou *Miss Patty* feroient volontiers l'occasion de voir la France & l'Italie. Pour moi, je ne vous servirai que d'escorte; déguisé, si vous le souhaitez; couvert de votre livrée, afin que votre délicatesse ne soit pas blessée de me voir à votre suite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexion; mais qu'ayant écrit à ma sœur & à ma tante *Hervey*, leur réponse, si j'en recevois quelqu'une, pourroit servir à me déterminer; qu'en attendant, s'il vouloit se retirer, j'examinerois particulièrement la proposition qui regardoit *M. Morden*; & que, si je la goûtois assez pour la communiquer à *Miss Howe*, il seroit informé de mes résolutions dans l'espace d'une heure.

Il est parti respectueusement. Etant revenu une heure après je lui ai dit qu'il me paroïssoit inutile de vous consulter; que le retour de *M. Morden* ne pouvoit être éloigné; que dans la supposition même de mon départ pour l'Italie, je ne souffrirais point qu'il m'accompagnât sous aucune forme; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ses deux cousines fût disposée à m'honorer de sa compagnie; & que d'ailleurs ce seroit la

92 HISTOIRE
même chose, aux yeux du monde que
s'il m'accompagnait lui-même.

Cette réponse a produit une autre conversation, qui fera le sujet de ma première lettre.

LETTRE CXIX.

MIS^S CLARISSE HARLOWE, à MIS^S HOWE.

MONSIEUR Lovelace m'a dit que, dans l'incertitude de ma résolution sur le voyage d'Italie, il s'étoit efforcé d'imaginer quelqu'autre ouverture, qui fût capable de me plaire, & de me convaincre du moins qu'il préféreroit ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même, pour chercher *Hannah*, & me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes *Sorlings*, il souhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une servante à laquelle je pusse accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher *Hannah*, & de me l'envoyer aussitôt qu'il seroit possible.

Il pouvoit arriver m'a-t-il dit, qu'elle fut arrêtée par quelque obstacle. Feroit-

DE CLARISSE. 93

il si mal de se rendre chez *miss Howe*, pour la prier, dans l'intervalle, de me prêter sa femme de chambre? Je lui ai fait entendre que le mécontentement de votre mere, depuis la démarche dans laquelle tout le monde suppose que je me suis engagée volontairement, m'a privée de tous les secours ouverts que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que madame *Howe*, qui parloit de moi avec tant d'admiration, & sur laquelle on supposoit tant d'influence à sa fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il souhaitoit que le même homme qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les passions de mon pere & de mes oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux mystere.

Je craignois en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frere. Mon oncle *Antonin*, j'osois le dire, ne se seroit pas porté de lui-même à prévenir madame *Howe* contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puisque mon dessein n'étoit pas de rendre visite à ses tantes, il m'a demandé si je voulois recevoir celle de sa cousine *Charlotte Montaigu*, & prendre une servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'étoit

point à rejeter. Mais j'étois bien aisé auparavant de voir si mes amis m'enverroient mes habits ; pour n'avoir pas, aux yeux des siens, l'air d'une étourdie & d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un second voyage à Windsor, où ses recherches seroient encore plus exactes, parmi les chanoines, & dans les plus honnêtes maisons de la ville. Je lui ai demandé si ses objections contre ce lieu n'avoient pas toujours la même force ?

Je me souviens, ma chere, que, dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres, comme la plus sûre de toutes les retraites. Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser ici, me faisoient assez connoître que ce n'étoit pas son dessein, & la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorsque je serai dans un autre lieu, devant me persuader qu'il y sera fidelle aussitôt que j'aurai changé de demeure, sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode, je n'aurois pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avois quelque connoissance dans cette grande ville.

Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embrasseroit ardemment cette nouvelle ouverture.

Mais je ne lui ai pas vu de disposition à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. Nous sommes de grands observateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il semble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait ensuite une proposition fort agréable ; celle d'inviter madame Norton à se rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit aussitôt, lui apprenoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux expédient qui pouvoit répondre à nos desirs communs. Il s'est reproché de n'y avoir pas pensé plutôt : &, saisissant ma main, écrirai-je, mademoiselle ? ferai-je partir quelqu'un ? irai-je moi-même, vous chercher cette excellente femme ?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvoit rien me proposer de plus charmant ; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre ; qu'une femme si prudente craindroit de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses parens ; & que le parti qu'elle prendroit de me suivre lui seroit perdre la protection de ma mere, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah chere *Clarisse*, s'est-il écrié aussitôt

généreusement, que cet obstacle ne vous arrête point ! Je ferai pour cette bonne femme, tout ce que vous souhaiteriez de faite vous-même : souffrez que je parte.

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes amis ; que dans l'intervalle je ne voulois ruiner personne dans leur esprit, sur-tout madame Norton, dont la médiation & le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma mere ; & que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui avoit le cœur au-dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'avoir obligation mal-à-propos aux libéralités d'autrui.

Mal-à-propos ! a-t-il repliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous les bienfaits qu'il peut recevoir ? Madame Norton est une si honnête femme, que je me croirai redevable moi-même à sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger ; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comprenez-vous, ma chere amie, qu'un homme qui pense si bien puisse avoir laissé prendre assez de force aux mauvaises habitudes, pour avoir avili

ses talens par ses actions ? N'y a-t-il donc aucune espérance, me suis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner, pour notre intérêt commun, puisse opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage ?

Permettez, monsieur, ai-je repris, que j'admire le singulier mélange qui regne dans vos sentimens. Il doit vous en avoir coûté beaucoup pour étouffer tant de bons mouvemens, tant d'excellentes réflexions, lorsqu'elles se sont élevées dans votre esprit ; ou, par un autre excès qui n'est pas moins surprenant, la légèreté doit avoir merveilleusement prévalu. Mais, pour revenir à notre sujet, je ne vois aucune résolution à prendre avant que d'avoir reçues des nouvelles de mes amis.

Hé bien, mademoiselle, je m'efforçois seulement de trouver, s'il m'eût été possible, quelque expédient qui vous fût agréable. Mais, puisque je n'ai pas le bonheur de réussir, auez-vous la bonté de me dire quelles sont vos intentions ? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, à la réserve de vous laisser ici, dans un si grand éloignement du lieu où je dois me retirer, & dans un canton où, faute d'avoir gardé d'abord assez de

précautions, mes coquins de valets m'ont rendu comme public. Ces misérables, a-t-il ajouté, sont orgueilleux à leur manière, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur maître, comme s'ils étoient de la même race : & tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires n'est jamais un secret entr'eux, quand il devroit lui en coûter la tête.

Si tel est leur caractère, ai-je pensé, les personnes de naissance devroient éviter plus soigneusement de leur donner des sujets d'indiscrétion.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne fais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieusement, M. *Lovelace*, me conseilleriez-vous d'aller à Londres ?

Je le regardois avec attention. Mais je n'ai pu rien démêler dans ses yeux.

D'abord, mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le voyage de Londres : parce que j'appréhendois beaucoup plus les poursuites. A présent que votre famille paroît un peu refroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible & contente, je n'ai rien à désirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pencher

de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vue de l'entendre, s'il connoissoit quelque endroit à Londres, pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit ; il n'en connoissoit point qui lui parût convenable, ou qu'il jugerât de mon goût. A la vérité son ami *Belford* avoit un très-bel appartement près de *Soho* (*), chez une dame de vertu & d'honneur, qui étoit de ses parentes. Comme M. *Belford* passoit une partie de son tems à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de prendre d'autres mesures.

J'étois bien résolue de refuser ce logement, & tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant je veux voir, ai-je pensé, si c'est de bonne foi qu'il me le propose. Si je romps ici cet entretien, & que demain il le reprenne avec un peu d'empressément, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, & qu'il n'ait déjà quelque logement en vue pour moi. Alors j'abandonnerai tout-à-fait ce dessein.

Cependant, après tant de généreuses ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de barbarie à me conduire avec lui comme si je le croyois capable de

(*) Place de Londres.

la plus noire & de la plus ingrate bassesse. Mais son caractère, ses principes, sont si équivoques! Il est si léger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit; une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle: & puis, ma chere, je n'ai plus à présent de gardien! je n'ai plus de pere, ni de mere! Il ne me reste que la pitié du ciel & ma vigilance: & je n'ai aucune raison d'espérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, monsieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque résolution: mais remettons cette matiere à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus long-tems. Je lui ai promis de le voir demain, d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit; & je lui ai dit que, dans l'intervalle, il pouvoit penser à quelque endroit convenable, soit dans Londres, soit aux environs.

Nous nous sommes séparés assez paisiblement. J'ai employé le reste de la soirée à vous écrire; & je quitte la plume, avec l'esperance de trouver un peu plus de repos dans le sommeil, que je n'en ai goûté depuis long-tems.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à
miſs HOWE.

Lundi matin, 17 Avril.

QUOIQUEL fût hier assez tard lorsque je me mis au lit, je n'ai pas eu long-tems les yeux fermés. Nous avons fait divorce, le sommeil & moi: envain je lui fais ma cour, pour me réconcilier avec lui. Je me flatte qu'on repose plus tranquillement au château d'*Harlove*; car le trouble d'autrui aggraveroit ma faute. Mon frere & ma sœur, j'ose le dire, sont tous deux à couvert de l'insomnie.

M. *Lovelace*, qui est comme moi dans l'habitude de se lever matin, m'a trouvée au jardin vers six heures. Après les compliments ordinaires, il m'a pié de reprendre le sujet qui nous avoit occupés la veille. Il étoit question, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me semble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un. Oui, mademoiselle (observant ma contenance); mais c'étoit plutôt pour vous

assûrer qu'il est à votre disposition, que dans l'espérance qu'il pût vous plaire.

Je ne trouve pas non plus qu'il me convienne. A la vérité, il n'est point agréable de partir dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorsque je cherche à faire croire que je suis indépendante de vous, & sur-tout à un ami chez lequel j'ai prié les miens de s'adresser s'ils daignent me faire quelque réponse, il n'y auroit rien de plus mal conçu.

S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il répliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je voulusse l'accepter. Il avoit voulu me confirmer seulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoissoit aucun qui me convînt. Votre famille, mademoiselle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez lesquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'acheterois leur fidélité à toute sorte de prix; & ces gens-là ne se ménent que par l'intérêt.

Les gens d'affaires de ma famille, lui ai-je dit, seront sans doute les premiers qu'elle emploira pour découvrir où je suis. Ainsi cette proposition n'est pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-tems sur le même sujet. Enfin, pour résultat, il s'est

chargé d'écrire à un autre de ses amis, nommé *M. Doleman*, pour le prier de chercher un appartement simple, mais décent, qui doit consister, suivant mes intentions, dans une chambre de lit, accompagnée d'une autre chambre pour un domestique, avec l'usage d'une salle à manger, par le bas. Il m'a donné sa lettre à lire; &, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir aussitôt par un de ses gens, qui doit attendre la réponse de ce *M. Doleman*, & nous l'apporter.

Je verrai quel sera le succès. Dans l'intervalle, je me dispose à partir pour Londres, à moins que vous ne soyez d'un avis contraire.

CL. HARLOVE.



LETTRE CXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, dimanche, lundi.

IL commence par le récit de ce qu'on vient de lire dans la dernière lettre de miss Clarisse. Il raconte ensuite à son ami, qu'ayant passé par le château de Median, en allant à celui de Hall (car il avoue qu'il n'a pas été à Windſor), il y a trouvé des lettres de sa tante & de sa cousine, que madame Greme étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il s'est expliqué avec cette femme sur la conversation qu'elle avoit eue, dans la chaise, avec miss Clarisse; & la manière dont il lui a parlé de sa passion & de ses vues honorables l'a portée à écrire à sa sœur Sorlings la lettre qu'on a lue en substance dans celles de miss Clarisse à miss Howe. Il continue dans ces termes :

Je l'avois laissée de si bonne humeur à mon départ, que j'ai été surpris de lui trouver l'air si grave à mon retour, & de reconnoître, à la rougeur de ses beaux yeux, qu'elle avoit pleuré. Mais lorsque j'ai su qu'il lui étoit venu des lettres de

de miss Howe, j'ai compris facilement que ce petit diable l'avoit irritée contre moi. J'ai senti naître une vive curiosité de découvrir le sujet de leur commerce. Mais c'est une entreprise qu'il n'est pas encore à propos de tenter. Une invasion sur un point si sacré me ruineroit sans ressource. Cependant je ne puis penser, sans un véritable dépit, qu'elle emploie les jours entiers à jeter par écrit tout ce qui se passe entr'elle & moi; tandis que je suis sous le même toit, & dans une réserve qui me dérobe le fond d'une correspondance nuisible peut-être à tous mes desseins.

Crois-tu, *Belford*, qu'il y eût un si grand mal à casser la tête au messager, lorsqu'il est chargé des lettres de ma belle, ou qu'il lui apporte celles de miss Howe? Entreprenre de le corrompre, & n'y pas réussir, ce seroit me perdre entièrement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, & si tranquille dans son état, qu'avec ce qu'il lui faut pour manger & pour boire, il n'aspire point à vivre demain plus largement qu'aujourd'hui. Quel moyen de corrompre un misérable qui est sans desirs & sans ambition? Cependant le coquin ne vit qu'à demi, & cette moitié de vie n'est pour lui qu'un far-

deau. Si je le tuois, serois-je responsable d'une vie entiere? Un ministre d'état ne le marchanderoit pas tant. Mais laissons-le vivre. Tu fais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté est une vapeur qui sert à montrer mon talent pour l'invention, & qu'il dépendroit de moi d'être méchant, si je le voulois.

Il rappelle ici diverses expressions de miss Clarisse qui ont vivement piqué son orgueil, avec menace de s'en ressouvenir dans l'occasion. Il s'applaudit de ses propositions, qu'il reconnoît pour autant de ruses, sur-tout celle d'emprunter une servante de miss Howe jusqu'à l'arrivée d'Annah. Il continue:

Tu vois, *Belford*, combien ma charmante est éloignée de croire que *miss Howe* même n'est qu'une marionnette, que je fais danser sur mes fils-d'archal, par des ressorts de la seconde ou de la troisième main. Tromper deux femmes de cette espèce, qui s'imaginent tout savoir; faire servir l'orgueil & la malignité des pères & des mères à leur donner le mouvement qu'il me plaît; & les jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me mortifier beaucoup, quelle charmante vengeance! Et que dis-tu de ma divine, qui, lorsque je parois douter si son frere n'a pas

de part au ressentiment de madame *Howe*, me répond qu'elle craint qu'il n'en ait beaucoup, parce qu'autrement son oncle n'auroit pas enflammé madame *Howe* contre elle? La chere petite! Quelle innocence!

Ne vas pas non plus jusqu'à m'attribuer la malignité de sa famille. Elle est concentrée dans le cœur de tous les *Harloves*. Je n'emploie que leurs matériaux. Si je les abandonnois à leur propre conduite, peut-être leur vengeance s'exerceroit-elle par le feu, par le poignard, ou par le ministère de la justice. Mais je guide à propos les effets de leur haine; & je ne fais un peu de mal, que pour en prévenir beaucoup plus.

Il falloit amener la déesse *Clarisse* à faire elle-même la proposition de Londres. Rien ne m'y a paru plus propre, que de renouveler celle de *Windfor*. Quand tu voudras qu'une femme fasse une chose, ne manque point de lui en proposer une autre. Voilà les femmes. Les voilà, sur ma damnation! Qu'en arrive-t-il? Elles nous mettent dans la nécessité de jouer le double avec elles; &, lorsqu'elles s'en trouvent les dupes, elles se plaignent d'un honnête homme qui s'est trop bien servi de leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je me sentois le cœur enflé de joie. Allons, allons, modérons-nous, me suis-je dit à moi-même. Une envie de touffer m'a aidé fort à propos. Ensuite recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus indifférent, j'ai attendu qu'elle eût fini son discours; & lorsqu'elle a cessé de parler, au lieu de l'entretenir de Londres, je lui ai proposé de faire venir sa madame Norton.

Comme je suis bien sûr qu'elle craindroit de m'avoir obligation, si elle avoit accepté mes offres, j'aurois pu lui proposer de faire tant de bien à cette femme & à son fils, que cette seule raison l'auroit fait changer de sentiment; non, comme tu te l'imagines bien, que je veuille éviter la dépense; mais il ne faut penser à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de sa Norton. J'aurois autant voir auprès d'elle sa mere ou sa tante *Hervey*, *Hannah*, si sa situation lui eût permis de venir, m'auroit moins embarrassé. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, trois coquins de valets oisifs, si ce n'est pour faire l'amour, & se marier même, quand je le juge à propos?

Ma foi, je suis fort satisfait de mes arrangemens. Chaque heure ne peut

qu'augmenter à présent mes progrès dans les affections de cette fiere beauté. J'ai porté l'impolitesse au point précisément nécessaire pour me rendre redoutable, & pour lui faire connoître que je ne suis point un amant langoureux. Les moindres civilités doubleront désormais mon crédit. Le premier pas que j'ai à faire est d'obtenir l'aveu d'une flamme secrète, ou, du moins, d'une préférence qu'on m'accorde sur tous les autres hommes; après quoi, l'heureux moment ne sera pas éloigné. Une préférence reconnue sanctifie les libertés. Une liberté en produit une autre. Si ma déesse me traite d'ingrat, d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. C'est un nom qui plaît aux femmes. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment que j'obtenois tout d'elles?

Lorsque j'ai proposé ton appartement, pour confirmer que je n'en connoissois aucun qui lui convint, mon unique vue étoit de lui donner quelque sujet d'alarme. Madame *Osgood* est une femme trop vertueuse, & qui seroit bientôt son amie plus que la mienne. Mais je voulois lui faire prendre une haute idée de sa propre pénétration. Mon plaisir, lorsque

je creuse une fosse, est d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr & les yeux ouverts. Un homme qui regarde d'en-haut, est en droit de dire alors: Ho, ho, charmante! par quel hasard êtes-vous là?

Lundi, 17 d'Avril.

Il m'arrive, à l'instant, de nouveaux avis de mon honnête *Joseph*. Tu sais l'aventure de la pauvre *Miss Betterton* de *Nottingham*. *James Harlove* travaille à rallumer contre moi le ressentiment de cette famille. Tous les *Harloves* du monde n'ont rien épargné, depuis quelque tems, pour approfondir la vérité de cette histoire; mais les insensés sont enfin résolus d'en tirer parti. Ma tête s'occupe à faire de *James* un esprit rusé & un joli garçon, dans la vue de faire tourner plus glorieusement toutes ses ruses à mon avantage; car je suppose que ma belle tend à s'éloigner d'elle, aussitôt que nous ferons à Londres. Je te communiquerai, lorsqu'il en sera tems, la lettre de *Joseph* & celle que je vais lui écrire. Etre informé à propos du mal qu'on médite, c'est assez, avec ton ami, pour le faire avorter, & retomber sur la tête de son auteur.

Joseph fait encore le scrupuleux. Mais

je fais qu'il ne cherche, par ses délicatesses, qu'à relever le mérite de ses services. Ah, *Belford*, *Belford*! quel vil amas de corruption que la nature humaine dans le pauvre comme dans le riche!

LETTRE CXXII.

Miss Howe, à *Miss Clarisse Harlove*.

(En réponse à ses deux dernières.)

Mardi, 18 d'Avril.

VOUS avez une famille implacable. Une nouvelle visite de votre oncle *Antonia* a non seulement confirmé ma mere dans son opposition à notre correspondance, mais l'a fait presque entrer dans tous leurs principes.

Passons à d'autres sujets. Vous plaidez avec beaucoup de générosité pour *M. Hickman*. Peut-être ai-je fait à son égard ce qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, & de continuer néanmoins, plutôt que de recommencer, quoique ma voix soit obligée de se contraindre. Mais il est cer-

tain qu'il en est plus respectueux; & vous m'avez appris que les caractères qu'un mauvais traitement est capable d'humilier, deviennent insolens lorsqu'ils sont mieux traités. Ainsi, bon & grave M. Hickman, un peu plus de distance je vous en supplie. Vous m'avez élevé un autel, & j'espère que vous ne refuserez pas d'y fléchir le genou.

Mais vous me demandez si je traiterois M. Lovelace comme je traite M. Hickman. Réellement, ma chère, je m'imagine que non. J'ai considéré très-attentivement ce point de conduite en galanterie, de la part des deux sexes; & je vous avouerai franchement le résultat de mes réflexions. J'ai conclu que, de la part des hommes la politesse est nécessaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leurs premiers soins, dans la vue de nous engager à plier le cou sous un joug dont l'inégalité n'est que trop sensible. Mais, en conscience, je doute s'ils n'ont pas besoin d'un petit mélange d'insolence pour se soutenir dans notre estime lorsqu'ils y sont parvenus. Ils ne doivent pas nous laisser voir que nous puissions les traiter comme des sots. D'ailleurs, je m'imagine qu'un amour trop uni, c'est-à-dire, une passion sans épines, en d'autres

termes, une *passion sans passion*, ressemble à ces ruisseaux dormans, où l'on n'appercevroit pas le mouvement d'une paille, de sorte qu'un peu de crainte, & même de haine, qu'on nous inspire quelquefois, produit des sentimens tout opposés.

S'il y a de la vérité dans ce que je dis, Lovelace, qui s'est montré d'abord l'homme du monde le plus poli & le plus respectueux, a faisi la vraie méthode. La pétulance qu'il a marquée depuis, sa facilité à faire une offense, son égale facilité à s'humilier, me paroissent capables, sur-tout dans un homme à qui l'on connoit du sens & du courage, de soutenir vivement la passion d'une femme, & de la conduire, en la fatiguant par degrés, à une sorte de *non résistance*, qui diffèrera peu de la soumission qu'un mari tyran peut desirer dans la sienne.

Il me semble, en vérité, que la différente conduite de nos deux héros à l'égard de leurs héroïnes porte la vérité de cette doctrine jusqu'à la démonstration. Pour moi, je suis si accoutumée aux langueurs, aux soins rampans & à la soumission du mien, que je n'attends de lui que des soupirs & des révérences; & je suis si peu touchée de ses sots discours, que

souvent, pour le faire taire ou pour me réveiller, je suis forcée d'avoir recours à mon claveffin. Au contraire, Lovelace fait tenir la balle en l'air; & son adroite vivacité dans la conversation est un jeu continuel de raquettes.

Vos disputes & vos réconciliations fréquentes vérifient cette observation. Je crois réellement que, si M. Hickman avoit eu l'art de soutenir mon attention à la manière de votre Lovelace, je serois déjà sa femme. Mais il devoit commencer sur ce ton; car il est trop tard à présent pour y revenir. Jamais, jamais il ne se rétablira; c'est sur quoi il peut compter. Son sort est de faire le nigaud jusqu'au jour de notre mariage; & ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la soumission jusqu'à son dernier soupir.

Pauvre Hickman! direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho: Pauvre Hickman! dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chère, que M. Lovelace ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windsor, les lettres de sa tante & de sa cousine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait différé un seul moment à vous communiquer des pièces si

intéressantes, & qui ont un rapport si nécessaire aux conjonctures. Cette affectation de ne vous les montrer que le lendemain, lorsque vous étiez irritée contre lui, semble marquer qu'il les tenoit en réserve, pour faire sa paix dans l'occasion: & concluez de là que le sujet de colère étoit donc prévu. De toutes les circonstances qui sont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'est celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut sembler petite à des yeux indifférens; mais elle suffit aux miens pour justifier toutes vos précautions. Cependant je crois aussi que la lettre de madame Greme à sa sœur, la demande répétée pour Hannah, pour une des filles de votre veuve Sorlings, & surtout pour madame Norton, sont d'agréables contre-poids. Ces quatre circonstances m'empêchent de dire tout ce que je pense de l'autre. L'étourdi! de vous avoir déclaré le soir qu'il avoit les lettres, sans offrir de vous les montrer. Je ne fais quel jugement porter de lui.

J'ai lu avec plaisir ce que les dames lui écrivent, d'autant plus que, les ayant fait sonder encore, je trouve que toute la famille désire votre alliance avec autant d'ardeur que jamais.

Il me semble qu'il n'y a point d'objec-

tion raisonnable contre votre voyage de Londres. Là, comme au centre, vous serez en état d'apprendre des nouvelles de tout le monde, & de donner des vôtres. Vous y mettrez la bonne foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'absence à laquelle il s'est engagé, ou par d'autres essais de cette nature. Mais, au fond, ma chere, je pense toujours qu'il n'y a rien de plus pressant que votre mariage. Vous pouvez tenter (car il faut pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre famille; mais, au moment qu'elle aura refusé vos propositions, soumettez-vous au joug, & tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. M. Lovelace seroit un tigre, s'il vous mettoit dans la nécessité de vous expliquer. Cependant c'est mon opinion, que vous devez fléchir un peu. Souvenez-vous qu'il ne peut souffrir l'ombre du mépris.

Voici une de ses maximes, qui avoit rapport à moi: « Une femme, m'a-t-il dit » un jour, qui se propose tôt ou tard de » faire tomber son choix sur un homme, » doit faire connoître, pour son propre » intérêt, qu'elle distingue son adorateur » de la troupe commune. »

Vous rapporterai-je de lui une autre

belle sentence, prononcée dans son style libertin, avec un geste convenable au discours? « Il se donnoit au diable, mal- » gré le peu de délicatesse qu'on lui sup- » posoit, s'il prenoit pour sa femme la » premiere princesse de l'univers, qui » balanceroit une minute entre un empe- » reur & lui. »

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On est persuadé que vous n'avez quitté la maison de votre pere que dans cette vue. Plus la cérémonie est différée, moins les apparences vous sont favorables aux yeux du public. Ce ne sera point la faute de vos proches, si votre réputation demeure sans tache pendant que vous ne serez point mariée. Votre oncle *Antonin* tient un langage fort grossier, fondé sur les anciennes mœurs de Lovelace. Mais jusqu'à présent votre admirable caractère a servi d'antidote au poison. Le *harangueur* est méprisé, & n'excite que de l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous appercevrez même que ma lettre est pliée & chiffonnée, parce que l'arrivée subite de ma mere m'oblige souvent de la cacher dans mon sein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous assure. Ce n'est pas la peine de vous saugner par

ce récit mais en vérité..... Nous verrons, nous verrons.

Votre *Hannah* ne peut se rendre auprès de vous. La pauvre fille est retenue depuis quinze jours par un rhumatisme qui ne lui permet pas de se remuer sans douleur. Elle a fondé en larmes, lorsque je lui ai fait déclarer le désir que vous avez de la reprendre. Elle se croit doublement malheureuse, de ne pouvoir rejoindre une maîtresse si chère. Si ma mere avoit répandu à mes desirs, *M. Lovelace* n'auroit pas été le premier qui vous eût proposé ma *Kitty*, en attendant *Hannah*. Je sens combien il est désagréable de se voir parmi des étrangers, & de n'avoir que des étrangers pour nous servir. Mais votre bonté vous fera des domestiques fidèles, dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laisser suivre vos idées. Cependant, du côté de l'argent comme des habits, si vous vous exposez à quelque incommodité que j'eusse pu prévenir, je ne vous le pardonnerois de ma vie. Ma mere (si c'est votre objection) n'a pas besoin d'en être informée.

Votre premiere lettre me viendra sans doute de Londres. Adressez-la, je vous prie, & celles qui la suivront, jusqu'à nouvel avis, à *M. Hickman*, dans sa propre

maison. Il vous est entièrement dévoué. Ne vous chagrinez pas tant de la partialité & des préventions de ma mere. Il me semble que je ne suis plus dans l'âge des poupées.

Que le ciel veuille sur vous, & qu'il vous rende aussi heureuse que je vous crois digne de l'être ! c'est le vœu continuel de votre fidelle amie,

ANNE HOWE.

—————
LETTRE CXXIII.

M^{is}s CLARISSE HARLOVE, à
M^{is}s HOWE.

Mercredi au soir, 19 d'Avril.

J'AI beaucoup de joie, ma chere amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différens domestiques me causent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination les grossit. Mais je vous conjure de m'apprendre les circonstances de celui que vous nommez *un joli déba*. Je suis accoutumée à votre langage. Lorsque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre mere ait eue pour moi, j'en serai plus tranquille. Les coupables

doivent plutôt gémir de leurs fautes, que s'offenser du reproche qu'elles leur attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un dans le royaume, ce ne sera qu'à vous. Il n'est pas besoin, dites-vous, que votre mere sache les bontés que vous avez pour moi ! Dites au contraire qu'elle doit les savoir, si je les accepte, & si sa curiosité vous presse là-dessus. Voulez-vous mentir ou la tromper ? Je souhaiterois bien qu'elle fût sans inquiétude sur ce point. Pardon, ma chere, mais je fais... Cependant elle avoit autrefois meilleure opinion de moi. O téméraire démarche ! que tu me coûtes déjà de regrets ! Pardon encore une fois. La fierté, quand elle est naturelle, se montre quelquefois au milieu de l'humiliation. Mais, hélas ! la mienne est entièrement abattue.

Il est malheureux pour moi, que ma digne *Hannah* ne puisse venir. Je suis aussi fâchée de sa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Hé bien, ma chere *Miss Howe*, puisque vous me pressez de vous avoir obligation, & que vous m'accuserez de fierté, si je refuseis abso-

lument vos offres, ayez la bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre ressource que le mariage, c'est une consolation, que les parens de *M. Lovelace* n'aient pas de mépris pour une fugitive, comme je pouvois le craindre de l'orgueil de leur naissance & de leur rang.

Mais que mon oncle est cruel ! Ah ! ma chere, quelle cruauté de supposer..... Le tremblement de mon cœur se communique à ma plume, & ne me permettra pas de faire cette lettre bien longue. S'ils sont tous dans les mêmes idées, je ne serai pas surprise de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon insensible frere ; je reconnois ses barbares soupçons. Que le ciel lui pardonne ! c'est la priere d'une sœur outragée.

CL. HARLOVE.



LETTRE CXXIV.

M^{lle} CLARISSE HARLOWE, à miss HOWE.

Jeudi, 20 d'Avril.

LE courier de M. Lovelace est déjà de retour, avec la réponse de son ami M. Doleman, qui paroît s'être donné beaucoup de peine dans ses recherches, & qui lui en rend un compte fort exact. M. Lovelace m'a donné sa lettre, après l'avoir lue, & comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par la première occasion. Elle vous apprendra que ses amis de Londres nous croient déjà mariés.

A M. LOVELACE.

Mardi au soir, 18 d'Avril.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'apprends avec une joie extrême que nous vous reverrons bientôt à la ville,

après une si longue absence. Votre retour sera plus agréable encore à vos amis, s'il est vrai, comme on le publie, que vous soyez actuellement marié avec la belle dame dont nous vous avons entendu parler avec tant d'éloges. Madame Doleman & ma sœur prennent beaucoup de part à votre satisfaction, si vous l'êtes; ou à vos espérances, si vous ne l'êtes pas encore. Je suis depuis quelque temps à la ville, pour trouver un peu de soulagement à mes anciennes infirmités, & je suis actuellement dans les remèdes; ce qui ne m'a point empêché de faire les recherches que vous desirez. Voici le résultat de mes soins.

Vous pouvez avoir un premier étage; fort bien meublé, chez un mercier, rue de Bedford, avec les commodités qu'il vous plaira pour des domestiques; soit par mois, soit par quartier.

Madame Doleman a vu plusieurs logemens dans la rue de Norfolk; & d'autres dans celle de Cecil; mais, quoique la vue de la Tamise & des collines de Surrey rende ces deux rues très-agréables, je suppose qu'elles sont trop proches de la cité.

Les propriétaires de la rue de Norfolk

ne voudroient pas louer moins que la moitié de leurs maisons. Ce seroit beaucoup plus que vous ne demandez ; & je m'imagine que vous ne pensez point à conférer un appartement garni, après la déclaration de votre mariage.

Celui de la rue de *Cecil* est propre & commode. La propriétaire est une veuve, de fort bonne réputation ; mais elle demande qu'on s'engage pour une année.

Vous pourriez être fort bien dans la rue de *Douvres*, chez la veuve d'un officier des gardes, qui, étant mort peu de tems après avoir acheté sa commission, à laquelle il avoit employé la meilleure partie de son bien, a laissé sa femme dans la nécessité de louer des appartemens pour vivre. Cette raison peut faire une difficulté : mais on m'assure qu'elle ne reçoit point de locataires qui ne soient d'un nom & d'un caractère connus. Elle a pris en rente deux bonnes maisons, séparées l'une de l'autre par un passage qui leur sert de cour commune. La maison intérieure est la plus jolie & la mieux meublée ; mais vous pourrez obtenir l'usage d'une fort belle chambre sur le devant, si vous voulez avoir une vue sur la rue. Derrière la maison intérieure est un petit

jardin, où la vieille dame a déployé son imagination dans un grand nombre de figures & de vases dont elle a pris plaisir à l'orner.

Comme j'ai jugé que ce logement pourroit vous plaire, mes informations ont été fort exactes. L'appartement qui se trouve à louer est dans la maison intérieure. Il est composé d'une salle à manger, deux salles de compagnie, deux ou trois chambres de lit, avec leurs garde-robes, & d'un fort joli cabinet, dont la vue donne sur le petit jardin. Tout est fort bien meublé. Un ecclésiastique en dignité, avec sa femme & une jeune fille à marier, est le dernier qui l'a occupé. Il en est parti depuis peu, pour aller prendre possession d'un bénéfice considérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne l'avoit loué d'abord que pour trois mois ; mais qu'il y avoit pris tant de goût, qu'il y étoit demeuré deux ans, & qu'il ne l'avoit quitté qu'à regret. Elle se vante qu'il en est de même de tous ses locataires ; ils s'arrêtent chez elle quatre fois plus longtemps qu'ils ne se l'étoient proposé.

J'ai eu quelque connoissance du mari, qui avoit la réputation d'un homme d'honneur. Mais c'est la première fois que j'ai

vu sa veuve. Je lui trouve l'air un peu mâle, & quelque chose de rude dans le regard. Mais, en observant ses manieres & ses attentions pour deux jeunes personnes fort agréables, qui sont les nieces de son mari & qui se louent beaucoup d'elle, je n'ai pu attribuer son embonpoint qu'à sa bonne humeur; car il est rare que les personnes hargneuses soient fort grasses. Elle est respectée dans le quartier, & j'ai appris qu'elle voit fort bonne compagnie.

Si cette description, ou celle des autres logemens que j'ai nommés, ne convient pas à madame Lovelace, elle sera libre de n'y pas demeurer long-temps & de s'en rapporter qu'à son propre choix. La veuve consent à louer par mois, & à ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle ne s'embarasse pas des termes, dit-elle; & ce qu'elle voudroit savoir uniquement, c'est ce qu'il faudra fournir à madame votre épouse, & quelle sera la conduite de ses gens ou des vôtres: parce que l'expérience lui apprend que les domestiques sont ordinairement plus difficiles que les maltres.

Madame Lovelace aura la liberté de manger à table d'hôte, ou de se faire servir chez elle,

Comme nous vous supposons mariés, & peut-être obligés, par des querelles de famille, à ne pas divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faire entendre quelque chose à la veuve, quoiqu'elle sans l'assurer de rien; & je lui ai demandé si, dans cette supposition, elle pouvoit vous loger aussi, vous & vos domestiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvoit facilement, & qu'elle le souhaitoit beaucoup; parce que la circonstance d'une femme seule, lorsque les témoignages n'étoient pas aussi certains qu'ils le sont ici, étoit ordinairement pour elle un sujet d'exception.

Si vous n'approuvez aucun de ces logemens, il ne faut pas douter qu'on n'en puisse trouver de beaucoup plus beaux dans d'autres quartiers, sur-tout vers les nouvelles places. Madame Doleman, sa sœur & moi, nous vous offrons, dans notre maison d'*Uxbridge*, toutes les commodités qui dépendront de nous, & pour votre chere moitié & pour vous même, si vous jouissez du bonheur que nous vous desirons; en attendant que vous soyiez parfaitement établis.

Je ne dois pas oublier que l'appartement du mercier dans la rue de *Cecil*, & celui de la veuve, dans la rue de

Douves, peuvent être prêts en avertissant la veuve. Ne doutez pas, monsieur & cher ami, du zèle & de l'affection avec lesquels je suis, &c.

THO. DOLEMAN.

VOUS jugerez aisément, ma chère, après avoir lu cette lettre, pour lequel de ces logemens je me suis déterminée. Mais, voulant mettre M. Lovelace à l'épreuve, sur un point qui me paroît demander beaucoup de circonspection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de *Norfolk*, par la raison même qui fait craindre à l'écrivain qu'il ne soit pas de mon goût; c'est à-dire, parcequ'il est proche de la cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voisinage d'une ville aussi bien gouvernée qu'on représente Londres; & je ne fais même s'il ne seroit pas plus à propos de me loger au centre, que dans les fauxbourgs, dont on ne parle pas si avantageusement. J'ai paru pencher ensuite pour l'appartement de la rue *Cecil*; ensuite pour celui du mercier. Mais il ne s'est déclaré pour aucun; & lorsqu'il me demanda son sentiment sur celui de la rue de *Douves*, il m'a dit qu'il

qu'il le jugeoit le plus commode & le plus convenable à mon goût; mais qu'osant se flatter que je n'y ferois pas un long séjour, il ne savoit pas auquel il devoit donner sa voix.

Je me suis fixée alors à celui de la veuve; & sur le champ il a marqué sa résolution à M. *Doleman*, avec des remerciemens de ma part pour ses offres obligeantes.

J'ai fait retenir la salle à manger, une chambre de lit, le cabinet (dont je me propose de faire beaucoup d'usage, si je passe quelque tems chez la veuve) & une chambre de domestique. Notre dessein est de partir samedi. La maladie de la pauvre *Hannah* me dérange beaucoup. Mais, comme dit M. Lovelace, je puis m'accommoder avec la veuve pour une femme de chambre, jusqu'à ce que *Hannah* soit mieux, ou que j'en trouve une à mon gré; & vous savez que je n'ai pas besoin d'une grosse suite.

M. Lovelace m'a donné, de son propre mouvement, cinq guinées pour la pauvre *Hannah*. Je vous les envoie sous cette enveloppe. Prenez la peine de les lui faire porter, & de lui apprendre de quelle main lui vient ce présent. Il m'a beau-

coup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité, j'ai meilleure opinion de lui, depuis qu'il m'a proposé de rap-
peller cette fille.

Je viens de recevoir une autre marque de son attention. Il est venu me dire qu'après y avoir pensé mieux, il ne jugeoit pas que je dusse partir sans une femme à ma suite, ne fût-ce que pour l'apparence aux yeux de la veuve & de ses deux nieces, qui, suivant le récit de M. Doleman, sont dans une situation fort aisée, sur-tout lorsqu'exigeant qu'il me quitte sitôt après notre arrivée, je dois me trouver seule entre des étrangers. Il m'a conseillé de prendre, pour quelque tems, une des deux servantes de madame Sorlings, ou de lui demander une de ses filles. Si je choisissois le second de ces deux partis, il ne doutoit pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes Sorlings n'embrassât volontiers l'occasion de voir un peu les curiosités de la ville, sans compter qu'elle seroit plus propre qu'une servante commune à me tenir compagnie, lorsque je voudrois les voir moi-même.

Je lui ai répondu, comme auparavant ; que les servantes de madame Sorlings &

ses deux filles étoient également nécessaires dans leurs offices, & que l'absence d'un domestique ne pouvoit causer que de l'embaras dans une ferme ; qu'à l'égard des curiosités de Londres, je ne pen-
ferois pas sitôt à me procurer ces amuse-
mens, & que je n'avois pas besoin, par
conséquent, de compagnie pour le dehors.

A présent, ma chere, de peur que, dans une situation aussi variable que la mienne, il ne survienne quelque chose de nuisible à mes espérances, qui n'ont point encore été si flatteuses depuis que j'ai quitté le château d'Harlove, je vais observer, plus que jamais, la conduite & les sentimens de mon guide.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeuûi, 10 d'Avril.

L. commence par communiquer à son ami la lettre qu'il a écrite à M. Doleman, avec l'approbation de miss Clarisse, & la réponse qu'il a reçue, &c. Ensuite il s'ap-
plaudit de son projet.

G ij

Tu connois la veuve; tu connois ses nieces; tu connois le logement. As-tu jamais rien vu de plus adroit que cette lettre de notre ami Doleman? Il prévient toutes les objections; il pourvoit à tous les accidens. Chaque mot est une ruse à l'épreuve.

Qui pourroit s'empêcher de sourire, en voyant ma charmante qui apporte tant de précautions dans un choix qu'on a déjà fait pour elle, & qui pese les différentes propositions, comme si son dessein étoit de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vues? Que dis-tu de cette chère friponne, qui me regarde avec la dernière attention, pour découvrir dans mes yeux quelque apparence dont elle puisse s'aider à lire dans mon cœur? Le puits est trop profond pour être pénétré par ses regards; c'est de quoi je puis l'assurer quand ils seroient aussi perçans qu'un rayon du soleil.

Nulle confiance en moi, ma belle? Il est donc clair que vous n'en avez aucune? Si j'étois porté à changer de dispositions, vous ne l'êtes donc point à m'encourager par une généreuse confiance à mon honneur? Oh bien! il ne fera pas dit, je vous jure, qu'un maître dans l'art d'aimer soit la dupe d'une novice.

Mais admire donc cette charmante; qui, dans la satisfaction qu'elle ressent de mon artifice, emprunte de moi la lettre de Doleman, pour la communiquer à sa chère *miss Howe*! Sortes petites coquines! Pourquoi se fier, dans tous leurs détours, à la force de leur propre jugement, lorsque l'expérience est seule capable de leur apprendre à parer nos attaques, & de leur donner la prudence de leurs grand'meres? Alors, sans doute elles peuvent monter en chaire, comme d'autres *Cassandres*, & prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter, mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles, aussitôt qu'un jeune & hardi libertin, tel que moi, viendra croiser leur chemin.

N'es-tu pas étonné, *Belford*, que ce rusé coquin de *Doleman* ait nommé la rue de *Douvres* pour celle de notre bonne veuve? Quel crois-tu qu'ait été son dessein? Tu ne le devineras jamais. Ainsi, pour t'en épargner l'embaras, suppose que quelque officieuse personne (*miss Howe* est fine & active comme le diable) prenne la peine d'aller aux informations, pour s'assurer des caractères. Lorsque dans cette rue on ne trouvera ni les mêmes noms, ni un tel apparte-

ment, ni même une maison qui ressemble à ce qu'on cherche, le plus habile chasseur d'Angleterre ne tombera-t-il pas en défaut ?

Comment empêcher, me demandes-tu, que la belle ne s'aperçoive de la tromperie, & que sa défiance n'augmente encore, lorsqu'elle se verra dans une autre rue ?

Ne t'embarrasse point. Ou je trouverai quelque nouvelle ruse, ou nous ferons déjà si bien ensemble qu'elle prendra tout de bonne grace; ou, si je ne suis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera peut-être à me connoître assez, pour n'être pas étonnée de cette pécadille.

Mais comment empêcherai-je que la belle n'apprenne à son amie le vraie nom de la rue ?

Il faut d'abord qu'elle le sache elle-même. Dis, butor, ne faut-il pas qu'elle le sache ?

Oui; mais quel moyen d'empêcher qu'elle ne sache le nom de la rue, ou que son amie ne lui écrive dans cette rue; ce qui reviendra au même ?

Repose-toi de ce soin sur moi.

Si tu m'objectes encore que Doleman a l'esprit trop épais pour avoir fait cette

réponse à ma lettre....Est-il si difficile de t'imaginer, que, pour en épargner la peine à l'honnête Doleman, moi, qui connois si bien la ville, je lui ai envoyé son modele, & je ne lui ai laissé que le soin de transcrire ?

• Que dis-tu de moi, Belford ?

Et, si j'ajoute que je t'avois destiné cette commission, & que la belle s'y est opposée, par la seule raison qu'elle connoit mon estime pour toi; que diras-tu d'elle ?

C'est à présent que je vois bien loin devant moi, & que j'ai du loisir de reste. Convien que ton ami est un homme incomparable. Que je te trouve petit, du sommet de ma gloire & de mon excellence! Ne t'étonnes pas que je te méprise sincèrement; on ne peut avoir si bonne opinion de soi-même, sans mépriser à proportion tout le reste du genre humain.

Je compte de tirer bon parti du mariage prétendu dont on me félicite; mais je ne veux pas te communiquer à la fois toutes mes vues. D'ailleurs, cette partie de mon projet n'est pas encore tout-à-fait digérée. Un général qui est obligé de régler ses démarches par celles d'un ad-

verfaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera d'un jour à l'autre.

La veuve Sainclair, entends-tu, Belford? Oui, Sinclair, je le répète; & garde-toi de l'oublier. Elle ne portera point d'autre nom. Comme elle a de grands traits & l'air hommasse, je la supposerai descendue de quelque montagnard d'Ecosse. Son mari, le colonel, (grave cela aussi dans ta mémoire) étoit un Ecossois, honnête homme, & brave comme César.

Dans toutes mes inventions, je n'oublie jamais les bagatelles. Elles servent quelquefois plus qu'un millier de sermens & de protestations, qui n'ont été inventés que pour y suppléer, sur-tout lorsqu'il faut prévenir les soupçons d'un esprit déshant.

Tu tomberois d'admiration, si tu savois la moitié seulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juges par un exemple. J'ai déjà eu la bonté d'envoyer un catalogue de livres, que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante; la plupart, de la seconde main, afin qu'ils ne passent pas pour un meuble inutile; & tu fais que les dames de cette maison ne sont pas mal vertées dans la lecture. Mais

je me garde bien de trop promettre à ma belle. Il faut laisser quelque chose aux soins de la veuve, mon ancienne amie, qui m'a secondé à merveille dans une infinité d'autres entreprises, & qui se croiroit offensée, si je paroissais me déshier de son habileté.

LETTRE CXXXVI.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.

Mercrèdi, 19 d'Avril.

IL m'est venu des lumières, qu'il est important de vous communiquer. Votre frere, ayant appris que vous n'êtes pas mariée, a pris la résolution de découvrir votre retraite, & de vous faire enlever. Un de ses amis, capitaine de vaisseau, entreprend de vous prendre à bord, & de faire voile avec vous vers Hull ou vers Leith, pour vous conduire dans une des maisons de M. James Harlove.

Ils ont l'esprit bien méchant; car, en dépit de toutes vos vertus, ils jugent que vous avez passé les bornes de l'honneur. Mais s'ils peuvent s'assurer, après l'en-

vement, que vous soyiez encore fille, ils vous tiendront sous une bonne garde jusqu'à l'arrivée de M. Solmes. En même tems, pour donner de l'occupation à M. Lovelace, ils parlent de le poursuivre en justice, & de faire revivre quelque vieux crime, qu'ils croient capable de le conduire au supplice, ou du moins de lui faire abandonner le pays.

Ces nouvelles sont très-récentes. Miss Arabelle les a dites en confidence, & d'un air de triomphe, à Miss Loyd, qui est à présent sa favorite, quoiqu'aussi remplie que jamais d'admiration pour vous. Miss Loyd, dans la crainte des malheurs qui peuvent suivre une entreprise de cette nature, m'a fait ce récit, & m'a permis de vous en informer secrètement. Cependant ni elle ni moi, nous ne ferions peut-être pas fâchés que M. Lovelace fût pendu par les bonnes voies, c'est-à-dire, ma chère, si vous n'y mettiez pas d'opposition. Mais nous ne pouvons supporter que le chef-d'œuvre de la nature soit ballotté par deux esprits violens, & beaucoup moins, que vous soyiez fautive & bientôt exposée au brutal traitement d'une troupe de misérables qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. Lovelace à

se modérer, je suis d'avis que vous lui découvriez tout, mais sans nommer Miss Loyd. Peut-être son vil agent est-il dans le secret, & ne tardera-t-il point à l'en instruire. Je laisse à votre discrétion le ménagement d'une affaire si délicate. Ma plus grande inquiétude est que ce furieux projet, si l'on a la témérité de l'entreprendre, ne serve à lui donner sur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation, je souhaiterois que vous fussiez mariée, pour quelque crime que votre Lovelace doive être poursuivi, à l'exception de l'assassinat & du viol.

Hannah est pénétrée de reconnaissance pour votre présent. Elle vous a comblée de bénédictions. On lui a remis aussi le présent de M. Lovelace.

Je suis extrêmement contente de monsieur Hickman, qui s'est servi de la même occasion pour lui envoyer deux guinées, comme d'une main inconnue. La manière m'a fait plus de plaisir que la valeur du bienfait. Ces bonnes œuvres lui sont familières, & le silence les accompagne si parfaitement, qu'elles ne se découvrent que par la reconnaissance de ceux qui en

sont l'objet. Il est quelquefois mon aumônier, & je crois qu'il joint toujours quelque chose à mes petites libéralités. Mais le tems de le louer n'est pas encore venu. D'ailleurs, il ne me paroît pas qu'il ait besoin de cet encouragement.

Je ne puis désavouer que ce ne soit une fort bonne ame; & l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les bonnes qualités réunies. Mais réellement, ma chere, je le trouve bien sot de se donner tant de peine pour moi, lorsqu'il doit s'appercevoir du mépris que j'ai pour tout son sexe, & plus sot encore de ne pas comprendre, que dans ses vues, il fera tôt ou tard une pitoyable figure avec moi. Nos goûts & nos dégoûts, comme je l'ai souvent pensé, sont rarement gouvernés par la prudence, ou par le rapport qu'ils devoient avoir à notre bonheur: L'œil, ma chere, est allié si étroitement avec le cœur! & tous deux sont ennemis si déclarés du jugement! Quelle union mal assortie que celle de l'esprit & du corps! Tous les sens, comme la famille des Harloves, sont ligués contre ce qui devoit les animer & faire leur honneur, si l'ordre étoit mieux gardé.

Trouvez bon, je vous en supplie,

qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoie quarante-huit guinées. Je fixe la somme, pour vous obliger; parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à votre *Hannah*, je reconnois que vous m'en devrez cinquante. C'est aller au-devant de vos objections. Vous savez que je ne puis manquer d'argent. Je vous ai dit que je possède le double de cette somme, & que ma mere ne m'en connoit que la moitié. Que ferez-vous dans une ville telle que Londres, avec le peu qui vous reste? Vous ne sauriez prévoir les besoins qui naîtront, pour des messages, pour des informations & d'autres occurrences. Si vous faites difficulté de vous rendre, je ne eroirai pas votre fierté aussi abattue que vous le direz, & qu'il me semble qu'elle doit l'être en particulier sur ce point.

A l'égard des termes où j'en suis avec ma mere, il n'est pas besoin de vous dire, à vous qui la connoissez si parfaitement, qu'elle n'épouse jamais rien avec modération. Ne devoit-elle pas se souvenir du moins que je suis sa fille? Mais non, je ne suis jamais pour elle que la fille de mon pere. Il faut qu'elle ait été bien sensible au violent naturel de ce pauvre cher pere, pour en conserver si

long-tems la mémoire ; tandis que toutes les marques de tendresse & d'affection paroissent oubliées. D'autres filles seroient tentées de croire que l'esprit de domination doit être bien puissant dans une mere qui veut exercer sans cesse toute l'autorité qu'elle a sur ses enfans, & qui, tant d'années après la mort d'un mari, regrette de n'avoir pas eu sur lui le même empire. Si ce langage n'est pas tout-à-fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paroître un peu excusé par la tendre affection que je portois à mon pere, & par le respect que j'aurai éternellement pour sa mémoire. C'étoit le meilleur de tous les peres ; & peut-être n'auroit-il pas été un mari moins tendre, si l'humeur de ma mere & la sienne n'avoient pas eu trop de ressemblance pour être capables de s'accorder.

Le malheur, en un mot, c'est que l'un ne pouvoit être fâché, sans que l'autre voulût l'être aussi : tous deux, d'ailleurs, avec un fort bon naturel. Cependant, à l'âge même où j'étois, je ne trouvois pas le joug aussi pesant pour ma mere, qu'elle paroitroit vouloir me le persuader, lorsqu'il lui plaît de désavouer sa part à mon existence.

J'ai souvent pensé que, pour empêcher

les partages d'affection dans leurs enfans, les peres & les meres devoient éviter, sur toutes choses, ces querelles, longues ou fréquentes, qui mettent un pauvre enfant dans l'embaras pour prendre son parti entre deux personnes si cheres, lorsqu'il seroit porté à les respecter toutes deux comme il le doit.

Si vous voulez être informée du détail de notre différent ; après vous avoit confessé en général que votre malheureuse affaire en étoit l'occasion, il faut vous satisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer ? Je sens la rougeur qui me monte au visage. Apprenez-donc, ma chere, que j'ai été..... pour ainsi dire..... oui, que j'ai été battue. Rien n'est plus vrai. Ma mere a jugé à propos de me donner un grand coup sur les mains, pour m'arracher une lettre que j'étois à vous écrire, & que j'ai déchirée en pieces & jetée au feu devant elle, pour l'empêcher de la lire.

Je sais que cette aventure vous affligera. Epargnez-vous par conséquent la peine de me le dire.

M. Hickman arriva quelques momens après. Je ne voulus pas le voir. Je suis au trop grande pour être battue, ou trop

enfant pour avoir un très-humble serviteur. C'est ce que je déclarai à ma mere. Quelles autres armes que du chagrin & de la mauvaise humeur, lorsqu'il ne seroit pas pardonnable de penser même à lever le petit doigt !

Elle me dit, en style d'*Harlove*, qu'elle vouloit être obéie; & que la maison seroit fermée à *M. Hickman* même, s'il contribuoit à l'entretien d'une correspondance qu'elle m'avoit defendue.

Pauvre *Hickman* ! son rôle est assez bizarre entre la mere & la fille. Mais il fait qu'il est sûr de ma mere, & qu'il ne l'est pas de moi. Ainsi son embarras n'est pas grand à choisir, quand il ne seroit pas porté d'inclination à vous rendre service.

Je m'enfermai pendant tout le jour; & le peu de nourriture que je pris, je le pris seule. Le soir, je reçus un ordre solennel de descendre pour le souper. Je descendis, mais environnée du nuage le plus épais. On & non furent les seules réponses que je fis assez long-tems. Cette conduite, me dit ma mere, n'avanceroit pas mes affaires auprès d'elle. Elle ne gagneroit rien à me battre; lui dis-je à mon tour. C'étoit, répliqua-t-elle, la hardiesse de ma résistance qui l'avoit provo-



DE CLARISSE. 143

quée à me donner un coup sur la main. Elle étoit fâchée que je l'eusse irritée jusqu'à ce point : mais elle n'en exigeoit pas moins, de deux choses l'une ; ou que ma correspondance fût absolument interrompue, ou que toutes nos lettres lui fussent communiquées.

Je lui dis qu'elle demandoit deux choses également impossibles ; & qu'il venoit aussi peu à mon honneur qu'à mon inclination d'abandonner une amie dans l'infortune.... sur-tout pour satisfaire des ames basses & cruelles.

Elle ne manqua point de rappeler tous les lieux communs du devoir & de l'obéissance.

Je lui repondis qu'un devoir exigé avec un excès déraisonnable de rigueur avoit causé toutes vos disgrâces : que, si elle me croyoit propre au mariage, elle devoit me juger capable de former, ou du moins d'entretenir des amitiés ; particulièrement avec une personne, dont elle m'avoit félicitée mille fois, dans d'autres tems, d'avoir obtenu l'estime & la confiance ; qu'il y avoit d'autres devoirs que ceux de la nature, & qu'ils pouvoient tous s'accorder ; qu'un commandement injuste, j'osois le dire, dût-elle me battre encore, étoit un degré de tyrannie ; &

que je n'aurois pas dû m'attendre, qu'à mon âge, on ne me laissât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix, lorsqu'il n'étoit question que d'une femme, & que le sexe maudit n'y avoit aucune part.

Ce qu'il y avoit de plus favorable à son argument, c'est qu'elle se réduisoit à demander la communication de nos lettres. Elle insista beaucoup sur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intrigant de tous les hommes; qui, suivant quelques avis qu'elle avoit reçus, tournoit son *Hickman* en ridicule. Quoi-qu'elle fût portée à bien juger de vous & de moi, qui pouvoit lui répondre des suites de notre correspondance?

Ainsi, ma chère, vous voyez que l'intérêt de M. Hickman a beaucoup de part ici. Je n'aurois pas d'éloignement pour faire voir mes lettres à ma mère, si je n'étois persuadée que votre plume & la mienne en seroient moins libres; & si je ne la voyois si attachée au parti contraire, que ses raisonnemens, ses censures, ses inductions & ses interprétations deviendroient un sujet perpétuel de difficultés & de nouveaux débats. D'ailleurs, je ne serois pas bien aise qu'elle fût comment votre rusé monstre a joué une per-

sonne d'un mérite si supérieur au sien. Je connois cette grandeur d'âme qui vous élève au-dessus de vos intérêts propres; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correspondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'histoire, m'a offert ses services; & ma dernière lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Quoi-qu'il soit si bien avec ma mère, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous & pour moi. Il a eu la bonté de me dire (& j'ai cru voir dans son discours un air de protection) que non-seulement il approuvoit notre correspondance, mais qu'il admiroit la fermeté de mon amitié; & que, n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, il est persuadé que mes informations & mes avis peuvent quelquefois vous être utiles.

Le fond de ce discours m'a plu, & c'est un grand bonheur pour lui; sans quoi, je serois entrée en compte sur le terme d'*approuver*, & je lui aurois demandé depuis quand il me croyoit disposée à le souffrir. Vous voyez, ma chère, ce que c'est que cette race d'hommes: Vous ne leur avez pas plutôt accordé

l'occasion de vous obliger, qu'ils prennent le droit d'*approuver* vos actions ; dans lequel est renfermé apparemment celui de les *désapprouver*, lorsqu'ils le jugeront à propos.

J'a dit à ma mere combien vous souhaitez de vous réconcilier avec votre famille, & combien vous êtes indépendante de M. Lovelace. La suite, ma-t-elle répondu, nous fera juger du second point. A l'égard du premier, elle fait, dit-elle, & son opinion est aussi, que vous ne devez espérer de réconciliation qu'en retournant au château d'Harlove, sans prétendre au moindre droit d'imposer des conditions. C'est le plus sûr moyen, ajoute-t-elle, de prouver votre indépendance. Voilà votre devoir, ma chere, dans l'opinion de ma mere.

Je suppose que votre premiere lettre, adressée à M. *Hickman*, me viendra de Londres.

Votre honneur & votre sûreté sont l'unique objet de mes prieres.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

Ma surprise augmente sans cesse, de voir l'obstination de vos proches à vous laisser dans l'embarras. Je ne comprends

pas quelles peuvent être leurs vues. Ils vous jetteront entre ses bras, soit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma lettre par Robert, pour ne pas perdre de tems, & je ne puis que vous répéter l'offre de mes plus ardens services. Adieu, ma très-chere, mon unique amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXVII.

Mise CLARISSE HARLOVE, à mise HOWE.

Jeudi 20 d'Avril.

JE me croirois absolument indigne de votre amitié, si mes plus pressans intérêts ne me laissoient pas trouver assez de loisir pour déclarer en peu de mots à ma chere amie combien je suis éloignée d'*approuver* sa conduite, dans des circonstances où sa générosité l'empêche apparemment de reconnoître sa faute, mais où j'ai plus de raison qu'un autre d'en gémir, parce que j'ai le malheur d'en être l'occasion.

Vous savez, dites - vous, que vos

démêlés avec votre mere m'affligeront beaucoup ; & vous voulez que, par conséquent, je m'épargne la peine de vous le dire.

Ce n'est pas là, ma chere, ce que vous desiriez autrefois. Vous me répétiez souvent que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorsque je vous faisois des plaintes de cette excessive vivacité, dont votre bon sens vous apprenoit à vous défier. Quoique malheureusement tombée, quoique dans l'infortune, si jamais j'ai valu quelque chose par le jugement, c'est aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler de moi-même aussi librement que d'aucune autre : & lorsque ma faute devient contagieuse, lorsqu'elle vous entraîne dans une correspondance qui vous est défendue, n'éleverai-je point ma voix contre une désobéissance dont les suites, quelles qu'elles puissent être, aggraveront mon erreur, & la feront regarder comme la racine d'une si mauvaise branche ?

L'ame qui peut mettre sa gloire dans la constance & la fermeté d'une aussi noble amitié que la vôtre, d'une amitié qui est à l'épreuve de la fortune, & qui croît avec les disgrâces de la personne aimée,

cette ame doit être incapable de prendre mal les avertissemens ou les conseils de l'ami pour lequel elle a des sentimens si distingués. Ainsi la liberté que je prends n'a pas besoin d'apologie. Elle en demande d'autant moins, que, dans les conjonctures présentes, elle est l'effet d'un désintéressement si absolu, qu'il tend à me priver de la seule consolation qui me reste.

Votre humeur chagrine ; l'action de déchirer entre les mains de votre mere une lettre qu'elle avoit droit de lire, & de la brûler, comme vous en faites l'aveu, devant ses propres yeux ; le refus de voir un homme qui est si disposé à vous obéir pour le service de votre malheureuse amie, & ce refus dans la seule vue de mortifier votre mere ; pouvez-vous penser, ma chere amie, que toutes ces fautes, qui ne font pas la moitié de celles que vous reconnoissez, soient excusables dans une personne qui est si bien instruite de ses devoirs ?

Votre mere étoit autrefois prévenue en ma faveur. N'est-ce pas une raison de la ménager davantage, aujourd'hui que, suivant ses idées, j'ai perdu justement son estime ? Les préventions favorables, comme celles qui ne le sont pas,

ne s'effacent guere entièrement. Comment une erreur, à laquelle on ne peut pas dire qu'elle ait d'intérêt particulier, la frapperoit-elle assez pour l'éloigner tout-à-fait de moi ?

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord : mais c'est le premier de tous les devoirs ; un devoir qui a précédé en quelque sorte votre existence même : & quel autre devoir ne doit pas lui céder, lorsque vous les supposerez en concurrence ?

Vous êtes persuadée qu'ils peuvent s'accorder. Votre mere pense autrement. Quelle est la conclusion qu'il faut tirer de ces prémisses ?

Quand votre mere voit combien je souffre, dans ma réputation, de la malheureuse démarche où je me suis engagée, moi de qui tout le monde avoit de meilleures espérances, quelle raison n'a-t-elle pas de trembler pour vous ? Un mal en attire un autre après soi ; & comment saura-t-elle où le fatal progrès peut s'arrêter ?

Une personne qui entreprend de justifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, ne donne-t-elle pas lieu de la soupçonner ou de corruption, ou de foiblesse ? & les censeurs ne penseront-ils

ils pas qu'avec les mêmes motifs, & dans les mêmes circonstances, elle seroit capable des mêmes erreurs ?

Mettons à part les persécutions extraordinaires que j'ai esuyées : la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible que celui que j'ai donné, dans un espace fort court, de la nécessité qui oblige des parens à veiller sans cesse sur une fille, quelque opinion qu'elle ait donnée de sa prudence ?

N'est-ce pas depuis seize ans jusqu'à vingt-un, que cette vigilance est plus nécessaire que dans aucun autre tems de la vie d'une femme ? C'est dans cet espace que nous attirons ordinairement les yeux des hommes, & que nous devenons l'objet de leurs soins, ou de leurs attaques : & n'est-ce pas dans le même tems que nous nous faisons une réputation de bonne ou de mauvaise conduite, qui nous accompagne presque inséparablement jusqu'à la fin de nos jours ?

Ne sommes-nous pas alors en danger de la part de nous-mêmes, à cause de la distinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre sexe ?

Et, lorsque nos dangers se multiplient au-dedans comme au-dehors, nos parens ont-ils tort de croire que leur vigilance

doit redoubler? Notre taille, qui commence à se former, sera-t-elle une raison de nous en plaindre?

Si c'en est une, dites-moi donc quelle sera précisément la taille, quel sera l'âge qui exemptera une honnête fille de la soumission qu'elle doit à ses parens, & qui pourra les autoriser, à l'exemple des animaux, à se dépouiller de la tendresse, & des soins qu'ils doivent à leurs enfans?

Il vous paroît dur, ma chere, d'être traitée comme une petite fille! Eh! pouvez-vous penser qu'il ne soit pas aussi dur à d'honnêtes parens de se croire dans la nécessité de tenir cette conduite? Vous figurez-vous qu'à la place de votre mere, si votre fille vous avoit refusé ce que votre mere demandoit de vous, & vous avoit disputé le droit de vous faire obéir, vous ne lui eussiez pas donné un coup sur la main, pour lui faire quitter un papier défendu? C'est une grande vérité, comme votre mere vous l'a dit, que vous l'aviez provoquée à cette rigueur; & c'est de sa part une extrême condescendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritoit, d'avoir reconnu qu'elle en étoit fâchée.

Avant le mariage (où nous entrons sous une autre espèce de protection, qui

n'abroge pas néanmoins les devoirs de la nature) il n'y a point d'âge auquel notre sauve-garde la plus nécessaire & la plus puissante ne soit les ailes de nos parens, pour nous garantir des vautours, des milans, des éperviers & d'autres vilains animaux de proie, qui voligent sans cesse au-dessus de nos têtes, avec le dessein de nous surprendre & de nous dévorer, aussitôt qu'ils nous voient écartées de la vue, c'est-à-dire, du soin de nos gardiens & de nos protecteurs naturels.

Quelque dureté que vous puissiez trouver dans l'ordre qui nous interdit une correspondance autrefois approuvée, si votre mere juge néanmoins, qu'après sa faute elle soit capable de jeter une tache sur votre réputation, c'est une dureté à laquelle il faut se soumettre. Ne doit-elle pas même se confirmer dans son opinion, lorsqu'elle voit que le premier fruit de votre attachement à la vôtre, est de vous inspirer de l'humeur & de la répugnance à lui obéir?

Je fais, ma chere, qu'en parlant d'humeur, & du nuage épais que vous m'avez représenté, vous ne pensez qu'à mettre dans vos termes ce sel délicieux qui fait le charme de votre conversation & de vos

lettres. Mais, en vérité, ma chere amie, je le crois déplacé dans cette occasion.

Me permettez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus, dans votre lettre, quelques-uns des traits qui ont rapport à la maniere dont votre pere & votre mere vivoient ensemble. J'ose dire que ces petits démêlés n'étoient pas continuels, quoiqu'ils fussent peut-être trop fréquens. Mais votre mere est moins comptable à sa fille qu'à tout autre, de ce qui s'est passé entr'elle & M. Howe, dont je dirai seulement que vous devez révérer la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu si le petit ressentiment qui vous restoit contre votre mere, lorsque vous aviez la plume à la main, n'a pas servi à réveiller vos sentimens de respect pour votre pere ?

Chacun a ses défauts. Quand votre mere auroit tort de rappeler des mécontentemens dont le sujet n'existe plus, vous ne devez pas avoir besoin qu'on vous fasse considérer à l'occasion de qui & de quoi ces idées renaissent dans son esprit. Ce n'est pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui doit s'être passé entre un pere & une mere, pour

faire vivre, & pour aigrir même d'anciens souvenirs dans la mémoire du survivant.

LETTRE CXXVIII.

Mifs CLARISSE HARLOWE, à Mifs HOWE.

LE sujet que j'ai traité dans ma lettre précédente ne demande point d'être continué. Je passe avec plus de plaisir, qu'avec aussi peu d'approbation, à une autre de vos excessives vivacités : c'est aux grands airs que vous vous donnez à l'occasion du mot d'*approuver*.

Je m'étonne, qu'étant aussi généreuse que vous l'êtes, votre générosité ne soit pas plus uniforme ; qu'elle vous manque dans un point où la politique, la prudence & la gratitude, vous en font une loi presque égale. M. Hickman, comme vous le reconnoissez, est une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-tems, il n'auroit pas trouvé dans moi une avocate en sa faveur, auprès de ma chere Mifs Howe. Combien de fois ai-je vu avec chagrin, pendant le tems que j'ai passé chez vous, qu'après une

258 HISTOIRE
conversation, où il avoit fort bien fait son rôle dans votre absence, il devenoit muet au moment que vous paroissiez ?

Je vous l'ai reproché plusieurs fois ; & je crois vous avoir fait remarquer aussi que l'air imposant, dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre orgueil. Il pouvoit être expliqué à son avantage, & nullement au vôtre.

M. Hickman, ma chere, est un homme modeste. Je ne vois jamais un homme de ce caractère, sans être persuadée que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, & qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clef pour s'ouvrir, c'est-à-dire, d'un juste encouragement pour paroître avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, prend un ton de maître sur toutes sortes de sujets ; & se reposant sur son assurance pour sortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un trésor qu'il ne possède point.

Mais un homme modeste ! Ah ! ma chere, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste, & ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le com-

pagnon de sa vie ? un homme, devant lequel, & à qui elle peut ouvrir ses lettres, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse, & qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance.

Quel rôle je fais ici ! Tout le monde est porté à s'ériger en prédicateur. Mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penser juste sur cette matiere. Cependant je veux abandonner un sujet que j'étois résolue, en commençant ma lettre, de réduire à l'unique point qui vous touche. Ma chere, ma très-chere amie, que vous avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, & ce que votre mere même devoit avoir fait ! A la vérité, je me souviens de vous avoir entendu dire que, comme les différens exercices demandent différens talens, il peut arriver, en matiere d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, quoiqu'elle ne le soit pas de faire elle-même d'excellens ouvrages. Mais je crois expliquer fort bien ce penchant & cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui, sentant ses propres défauts,

aime généralement l'emploi de corriger. Le mal est que, pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux dedans que dehors; ou, si vous l'aimez mieux, en d'autres termes, qu'on fait tomber la critique sur autrui plus souvent que sur soi-même.

 LETTRE CXXXIX.

Mifs CLARISSE HARLOVE, à mifs HOWE.

JE viens en peu de mots, ma chere amie, à la défense que vous avez reçue de votre mere. C'est un sujet que j'ai touché fort souvent, mais comme à la hâte, parce que, sentant fort bien que mon jugement seroit condamné par ma pratique, je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui le courage de me fier à moi-même.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correspondance. Vous m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, & combien il est obligé, de permettre qu'elle passe par ses mains. Mais ce n'est point assez pour me satisfaire entièrement.

Je suis un fort mauvais casuiste; & le

plaisir que je prends à vous écrire peut me donner beaucoup de partialité pour mes propres desirs. Sans cette crainte, & si je n'appréhendois aussi que la franchise & la bonne foi ne fussent blessées par des évasions, je serois tenté de vous proposer une voie que j'abandonne à votre jugement. Ne pourrois-je pas vous écrire, pour me conserver une satisfaction si douce, & ne recevoir de vous, suivant les occasions, qu'une réponse passagere, non seulement sous le couvert, mais par la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorsque je m'écarte, pour me confirmer lorsque je pense bien, & pour me guider dans mes doutes? Ce secours me seroit marcher avec plus d'assurance dans le chemin obscur qui s'ouvre devant moi; car, malgré l'injustice de mes censeurs, malgré toutes les nouvelles disgrâces dont je suis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuse, si je puis conserver votre estime.

Véritablement, ma chere, je ne fais comment je pourrois prendre sur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai point d'autre occupation, ni d'autre amusement. Il faudroit que je fisse usage de ma plume, quand je n'aurois personne à qui je pusse

envoyer mes lettres. Vous m'avez entendu relever les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter sur le papier tout ce qui m'arrive, actions, pensées: je m'imagine que c'est le moyen de faire tourner le présent à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le style, & qu'il sert à développer les idées, il n'y a personne à qui il n'arrive de perdre une bonne pensée, qui s'évapore après la réflexion, ou d'oublier une bonne résolution, parce qu'elle est chassée de la mémoire par de secondes vucs qui ne valent pas toujours les premières; mais, lorsque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire ou ce que j'ai fait, l'action, ou la résolution demeure comme devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'est une sorte de traité que j'ai fait avec moi-même, & qui, étant scellé de ma propre main, devient une règle de conduite, & comme un engagement pour l'avenir.

Je voudrois donc vous écrire, si je le puis sans offense, d'autant plus, qu'outre le plaisir de satisfaire mon inclination, ma plume s'anime, lorsqu'en écrivant, j'ai quelque objet en vue, quelque amie à qui je desire de plaire.

Mais, quoi! si votre mere permet notre correspondance, à condition que nos lettres lui soient communiquées; & si c'est le seul moyen de la satisfaire, est-il impossible de se soumettre à cette loi? Croyez-vous, ma chere, qu'elle fit difficulté de recevoir cette communication en confidence? Si je voyois quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point assez mon orgueil, pour appréhender qu'on ne sache de quelle maniere j'ai été jouée. Au contraire, dans cette heureuse supposition, je n'aurois pas plutôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrois toute mon histoire à votre mere & à tous mes amis. Mon propre honneur & leur satisfaction m'y porteroient également.

Mais, si je n'ai pas cette espérance, à quoi seriroit de faire connoître la réputation que j'ai eue à suivre M. Lovelace, & les artifices par lesquels il a su m'effrayer? Votre mere vous a fait entendre que mes amis insisteroient sur un retour pur & simple, sans aucune condition, pour disposer arbitrairement de moi. Si je paroïssois balancer la-dessus, mon frere s'en feroit un sujet de triomphe, plutôt que de garder mon secret. M. Lovelace, dont la fierté s'offense déjà du regret que

j'ai de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurois pu éviter d'être à M. Solmes, me traiteroit peut-être avec indignité. Réduite ainsi à manquer d'asyle & de protection, je deviendrois l'objet des railleries publiques, & je jetteroïis plus de honte que jamais sur mon sexe, puisqu'il l'amour, suivi du mariage, sera toujours excusé plus facilement que des fautes préméditées.

En supposant que votre mere consente à recevoir nos communications en confiance, ne balancez point à lui faire lire toutes mes lettres. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument sa haine & son mépris, j'y gagnerai peut-être le secours de ses conseils, avec celui des vôtres; & si dans la suite je me rends volontairement coupable, je reconnoîtrai que je suis pour jamais indigne & des vôtres & des siens.

Quand vous craignez de l'appesantissement pour mon esprit & pour ma plume, s'il faut que toutes mes lettres passent sous les yeux de votre mere, vous oubliez, ma chere, que l'un & l'autre sont déjà fort appesantis; & vous jugez trop mal de votre mere, si vous la croyez capable de partialité dans ses interprétations. Nous ne saurions douter,

ni vous, ni moi, que, livrée à elle-même, son inclination ne se fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle *Antonin*. Ma charité s'étend encore plus loin; car je suis quelquefois portée à croire que, si mon frere & ma sœur étoient absolument certains de m'avoir assez ruinée dans l'esprit des mes oncles, pour n'avoir plus rien à redouter sur l'article de l'intérêt, ils pourroient, sinon desirer ma réconciliation, du moins ne pas s'opposer à ma grace; sur-tout si je voulois leur faire quelques petits sacrifices, pour lesquels je vous assure que je n'aurois pas d'éloignement, si j'étois tout-à-fait libre, & dans l'indépendance que je desire. Vous savez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquisitions mondaines, & au legs de mon grand-pere, qu'autant que ces avantages me mettoient en état de suivre une partie de mes inclinations. Si l'on m'en étoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

Mais, pour revenir à mon premier sujet, essayez, ma chere amie, si votre mere veut permettre notre correspondance en voyant toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas disposée, à cette condition même, quelle fardide amitié

seroit la mienne, de vouloir acheter ma satisfaction aux dépens de votre devoir ?

Il me reste un mot à dire sur les reproches libres dont cette lettre est remplie. Je me flatte que vous me les pardonneriez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent sur les mêmes fondemens que la nôtre, c'est-à-dire, sur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, & sur la certitude que ces avis seront reçus avec une tendre reconnaissance, en partant de ce principe, qu'il est plus doux & plus honorable d'être corrigé par une véritable amie, que de s'exposer, par une aveugle persévérance dans l'erreur, à la censure & aux railleries du public.

Mais je suis persuadée qu'il est aussi inutile de vous rappeler les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les observer rigoureusement à votre tour, en n'épargnant ni mes folies ni mes fautes.

CL. HARLOWE.

P. S. Je m'étois proposé, dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit possible, à mes propres affaires. Mon dessein est de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma situation ; mais trouvez bon, ma chère, que cette

lettre que je vous promets, & votre réponse, qui contiendra s'il vous plait vos avis, & la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, soient les dernières que nous recevions l'une de l'autre, tandis que la défense continue.

Je crains, hélas ! je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais sort ne soit de me faire revenir à des évasions, de me faire tomber dans de petites affectations, & de m'écarter en un mot du chemin droit de la vérité, que j'ai toujours fait gloire de suivre. Mais qu'il me soit permis de vous assurer, pour l'amour de vous-même, & pour diminuer les alarmes que votre mere a conçues de notre correspondance, que, s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de persévérer dans mon égarement, je ne serois pas longtemps sans m'en repentir, & je m'efforcerois de regagner le terrain que j'aurois perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les instances de madame Sorlings m'ont fait différer mon départ de quelques jours. Il est fixé à lundi prochain, comme je vous l'expliquerai dans ma première lettre, qui est déjà commencée ;

168 HISTOIRE
mais trouvant une occasion imprévue
pour celle-ci, je me détermine à la faire
partir seule.

LETTRE CXXX.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi matin, 21 d'Avril.

MA mere refuse d'accepter votre condition, chere amie. Je la lui ai proposée comme de moi: mais les *Harlowes* (pardonnez l'expression) possèdent absolument son esprit. C'est un trait de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager dans vos intérêts contre votre famille; elle me désie de la surprendre.

Ayez moins d'inquiétude sur ce qui nous regarde, elle & moi; je vous le recommande encore. Nous nous arrangerons fort bien ensemble. Tantôt une querelle, tantôt un racommodement: c'est une ancienne habitude, qui a commencé avant qu'il fût question de vous.

Cependant je vous fais des remerciemens sinceres pour chaque ligne de vos trois dernieres lettres, que je me pro-

DE CLARISSE. 169
pose de relire attentivement lorsque ma bile sera prête à s'échauffer. Je ne vous dissimule point que j'ai un peu regimbé à la premiere lecture; mais chaque fois que je la recommence, je sens croître pour vous, s'il est possible, ma tendresse & ma vénération.

J'ai néanmoins un avantage sur vous, que je conserverai dans cette lettre & dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir; c'est qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchise ait besoin d'apologie. J'attribue cet effet à la douceur de votre naturel, & à quelques petites réflexions que je ne laisse pas de faire, en passant, sur la vivacité du mien. Il faut que je vous dise une fois mon sentiment sur l'un & l'autre. Vous êtes persuadée, ma chere, que la douceur n'est pas un défaut dans une femme; & moi je tiens qu'un peu de chaleur, juste & bien placée, n'en est pas un non plus. Au fond, c'est louer, des deux côtés, ce que nous ne pouvons & ce que nous ne desirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous est pas plus libre de sortir de votre caractère, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit que l'une & l'autre se fissent violence. Ainsi nous approuver, cha-

cune de notre côté, dans l'état qui nous est propre, c'est transformer la nécessité en vertu. Mais j'observerai que, si votre caractère & le mien étoient peints exactement, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle peinture demande également des lumières & des ombres. La vôtre seroit environnée de tant d'éclat & de gloire, qu'elle éblouiroit à la vérité les yeux; mais elle seroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puisse, ma chère, puisse votre douceur ne vous exposer à rien de fâcheux, de la part d'un monde qui n'est pas capable d'en sentir le prix! Pour moi, dont la pétulance fait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve si bien, qu'en reconnoissant que ce caractère est moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Je me croirois inexcusable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mère, si j'avois à faire à un esprit tel que le vôtre. La vérité, ma chère, est ennemie des déguisemens. C'est pour les caractères nobles & ouverts que je réserve mes louanges. Si chacun avoit le même courage, c'est-à-dire, celui de blâmer ce qui mérite du blâme & de ne louer que ce qui est digne de l'être, vous vertiez qu'au défaut

de principes & de conviction, la honte corrigeroit le monde; & que, dans une ou deux générations, peut-être, la honte introduiroit des principes. Ne me demandez pas à qui j'applique cette réflexion; car je vous redoute, ma chère, presque autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a que les belles âmes qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est ennemie de toute sorte de fard.

M. *Hickman* est à votre avis un homme modeste: mais la modestie a quelquefois ses inconvéniens. (Nous examinerons bientôt, ma chère, tout ce que vous me dites de cet honnête personnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre dernier paquet en mains propres, avec une belle révérence & l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'étoit pas encore passé, lorsque ma mère, entrant tout d'un coup, s'est également aperçue & de la joie qui paroïssoit sur son visage, & du mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet dans mon sein. Elle ne s'est pas trompée dans ses conjectures. Lorsque la

colere a réuſſi à certaines perſonnes, vous les voyez toujours en colere, ou cherchant l'occaſion d'en marquer. Eh bien! M. Hickman! eh bien, Nancy, c'eſt encore une lettre qu'on a la hardieſſe d'apporter & de recevoir? Là, votre homme modeſte s'eſt trahi plus que jamais, par ſon embarras & par ſes diſcours interrompus. Il ne ſavoit ſ'il devoit ſortir, & me laiſſer vider la querelle avec ma mere; ou ſ'il devoit tenir bon, pour être témoin du combat. J'ai dédaigné d'avoir recours au menſonge. Ma mere s'eſt retirée brufquement; & je ne m'en ſuis pas moins approchée d'une fenêtre, pour ouvrir le paquet, laiſſant à M. Hickman la liberté d'exercer ſes dents blanches ſur l'ongle de ſon pouce.

Après avoir lu vos lettres, je ſuis allée chercher hardiment ma mere. Je lui ai rendu compte de vos généreux ſentimens, & du deſir que vous aviez de vous conformer à ſes volontés. Je lui ai propoſé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a rejetée. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne ſe fit d'admirables portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'eſprit que de prudence. Au lieu d'être touchée de

votre généroſité, elle n'a fait uſage de votre opinion que pour ſe confirmer dans la ſienne. Elle m'a renouvelé ſa déſenſe, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette réſolution, a-t-elle ajouté, ne changera point juſqu'à ce que vous ſoyiez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle ſ'y étoit engagée, & qu'elle comptoit ſur ma ſoumiſſion.

Je me ſuis ſouvenue heureuſement de vos reproches, & j'ai pris un air humble, quoique chagrin. Mais je vous déclare, ma chere, qu'auffi long-tems que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, & que je ſerai convaincue qu'il n'y a que de bons effets à ſe promettre de notre correſpondance; auffi long-tems qu'il me reſtera dans la mémoire que cette déſenſe vient de la même ſource que toutes vos diſgraces; auffi long-tems que je ſaurai, comme je le fais, que ce n'eſt pas votre faute ſi vos amis ne ſe réconcilient point avec vous, & que vous leur faites des offres que l'honneur & la raiſon ne leur permettent pas de reſuſer; toute la déſérence que j'ai pour votre jugement, & pour vos excellentes leçons, qui conviendroient preſ-

qu'à tous les cas différens du vôtre, n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de notre commerce, & que je n'exige dans vos lettres le même détail que si cette défense n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune perversité, dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur est intéressé à votre situation. En un mot, vous devez me permettre de penser que, si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes lettres, la défense de ma mere ne sera jamais si bien justifiée que ma confiance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, je me priverai, en partie, d'une satisfaction si chere, & je bornerai mes réponses, pendant *l'interdit*, aux occasions où mes principes d'amitié me les feront juger indispensables.

L'expédient d'employer la main d'Hickman, (voici le tour de votre homme *modeste*, ma chere; & comme vous aimez la modestie dans son sexe je m'efforcerai de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime) cet expédient, dis-je, est un petit piège dans lequel je ne donne pas aisément. L'inten-

tion de ma tendre amie est de rendre cet homme-là de quelque importance à mes yeux. La correspondance ira son train, quels que soient vos scrupules; c'est de quoi je puis vous assurer: Ainsi votre proposition en faveur d'Hickman devient inutile. Vous le dirai-je? Je crois que c'est assez d'honneur pour lui, d'être nommé si souvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder suffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant sa main blanche, & faisant briller son beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ses services, & la gloire qu'il y attache, & sa diligence, & sa fidélité, & ses inventions pour garder notre secret, & ses excuses & ses évasions avec ma mere, lorsqu'elle le presse de parler; avec cinquante & qu'il aura l'art de condre ensemble. Ne sera-ce pas, d'ailleurs, un prétexte pour faire sa cour plus assidument que jamais à *la charmante fille de la bonne madame Howe?*

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête à tête avec moi, aussi souvent que je souhaiterois de vous écrire; moi, seulement pour dicter à sa plume; ma mere supposant, dans l'intervalle, que je commence à prendre sérieusement de l'amour

pour lui ! le rendre maître de mes sentimens, & comme de mon cœur, lorsque je vous écrirais ! en vérité, ma chère, il n'en fera rien. Quand je serois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correspondances. Non, non, c'est assez pour un Hickman de pouvoir se glorifier de la qualité de notre agent, & de voir son nom sur l'adresse de nos lettres. N'ayez point d'embarras ; tout modeste que vous le croyez, il saura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez sans cesse de manquer de générosité pour lui, & d'abuser du pouvoir. Mais je vous proteste, ma chère, que je ne puis faire autrement. De grace, permettez que j'étende un peu mes plumes, & que je me fasse quelquefois redouter. C'est mon tems, voyez-vous ? car il ne seroit pas plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là quand je serai sa femme. Il ressent une joie, lorsqu'il me voit contente de lui, qu'il n'auroit pas si mon mécontentement ne lui causoit du chagrin.

Savez-vous à quoi je serois exposée,

4

si je ne le faisois pas quelquefois trembler ? il s'efforceroit lui-même de se faire craindre. Tous les animaux de la création sont plus ou moins ent'eux dans l'état d'hostilité. Le loup qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me souviens d'avoir été un jour si piquée contre un poulet qui en béquetoit continuellement un autre (un pauvre petit agneau, comme je me l'imaginai) que dans un mouvement d'humanité, je fis prendre l'offenseur, & ja lui fis tordre le cou. Qu'arriva-t-il après cette exécution ? L'autre devint insolent, aussitôt qu'il se vit délivré de son persécuteur, & je le vis béqueter, à son tour ; un ou deux autres poulets plus foibles que lui. Ils mériteroient tous d'être étranglés, m'écriai-je ; ou plutôt, j'aurois aussi bien fait de pardonner au premier ; car je vois que c'est la nature de l'espèce.

Pardonnez mes extravagances. Si j'étois avec vous, je vous arracherois quelquefois un sourire, comme il m'est arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah que n'avez vous accepté l'offre que je vous faisois de vous accompagner ? Mais vous êtes révolté contre tout ce que je puis vous offrir. Prenez-y

Tomé VI.

I

garde. Vous me fâchez contre vous & lorsque je suis fâchée, vous savez que je ne ménage personne. Il m'est aussi impossible de n'être pas un peu impertinente, que de cesser d'être votre tendre & fidelle amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXI.

Mis^s CLARISSE HARLOVE, à
mis^s HOWE.

Vendredi, 21 d'Avril.

MONSIEUR Lovelace m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frere, qu'il a reçu de son agent. Je lui fais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, & de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, si vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque chose, j'aurois pu la regarder comme une nouvelle invention pour me faire hâter mon départ, d'autant plus que lui même, il souhaite depuis long-tems d'être à Londres. Il m'a lu cet article de la lettre, qui s'accorde assez avec ce que vous m'avez écrit sur le témoignage de mis^s Loyd. Il

ajoute seulement que celui qui se charge d'une si violente entreprise, est un capitaine de vaisseau, nommé *Singleton*.

J'ai vu cet homme-là. Il est venu deux fois au château d'Harlove en qualité d'ami de mon frere. Il a l'air intrépide: & je m'imagine que le projet vient de lui; car mon frere parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche. Après m'avoir si peu épargnée dans d'autres tems, il n'est pas capable de négliger aujourd'hui l'occasion.

Ce *Singleton* demeure à Leith. Ainfi leur dessein, apparemment, est de me conduire à la terre de mon frere, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur systême, tout méprisable qu'il paroît à M. Lovelace, ne puisse être tenté; & je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert & si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, mademoiselle, quelles sont vos propres idées? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous faire la même question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arri-

vant à Londres, que, dans la crainte de vous déplaire, je ne fais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu est que je dois me dérober à la connoissance de tout le monde, à l'exception de *miss Hoyve*, & que vous devez vous éloigner de moi, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'est pas loin de l'autre, & qu'il est plus aisé de suivre vos traces que les miennes.

Vous ne souhaitez pas assurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre frere, par des voies aussi violentes que celles dont vous êtes menacée. Je ne me propose pas de me jeter officieusement dans leur chemin; mais, s'ils avoient raison de se figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendroient-elles pas plus ardentes? & leur courage s'animant pour vous enlever, ne ferois-je pas exposé à des insultes dont un homme d'honneur n'est pas capable de supporter l'idée?

Grand Dieu! me suis-je écriée, quelles suites fatales du malheur que j'ai eu de me laisser tromper!

Très-chere *Clarisse*! a-t-il repris affectueusement, ne me désespérez point par un langage si dur, lorsque ce nouveau

projet vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution du premier. Ai-je bravé les loix de la société, comme ce frere y paroît résolu; du moins, s'il y a quelque chose de plus qu'une vaine ostentation dans son système? Je me flatte que vous aurez la bonté d'observer qu'il y a des complots plus noirs & plus violens que les miens; mais celui-ci est d'une si horrible nature, qu'il m'en paroît moins propre à vous alarmer. Je connois parfaitement votre frere. Il a toujours eu dans l'esprit un tour romanesque, mais la tête si foible, qu'elle n'a servi qu'à l'embarasser & à le confondre; une demi-invention, une présomption complete, sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, & pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fournissent le pouvoir & l'occasion par leur propre folie.

Voilà, monsieur, une volubilité merveilleuse! Mais tous les esprits violens ne se ressemblent que trop, du moins dans leur maniere de se ressentir. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avoit point épargné cette témérité, & n'eût pas sauvé mes parens de l'insulte?

Eh quoi, chere Clarisse! vous parlez toujours de *folie*, toujours de *remérite*? Vous est-il donc aussi impossible de penser un peu avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à tous vos proches de mériter votre estime & votre affection? Mille pardons, très-chere Clarisse! Si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eut jamais pour une femme, je pourrois être plus indifférent pour des préférences qui blessent si clairement la justice. Mais qu'il me soit permis de vous demander ce que vous avez souffert de moi. Quel sujet vous ai-je donné de me traiter avec tant de rigueur & si peu de confiance? Au contraire, que n'avez-vous pas eu à souffrir d'eux? L'opinion publique peut m'avoir été peu favorable; mais qu'avez-vous à me reprocher de votre propre connoissance?

Cette question m'a causé de l'embarras. Mais j'étois résolue de ne me pas manquer à moi-même.

Est-ce letems, M. Lovelace, est-ce l'occasion de prendre de si grands airs avec une jeune personne destituée de toute protection? C'est une question bien surprenante que la vôtre: si j'ai quelque chose à vous reprocher de ma connoissance! Je

puis vous répondre, monsieur.... Et me sentant interrompue par mes larmes, j'ai voulu me lever brusquement pour sortir.

Il s'est saisi de ma main. Il m'a conjurée de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir sa passion, l'excès de ma rigueur, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les déclarations de haine & les violens projets faisoient la matiere de notre délibération.

Je me suis vue comme forcée de l'entendre.

Vous daignez, chere Clarisse, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il est fort aisé, permettez que je le dise, de vous représenter ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'espère que, dans cette nouvelle occasion, vous ne prendrez point mon avis pour une offense. Vous voyez qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, mademoiselle, que vous puissiez consentir à honorer de votre main un misérable qui n'a point encore obtenu de vous une faveur *volontaire*?

Quelle idée, ma chere! Quelle sorte
I iv

de récrimination ou de reproche? Je ne m'attendois, dans ce moment, ni à de telles questions, ni à la maniere dont celle-ci m'étoit proposée. La rougeur me monte encore au visage, lorsque je me rappelle ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étoient si décififs, & le ton si impérieux! J'ai cru voir qu'il jouissoit de mon embarras (en vérité, ma chere, il ne connoit pas ce que c'est que l'amour respectueux). Il me regardoit comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes quelques momens après; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient à demi arrachées.

Mon cœur étoit violemment partagé entre la colere & la honte de me voir poussée jusqu'à ce point par un homme qui sembloit commander à toutes ses passions, tandis que j'avois si peu d'empire sur les miennes. A la fin, mes larmes ont forcé le passage; & je me retirois, avec les marques d'un amer chagrin, lorsque, jetant ses bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus tendre & le plus respectueux, il a donné un tour assez stupide au sujet: son cœur, m'a-t-il

dit, étoit bien éloigné de prendre avantage des embarras où l'insensé projet de mon frere m'avoit jetée, pour renou- veller, sans mon aven, une proposition que j'avois déjà mal reçue, & cœui, par cette raison.... Le reste de son discours ne m'a paru qu'un tissu mal ordonné de phrales vagues & de sentences, par lesquelles il prétendoit se justifier d'une hardiesse qui ne s'étoit expliquée, disoit-il, qu'à demi.

Je ne puis m'imaginer qu'il ait eu l'insolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour essayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon sexe; mais quel qu'ait été son dessein, il m'a si vivement irritée, que mon cœur, se révoltant contre ses discours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étois extrêmement malheureuse: &, faisant réflexion à l'air approuvoisé que j'avois entre ses bras, je m'en suis attachée avec indignation. Mais il m'a retenue par la main, lorsque j'allois sortir de la chambre; il s'est jeté à genoux, pour me supplier de demeurer un moment; &, dans les termes les plus clairs, il s'est offert à moi, comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frere, & de finir toutesmes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres m'ont paru arrachées, comme je l'ai déjà dit, & plutôt l'effet de sa pitié que de son amour. Quel parti prendre? Je suis demeurée la bouche ouverte, & l'air décontenancé. Je devois faire une très-ridicule figure. Il a joué du spectacle, attendant sans doute que je lui fîsse quelque réponse. Enfin, confuse de mon propre embarras, & cherchant à l'excuser par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes les mesures..... qui étoient capables d'augmenter les alarmes..... dont il voyoit que je ne pouvois me défendre en réfléchissant sur le caractère irréconciliable de mes amis, & sur les malheureuses suites qu'on pouvoit craindre de l'horrible projet de mon frere.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés, & le misérable m'a demandé encore une fois si je lui pardonnois son humble proposition. Que me restoit-il à faire si ce n'étoit de chercher de nouvelles excuses pour ma confusion, puisqu'elle étoit si mal entendue. Je lui ai dit que le retour de M. Morden ne pouvoit tarder long-tems; que sans doute il seroit plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouveroit que je n'avois fait usage de l'af-

sistance de M. Lovelace que pour me délivrer de M. Solmes; & que, par conséquent, il étoit à souhaiter pour moi que les choses demeurassent dans la situation où elles étoient, jusqu'à l'arrivée de mon cousin.

Tout irritée que je pouvois être, il me semble, ma chere, que cette réponse n'a pas l'air d'un refus. N'est-il pas vrai qu'à sa place un autre homme auroit tenté ici de persuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportemens? Mais il a plu à M. Lovelace de prendre un ton que toute femme un peu délicate ne supportera jamais; & son injurieuse chaleur m'a obligée de me tenir dans la même réserve.

« Eh quoi! s'est-il écrit, vous êtes » donc résolue, mademoiselle, de me » faire connoître, jusqu'à la fin, que je ne » dois rien attendre de votre affection, » tandis qu'il vous restera le moindre » espoir de renouer avec mes plus cruels » ennemi, au prix de mon bonheur, » qui sera sans doute votre premier sacrifice? »

Ce ton, chere miss Howe, m'a échauffé le sang à mon tour. Cependant j'ai gardé quelques mesures. « Vous avez vu, lui » ai-je dit, combien j'ai été choquée de

» la violence de mon frere : vous vous
 » trompez beaucoup, M. Lovelace, si
 » vous croyez m'effrayer assez par la
 » vôtre, pour me faire embrasser un parti
 » opposé à vos propres conventions.»

Il a paru rentrer en lui-même. Il s'est
 réduit à me prier de souffrir que ses ac-
 tions parlassent désormais pour lui; &, si
 je le trouvois digne de quelque bonté, il
 espéroit, m'a-t-il dit, qu'il ne seroit pas
 le seul au monde à qui je refusasse un peu
 de justice. « Vous en appelez au futur,
 » lui ai-je répondu : j'y appelle aussi,
 » pour la preuve d'un mérite sur lequel
 » vous semblez passer condamnation jus-
 » qu'à présent, & qui vous manque en
 » effet.»

J'étois prête encore à me retirer : il m'a
 conjurée de l'entendre. Sa résolution,
 m'a-t-il dit, étoit d'éviter soigneusement
 toutes sortes d'accidens fâcheux, & de re-
 noncer à toutes les mesures qui pouvoient
 l'y conduire, quels que fussent les procé-
 dés de mon frere, dont il n'exceptoit que
 ses violences qui regarderoient ma per-
 sonne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de
 cette nature, pouvois-je exiger qu'il de-
 meurât spectateur tranquille, c'est-à-dire,
 qu'il me vit enlever, conduire à bord par
 ce Singleton ? & dans une si funeste extré-

mité, ne lui seroit-il pas permis de pren-
 dre ma défense ?

Prendre ma défense, M. Lovelace ! Je
 serois donc au comble de l'infortune.
 Mais ne croyez-vous pas que je puisse
 être en sûreté à Londres ? Il me semble,
 sur la description qu'on vous fait de cette
 maison de la veuve, que j'y serois libre
 & en sûreté.

Il est convenu que cette maison de la
 veuve, telle que M. *Doleman* la repré-
 sente, c'est-à-dire, un édifice intérieur,
 derrière l'édifice de front, avec un jardin
 qui en fait l'unique vue, sembloit pro-
 mettre beaucoup de secret ; & que, d'ail-
 leurs, si je ne l'approuvois pas lorsque
 je l'aurois vue, il ne seroit pas difficile
 d'en trouver une qui me convint mieux.
 Mais, puisque je lui avois demandé son
 conseil, il croyoit que le meilleur parti
 étoit d'écrire à mon oncle *Harlove*, en
 qualité d'un de mes curateurs, & d'at-
 tendre le succès de ma lettre chez ma-
 dame *Sorlings*, où il falloit le prier har-
 diment d'adresser sa réponse. Avec les
 petits esprits, a-t-il ajouté, c'est encour-
 rager l'insulte que de la craindre. « La
 » substance de la lettre devoit être de
 » demander, à titre de droit, ce qui ne
 » manqueroit pas de m'être refusé comme

» une grace; de reconnoître que je m'é-
 » tois jetée sous la protection des dames
 » de sa famille, par l'ordre desquelles &
 » de milord M....., il paroîtroit s'em-
 » ployer lui-même à mon service; mais
 » d'ajouter que c'étoit à des conditions
 » que j'avois réglées, & qui ne m'assu-
 » jettissoient à rien, pour une faveur
 » qu'ils auroient accordée, dans les mê-
 » mes circonstances, à toute autre per-
 » sonne de mon sexe. » Si je ne goûtois
 pas cette méthode, il se croiroit fort ho-
 noré que je voulusse lui permettre de faire
 la même demande en son nom: mais (avec
 ses restrictions ordinaires) c'étoit un point
 auquel il n'osoit toucher sitôt; quoiqu'il
 espérât que les violences de ma famille
 pourroient m'amener à cette heureuse
 résolution.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit
 qu'il m'avoit proposé lui-même de me
 quitter en arrivant à Londres, & que je
 m'attendois à l'exécution de cette pro-
 messe: que lorsqu'on ne pourroit ignorer
 que je serois absolument indépendante,
 il seroit tems d'examiner ce que je devois
 écrire ou ce que j'aurois à faire; mais
 que, tandis qu'il étoit autour de moi, je
 n'avois ni la volonté ni le pouvoir de
 me déterminer.

Il vouloit être sincère, m'a-t-il dit
 d'un air plus pensif. Ce projet de mon
 frere avoit changé les circonstances.
 Avant que de s'éloigner de moi, il ne
 pouvoit se dispenser de voir si la veuve
 de Londres & sa maison me convien-
 droient, en supposant que mon choix
 fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui
 répondre que ces gens-là ne fussent pas
 capables de se laisser corrompre par mon
 frere? S'il voyoit qu'il y eût quelque
 fond à faire sur leur honneur, il pour-
 roit s'absenter pendant quelques jours.
 Mais il devoit m'avouer qu'il lui se-
 roit impossible de s'éloigner plus long-
 tems.

Quoi donc, monsieur! ai-je interrom-
 pu; votre dessein est-il de prendre un
 logement dans la même maison?

Non, m'a-t-il répondu; parce qu'il
 connoissoit mes délicatesses, & l'usage,
 d'ailleurs, que je voulois faire de son ab-
 sence. Cependant on faisoit actuellement
 quelques réparations au logement qu'il
 avoit à Londres. Mais il pourroit se loger
 dans l'appartement de son ami *Belford*;
 ou se rendre peut-être à *Edgware*, qui
 est la maison de campagne du même ami;
 & revenir chaque jour au matin; jus-
 qu'à ce qu'il eût raison de croire que

mon frere eût abandonné son misérable système.

Le résultat d'une si longue conférence est de partir pour Londres, lundi prochain. Puisse l'heure de mon départ être heureuse !

Je ne puis vous répéter trop souvent, ma chere amie, combien je suis pénétrée de vos bienfaits, & de cette merveilleuse générosité qui en est la source.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 21 d'Avril.

L'ÉDITEUR supprime encore, dans cette lettre, tout ce qui ne paroitroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conserver quelques détails de la confusion de Clarisse, dans lesquels il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas entrée elle-même, à l'occasion des offres de M. Lovelace.

Ici, Belford, que diras-tu, si ton ami, comme un papillon qui cherche sa ruine

autour d'un flambeau, avoit failli de brûler les ailes de la liberté ? Jamais un homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ses propres pièges, de voir toutes ses vues renversées, tous ses projets inutiles, sans avoir conduit l'admirable *Clarisse* à Londres, & sans avoir fait un effort pour découvrir si c'est réellement un ange ou une femme.

Je me suis offert à elle, avec si peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le tems de s'envelopper dans les réserves de son sexe. Mes expressions, moins tendres qu'animées, tendoient à lui reprocher son indifférence passée, & lui rappelloient malicieusement ses propres loix : car ce n'est pas l'amour, c'est le noir complot de son frere, qui avoit paru lui donner quelque inclination à m'en dispenser. De toute ma vie, je n'ai vu de confusion si charmante. Quelle gloire pour le pinceau, s'il pouvoit représenter ce spectacle, & le mélange d'impatience qui animoit visiblement chaque trait du plus expressif & du plus beau visage du monde ! Elle a touffé deux ou trois fois. Un embarras charmant s'est fait lire d'abord dans ses regards ; ensuite une sorte d'attendrissement, qui sembloit venir de l'incerti-

tude de ses desirs ; jusqu'à ce que l'aimable *boudeuse*, irritée de l'air d'hésitation avec lequel j'attendois sa réponse , ne pouvant plus articuler une parole , s'est mise à verser des larmes , & m'a tourné le dos pour sortir avec précipitation. Mais je me suis hâté aussitôt de la suivre ; je l'ai retenue entre mes heureux bras : Unique objet de mes affections , ah ! ne pensez pas , lui ai-je dit , que cette ouverture , qui peut vous paroître contraire à vos premières loix , vienne d'aucun dessein de me prévaloir de la cruauté de vos proches. Si , malgré la tendresse respectueuse qui accompagnoit ma proposition , elle avoit été capable de vous désobliger , mes soins les plus ardens seroient à l'avenir... J'ai cessé ici de parler , comme si la force du sentiment avoit étouffé ma voix. Elle a fait entendre la sienne , mais d'un ton chagrin : je suis..... je suis malheureuse. Ses larmes couloient en abondance ; & , tandis que mes bras environnoient encore la plus belle taille du monde , son visage se cachoit contre mon épaule , sans qu'elle s'appercût de la liberté qu'elle sembloit m'accorder.

Pourquoi , pourquoi *malheureuse* ? ma très - chère vie. Toute la reconnaissance que vous pouvez attendre du cœur le plus

sensible & le plus obligé..... Ici la justice m'a fermé la bouche , car je ne lui dois point de reconnaissance pour des obligations si peu volontaires.

Mais revenant à elle-même & s'appercivant qu'elle étoit entre mes bras ; comment donc , monsieur ? m'a-t-elle dit d'un air d'indignation , le visage plus enflammé & les yeux brillant d'un éclat plus fier.

J'ai cédé à ses efforts ; mais absolument vaincu par les charmes de cette innocente confusion , j'ai saisi sa main lorsqu'elle me quittoit ; & me jettant à genoux devant elle , ô chère *Clarisse* ! lui ai-je dit , sans la moindre réserve , & sentant à peine la force de mes termes (ma foi ! s'il s'étoit trouvé là un prêtre , j'étois un homme perdu) recevez les sermens de votre fidele *Lovelace* ! Faites qu'il soit à vous , à vous seule , & pour toujours. C'est le moyen de parer à tout. Qui osera former des complots & des entreprises contre ma femme ? Leurs folles & insolentes espérances se fondent sur l'opinion que vous ne l'êtes pas. Ah ! daignez l'être. Je vous en conjure à vos pieds. Nous aurons alors tout le monde pour nous ; & l'on s'empressera d'applaudir à un événement qui est attendu de tout le monde.

Avois-je le diable au corps ? Je ne pensois non plus à cette impertinente extase, qu'à voler au même moment dans l'air. Cette merveilleuse fille est toute-puissante ! Ce n'est pas elle, à ce compte, c'est moi qui doit succomber dans la grande épreuve.

Avois-tu jamais entendu dire qu'on eût prononcé des sermens solennels, par une impulsion involontaire, en dépit d'une résolution préméditée & des plus orgueilleux systèmes ? Mais cette charmante créature est capable de faire renoncer un barbare à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire : & je crois véritablement que je serois disposé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu jusqu'à présent), s'il n'étoit question d'une forte de contention que sa vigilance a fait naître entre nous, & qui consiste à savoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu fais quelle est ma générosité quand on ne me dispute rien.

Fort bien ; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulsion ? Ne t'imaginerois-tu pas que j'ai été pris au mot ? Une offre prononcée si solennellement, & même à genoux, *Belford* !

Rien moins. La petite badine m'a laissé échapper avec toute la facilité que j'aurois pu desirer. Le projet de son frere, le désespoir d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidens qui peuvent arriver, ont été les causes auxquelles il lui a plu d'attribuer sa confusion ; sans que mon offre ni l'amour y aient eu la moindre part. Qu'en dis-tu ? Regarder notre mariage comme sa seconde ressource ; & me dire, du moins en équivalent, que sa confusion est venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a risqué sa vie pour elle, & qui est prêt encore à s'exposer au même danger.

J'ai recommencé à la presser de me rendre heureux : mais elle m'a remis après l'arrivée de son cousin *Morden*. C'est en lui qu'elle met à présent toutes ses espérances.

J'ai paru furieux, mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une seconde lettre à la tante *Hervey* ; & l'on se promettoit une réponse.

Cependant, cher ami, je crois que les délais auroient pu diminuer par degrés, si j'avois été homme de courage. Mais que faire avec tant de peur d'offenser ?.....

Le diable n'est pas pire. Un galant si timide ! Une princesse qui exige des soins si réguliers ! Comment s'accorder jamais ensemble ; sur-tout sans le secours d'une obligeante médiation ? Il est rare néanmoins, diable ! *Belford*, il est rare qu'un amour si ardent se trouve dans le même cœur avec tant de résignation. Le véritable amour, j'en suis convaincu à présent, se borne aux desirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante personne ! Revenir encore d'elle-même à me parler de Londres ! Si, par hasard, le complot de *Singleton* avoit été de mon invention, je n'aurois pu souhaiter de plus heureux expédient pour hâter son départ. Elle l'avoit différé, je ne saurois deviner pourquoi.

Tu trouveras sous cette enveloppe la lettre de *Joseph Leman*, dont je t'ai parlé dans la mienne de lundj dernier, & ma profonde réponse à cette lettre. Je ne puis résister à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raison si forte, il seroit peut-être mieux de te laisser penser que l'étoile de la belle combat contr'elle, & dispose des occasions à mon avantage ; quoiqu'elles soient l'unique effet de mon invention supérieure.

 LETTRE CXXXIII.

JOSEPH LÉMAN à M. LOVELACE.

16 d'Avril.

IL informe M. Lovelace de la persécution à laquelle ses maîtres se préparent contre lui, pour le rapt de miss Betterton, qu'il avoit enlevée à sa famille, & qui, étant morte en couche, avoit laissé un enfant de lui, encore vivant, dont on l'accusoit d'ene prendre aucun soin. Joseph lui apprend, avec sa simplicité ordinaire, que ses maîtres donnent le nom d'infamé à cette aventure ; mais il espere, dit-il, que Dieu ne permettra pas qu'elle le soit, quoiqu'on publie que monsieur Lovelace a été obligé de quitter le royaume pour se mettre à couvert, & que le desir de voyager n'a été qu'un prétexte. Il ajoute que c'est une des histoires que M. Solmes auroit souhaité de pouvoir raconter à mademoiselle Clarisse, si elle avoit été disposée à l'écouter.

Il prie M. Lovelace de lui avouer si cette affaire peut mettre sa vie en danger ; & par l'affection qu'il lui porte,

il fouhaite qu'il ne soit pas pendu, comme un homme du commun, mais qu'il n'ait que la tête coupée; & qu'il ait la bonté de se souvenir de lui avant la sentence, parce qu'il a entendu dire que tous les biens des criminels appartiennent au roi ou à la justice.

Il lui marque que le capitaine *Singleton* est souvent en conférence secrète avec son jeune maître & sa jeune maîtresse, & que son jeune maître a dit, en sa présence, au capitaine, que son sang bouilloit pour la vengeance; qu'en même tems son jeune maître a fait l'éloge de lui *Joseph*, en vantant au capitaine sa fidélité & son entendement. Ensuite il offre ses services à *M. Lovelace*, pour prévenir les accidens fâcheux, & pour mériter sa protection, dans la vue qu'il a de prendre l'hôtellerie de l'*Ours bleu*, dont on lui a dit beaucoup de bien. Ce n'est pas tout, ajoute-t-il: la jolie ourse, c'est-à-dire, *Betty Barnes*, lui roule aussi dans la tête. Il espere qu'il pourra l'aimer plus que *M. Lovelace* ne voudroit, parce qu'elle commence à lui paroître de bonne humeur, & à l'écouter avec plaisir lorsqu'il parle de l'*Ours bleu*; comme si elle étoit déjà, dit-il, pour continuer la figure,

gure, au milieu de l'orge & des fèves. Il demande pardon là-dessus pour ce bon mot qui lui échappe; parce que, tout pauvre qu'il est, il a toujours aimé l'agréable plaisanterie.

Il dit que sa conscience lui reproche quelquefois ce qu'il a fait, & qu'il croit que, sans les hittoires que *M. Lovelace* lui a fait raconter dans la famille, il auroit été impossible que le pere & la mere eussent eu le cœur si dur, quoique monsieur *James* & mademoiselle *Arabelle* aient beaucoup de malice. Ce qui lui paroît le pire, c'est que *M. & madame Harlove* ne pourront jamais bien éclaircir les affaires avec mademoiselle *Clarisse*, parce qu'ils croient que toutes ces hittoires sont venues de la bouche du valet de chambre de *M. Lovelace*. Il se gardera bien de les détromper, de peur, dit-il, que *M. Lovelace* ne tue son valet de chambre & lui aussi, pour rejeter leur mort sur ceux qui ont commencé à vouloir les corrompre. Cependant il craint bien, dans le fond, de n'être qu'un misérable. Mais il n'en a jamais eu l'intention.

Il espere aussi que, si sa très-chere & très-honorée jeune maîtresse, mademoiselle *Clarisse*, se laissoit aller à mal, monsieur *Lovelace* voudra bien se souvenir de

l'abreuvoir de l'*Ours bleu* (*). Mais il prie le ciel de le préserver de toute mauvaise vue, comme de toute mauvaise action. N'étant pas encore fort vieux, il espere qu'il aura le tems de se repentir, s'il peche par ignorance: & puis, M. Lovelace est un homme, de grande qualité & de grand esprit, qui est capable de répondre de tout, pour un pauvre domestique tel que son très-humble & très-fidèle serviteur,

JOSEPH LÉMAN.

(*) Dans la plupart des bourgs d'Angleterre il y a une sorte de vivier, qui sert d'abreuvoir, où l'ancien usage est de plonger les femmes scandaleuses.



LETTRE CXXXIV.

M. LOVELACE à JOSEPH LÉMAN.

17 d'Avril.

MONSIEUR Lovelace donne carrière, dans cette lettre, à sa folle imagination. Il commence par expliquer à Joseph l'affaire de miss Betterton, qui n'est, dit-il, qu'une folie de jeunesse. Il n'y a point de rapt dans le cas. Ses voyages n'y ont point eu de rapport. Il étoit aimé de cette jeune personne, qu'il aimoit aussi. Elle n'étoit que la fille d'un bourgeois enrichi, qui avoit des vues d'agrandissement, & qui s'étoit prêté par cette raison aux commencemens de l'intrigue. Pour lui, il n'avoit jamais parlé de mariage au pere ni à la fille. Tous les parens, à la vérité, auroient voulu qu'elle fût jointe à eux pour l'attaquer en justice, & c'étoit à leur barbarie qu'elle avoit dû sa mort, après avoir refusé d'entrer dans leurs ressentimens. Le petit garçon étoit fort joli, & ne faisoit pas déshonneur à son pere. Il l'avoit vu deux fois, à l'insçu d'une tante, qui en prenoit soin; & son intention étoit de pourvoir à son établissement. Toute cette famille

K ij

204 HISTOIRE
étoit folle de l'enfant quoiqu'elle eût la
méchanceté de maudire le pere.

Il apprend à Joseph quelles sont ses
regles en amour : « d'éviter les femmes
» publiques ; de marier une maîtresse qu'il
» quitte , avant que d'en prendre une au-
» tre ; de mettre la mere à couvert du be-
» soin, lorsqu'elle a des parens cruels ; de
» prendre grand soin d'elle dans ses cou-
» ches ; de pourvoir à la fortune du petit,
» suivant la condition de la mere , & de
» prendre le deuil pour elle, si elle meurt
» en travail. Il déte Joseph de trouver
» quelqu'un qui s'acquitte de ces devoirs
» avec plus d'honneur. Est-il surprénant,
» dit-il , que les femmes aient tant d'in-
» clination pour lui ? »

Il n'a rien à craindre de cette aventure,
ni pour sa tête, ni pour son cou. « Une
» femme morte en couche, il y a dix-huit
» mois ; point de procès commencé pen-
» dant sa vie ; un refus averé d'entrer dans
» les poursuites ; voilà de jolies raisons ,
» Joseph , pour fonder une accusation de
» rapt ! Je répete que je l'aimois. Elle me
» fut enlevée par ses brutaux de parens ,
» dans l'ardeur de ma passion....Mais c'est
» parler assez de la chere mis Betterton.
» Chere, en vérité ; car la mort rend une
» femme encore plus chere. Que le ciel

DE CLARISSE. 205
» fasse paix à ses cendres ! Ici, Joseph, je
» donne un profond soupir à la mémoire
» de mis Betterton. »

Il loue le goût de Joseph pour les bons
mots. « La plaisanterie, dit-il, convient
» plus aux pauvres que les gémissemens.
» Tout ce qui arrive dans le monde n'est
» il pas un sujet de plaisanterie ? Quicon-
» que ne le prend pas sur ce ton est un im-
» bécile, qui ne fait pas regarder les cho-
» ses du bon côté. Celui qui condamne la
» joie dans un pauvre, mérite de n'en
» ressentir jamais. »

Il applaudit à l'affection de Joseph pour
sa jeune & incomparable maîtresse. Il
vante ses propres sentimens pour elle, &
ses honorables intentions. Sa parole est
un gage sacré ; & là-dessus, il en appelle à
lui : « Vous savez, Joseph, lui dit-il,
» qu'avec moi les effets surpassent les pro-
» messes. Pourquoi ? parce que c'est la
» meilleure façon de montrer que je n'ai
» pas l'ame chiche & étroite. Un homme
» juste tient sa promesse. Un homme
» généreux passe au-delà. Telle est ma
» regle. »

Il rejette sur mis Clarisse le délai de
leur mariage, en gémissant de l'éloigne-
ment où elle le tient, &, l'attribuant à
mis Howe, qui lui inspire, dit-il, des
K iij

défiances continuelles ; il ajoute que c'est la raison qui l'oblige à se servir de lui, pour faire agir les Harloves sur l'esprit de madame Howe.

Il prend ensuite avantage des ouvertures de Joseph, à l'occasion des conférences secrètes du capitaine Singleton avec M. James Harlove : « Puisque le capitaine ne, lui dit-il, qui se fie au témoignage de James a pris une si bonne opinion de vous, ne pourriez-vous, en feignant beaucoup de haine pour moi, proposer à Singleton d'offrir à M. James, qui a tant de passion pour la vengeance, le secours de toutes ses forces, c'est-à-dire, son vaisseau & son équipage, pour enlever sa sœur, & la transporter à Leith, où ils ont tous deux leurs établissemens ? »

« Vous pouvez leur dire que, si ce projet réussit, c'est le moyen de me réduire au désespoir, & de faire entrer mademoiselle Clarisse dans toutes leurs mesures. Vous pouvez les informer, comme sur le témoignage de mon valet de chambre, de la distance où elle me tient d'elle, dans l'espoir d'obtenir grâce de son pere, en renonçant à moi, si l'on insiste sur ce sacrifice ; leur dire que le seul point dont mon valet de chambre vous ait fait un mystère, étant le lieu

» de notre retraite, vous ne doutez pas qu'avec quelques guinées, vous ne puissiez tirer de lui cet éclaircissement, & des lumieres certaines sur le tems où je pourrai m'éloigner d'elle, afin qu'ils trouvent plus de facilité dans leur entreprisa ; leur dire encore, & toujours comme de mon valet, que nous sommes à la veille de changer de logement (ce qui est vrai, mon cher Joseph), & que mes affaires m'obligent souvent de m'absenter. »

S'ils ouvrent l'oreille à votre proposition, vous vous ferez un mérite auprès de Betty, en la lui communiquant sous le secret. Betty fera la même confidence à miss Arabelle, qui, embrassant avec joie toutes les occasions de vengeance, ne manquera point d'en instruire son oncle Antonin, si elle n'a pas été prévenue par son frere. M. Antonin Harlove se hâtera probablement de porter cette découverte à madame Howe qui ne la cachera point à sa fille, quoiqu'elles soient toujours assez mal ensemble. Sa fille l'écrira aussitôt à ma chere miss Clarisse : & si le complot ne vient point à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme en secret, sous prétexte de prévenir toutes sortes de désastres ; ce qui

fait, comme vous savez, l'objet de tous vos soins & des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chere mis. Alors sa confiance augmentera pour moi, & me convaincra de son amour, dont je suis quelquefois tenté de douter. Elle se hâtera de choisir un logement plus sûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui sera de lui servir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reste aucune espérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à James & à Singleton, de faux avis, que j'aurai soin de vous four-nir, de sorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle sera l'heureuse, heureuse & triplement heureuse conséquence? Notre chere mis deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence sera bientôt rétablie entre ses parens & les miens. Dix guinées, sur lesquelles vous pouvez compter régulièrement, tripleront vos gages dans cette avare famille. Votre réputation de prudence & de courage se répandra dans la bouche de tout le monde... *L'Ours bleu* ne vous manquera pas non plus; & si vous jugez à propos, quelque jour, de l'acquérir en propre, vos amis ne vous laisseront pas dans l'embarras pour la somme. Je parie que ce détail est déjà

clair à vos propres yeux; car Betty croira sa fortune faite, en devenant votre femme; tous deux, j'en suis sûr, vous avez eu la prudence d'épargner quelque chose; la famille des Harloves, que vous avez servie si fidèlement, (car c'est l'avoir bien servie, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés sur elle) ne peut manquer avec honneur de fournir quelque chose pour votre établissement; j'ajouterai plus que vous ne pensez, à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez voir, devant vous, que du repos, de l'honneur & de l'abondance.

Chantez de joie, Joseph, chantez. Un fumier dont vous serez le maître; des domestiques qui vous serviront à votre tour; une femme, qu'il dépendra de vous d'aimer ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; *monsieur l'hôte*, à chaque mot; être payé pour faire bonne chere, au lieu de donner du vôtre: heureux ainsi non seulement dans vous-même, mais encore dans autrui, par la réconciliation & la tranquillité de deux bonnes familles, sans nuire à une seule ame chrétienne; ô Joseph! honnête Joseph! que vous aurez de jaloux! Qui seroit le dégoûté

210 HISTOIRE
avec une si belle perspective devant les
yeux?

Ce que je vous propose aujourd'hui,
couronne votre ouvrage. Si vous pouvez
leur faire seulement former ce dessein,
soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous
répondrez également aux bonnes inten-
tions de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.



DE CLARISSE. 211

LETTRE CXXXV.

M^{is}s CLARISSE HARLOVE, &
MADAME HERVEY.

Jeudi, 20 d'Avril.

MADAME, MA TRÈS-HONORÉE
TANTE,

N'ayant pas reçu de réponse à une
lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire
le 14, je me flatte, pour ma consolation,
qu'elle n'aura point été jusqu'à vous; car
il me seroit trop mortifiant de penser que
ma tante Hervey me juge indigne de son
attention.

Dans cette espérance, ayant conservé
une copie de ma lettre, & ne pouvant
m'exprimer dans des termes qui convien-
nent mieux aux malheureuses circonstan-
ces, je la transcris, je la mets avec celle-ci
sous une enveloppe commune, & je vous
supplie très-humblement d'appuyer, de
votre crédit, ce qu'elle contient (*).

Il est toujours en mon pouvoir d'exé-
cuter les mêmes offres; & rien ne seroit
plus affligeant pour moi que de me voir

(* On en a vu la substance dans la lettre CX.
K vj

précipitée dans d'autres mesures, qui rendroient ma réconciliation plus difficile.

S'il m'étoit permis, madame, de vous écrire avec l'espérance d'une réponse, je suis en état de justifier mes intentions dans la démarche où je me suis engagée, quoiqu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous, j'en suis sûre, vous auriez pitié de moi, si vous saviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défense, & combien je me crois misérable d'avoir perdu l'estime de tous mes amis.

Il n'est pas encore impossible de m'y rétablir. Mais, quelle que soit ma sentence au château d'Harlove, ne me refusez pas, ma chere tante, quelques lignes de réponse, pour m'apprendre s'il n'y a point d'espérance de réconciliation, à des conditions moins choquantes que celles qu'on a voulu m'imposer; ou, m'en préserve le ciel! si je suis abandonnée sans retour.

Du moins, ma chere tante, procurez moi la justice que j'ai demandée dans une lettre à ma sœur, pour mes habits & pour la petite somme d'argent; afin que je ne me trouve pas déstituée des commodités les plus simples, & dans la nécessité d'avoir obligation à ceux auxquels je sou-

haiterois le moins d'accorder cet avantage sur moi. Permettez-moi d'observer que, si ma démarche étoit venue d'un dessein formé, j'aurois pu, du moins, avec l'argent & les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai souffertes, & qui ne peuvent qu'augmenter, si ma demande est rejetée.

Si vous obtenez la permission de recevoir les éclaircissemens que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, & je vous informerai de tout ce que vous ignorez.

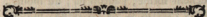
Si l'on se propose de me mortifier, ah! faites bien connoître que je le suis excessivement; & que c'est, néanmoins, par mes propres réflexions que je le suis, n'ayant point de plaintes à faire de la personne dont on appréhendoit toutes fortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre quartier, qui lui donneront le tems d'attendre votre réponse, si vous m'accordez cette faveur, & de me l'apporter samedi au matin. C'est une occasion que je n'avois pas prévue. Je suis, &c.

CL. HARLOVE.

P. S. Personne ne saura jamais que

vous ayiez eu la bonté de m'écrire, si vous souhaitez que votre réponse demeure secreete.



LETTRE CXXXVI.

Mifs HOWE, à mifs CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 22 d'Avril.

JE ne fais quelle explication donner aux méthodes de votre personnage; mais il doute certainement que votre cœur soit à lui: & là-dessus, du moins, je le trouve fort modeste, car c'est confesser tacitement qu'il n'en est pas digne.

Il ne peut soutenir de vous entendre regretter les oignons d'Egypte, & de se voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, & ce que vous nommez ses artifices. J'ai passé en revue toute sa conduite: je l'ai comparée avec son caractère général; & je trouve qu'il y a plus de constance & d'uniformité dans son orgueil & dans son humeur vindicative, c'est-à-dire, dans sa petitesse, que nous ne nous l'étions imaginé l'une & l'autre. Dès le berceau, sa qualité de fils unique l'a rendu un enfant malin,

capricieux, méchant, le gouverneur de ses gouverneurs. Elle en a fait un libertin dans un âge plus avancé, un sieffé petit-maitre, qui respecte peu les bien-séances, & qui méprise notre sexe en général, pour les fautes de quelques femmes particulières qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'est-il conduit dans votre famille, avec les vus qu'il avoit pour vous? Depuis le tems que votre insensé de frere s'est mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades; il vous a fait tomber dans ses filets, par un mélange de terreur & d'artifice. Quelle politesse attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe?

Oui; mais que faire, dans la situation où vous êtes? Il me semble que vous devez le mépriser; le haïr. . . si vous le pouvez. . . & vous dérober à lui: mais pour aller où? sur-tout à présent que votre frere médite de ridicules complots, & veut rendre votre sort encore plus misérable.

Si vous ne pouvez le mépriser & le haïr; si vous ne vous souciez pas de rompre avec lui; il faut vous relâcher un peu de vos délicatesses. Si ce chang

gement n'amene pas la célébration, je me jetterois sous la protection des dames de sa famille. Le respect dont elles paroissent remplies pour vous, est, de lui-même une sûreté pour votre honneur, quand on pourroit supposer quelque autre sujet de doute. Vous devriez lui rappeler du moins l'offre qu'il vous a faite d'engager une de ses cousines *Montaigu* à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, jusqu'à l'heureuse conclusion de tous vos scrupules.

Mais ce seroit déclarer que vous êtes à lui. D'accord. Quelle autre vue pouvez-vous former à présent ? Le projet de votre frere n'acheve-t-il pas de vous convaincre qu'il ne vous reste pas d'autre ressource ?

Croyez-moi donc, ma très-chere amie ; il est tems de renoncer à toutes ces vaines espérances de réconciliation, qui vous ont tenue en suspens jusqu'aujourd'hui. Vous m'avouez qu'il s'est offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquez point ses expressions ; & je vois qu'il vous a même expliqué les raisons qui doivent vous faire accepter ses offres. C'est une générosité peu commune aux gens de son

espece, qui n'attaquent ordinairement que notre amour-propre, en nous disant que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en sont, par la seule raison qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicatesses que j'admire, peut-être ne ferois-je pas autrement que vous. Je voudrois, sans doute, me voir pressée avec une respectueuse ardeur, suppliée avec constance, & que tous les discours, comme toutes les actions d'un amant, tendissent à cet unique point. Cependant, si je soupçonnois de l'art dans sa conduite, ou quelque délai fondé sur le doute de mes sentimens, je prendrois le parti, ou d'éclaircir ses doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas étoit le vôtre, moi, votre fidelle amie, je rassemblerois toutes mes forces, soit pour vous trouver un asile ignoré, soit pour me résoudre à partager votre fortune.

Quel misérable, de s'être rendu si facilement à votre réponse, lorsque vous l'avez remis au retour de votre cousin *Morden* ! Mais je crains aussi que vous n'ayiez été trop scrupuleuse ; car vous convenez qu'il s'est senti de cette évacion. Si j'étois informée par ses propres

mémoires, je m'imagine, ma chere, que je trouverois de l'excrès dans vos délicatesses & vos scrupules. En le prenant au mot, vous auriez acquis sur lui le pouvoir que je lui vois à présent sur vous. Il n'est pas besoin de vous dire qu'une femme qui a donné dans le piège où vous êtes, doit se soumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoissez, je vous assure que dans un quart-d'heure, qui seroit tout le tems que je voudrois accorder aux délicatesses, je verrois clair jusqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaises: sont-elles mauvaises? vous ne sauriez en être assurée trop tôt: si c'est heureusement le contraire, n'est-ce pas la modestie de sa femme qu'il se plaît à tourmenter?

Il me semble que j'éviterois aussi toutes les récriminations, qui ne sont capables que d'aigrir, & tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle des mœurs; sur-tout lorsque vous êtes assez heureuse pour n'avoir pas l'occasion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque satisfaction pour une belle ame à se déclarer contre le vice: mais si cette attaque est hors de saison, & si le vicieux paroît

disposé à se corriger, elle servira moins à faciliter sa réformation, qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hypocrisie.

Le peu de cas qu'il a fait du sage projet de votre frere, me plaît comme à vous. Pauvre *James Harlowe*! Cette tête manquée s'avise donc de former des complots & de prétendre à la méchanceté, tandis qu'elle en fait un de ses chefs d'accusation contre Lovelace? Un méchant, qui est homme d'esprit, mérite, à mon gré, d'être pendu tout de suite, & s'il vous plaît, sans cérémonie: mais un imbécille, qui se mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os cassés sur la roue; sauf d'être pendu après, si vous le jugez à propos. Je trouve que Lovelace a peint M. James en peu de traits.

Fâchez-vous, si vous le voulez; mais je suis sûre que cette pauvre espee que quelques-uns nomment votre frere, s'applaudissant d'être parvenu à vous faire quitter la maison de votre pere, & de n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, se croit égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, & prétend combattre *Lovelace* avec ses propres armes. Ne vous souvenez-vous pas de son triomphe; tel que

vous me l'avez dépeint vous-même sur le récit de votre tante, lorsqu'il s'enfloit encore des applaudissemens de l'insolente *Betty Barnes* ?

Je n'attends rien de votre lettre à madame Hervey, & j'espère que Lovelace ne saura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il se ressent, autant qu'il l'ose, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en ressentirois pas moins, si j'étois à sa place ; du moins, si mon cœur me rendoit témoignage que je méritasse d'être mieux traitée.

N'ayez pas d'inquiétude pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous êtes avec vos proches ; & la cruauté d'autrui ne refroidit pas l'affection qu'elles ont pour vous. A l'égard de l'argent, pourquoi vous obstinez-vous à rendre mes offres inutiles.

Je fais que vous ne demanderez pas la possession de votre terre ; mais donnez-lui le droit de faire cette demande pour vous. Je ne vois pas de meilleur parti.

Adieu, ma très-chère amie. Recevez

mes tendres embrassemens, dont l'ardeur n'a rien d'égal que celle des vœux que je fais continuellement pour votre bonheur & votre repos.

ANNE HOWE.



LETTRE CXXXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 d'Avril.

DEPUIS long-temps, Lovelace, tu fais le rôle d'écrivain, & je me réduis à celui de ton humble lecteur. Je ne me suis pas embarrassé de te communiquer mes remarques sur les progrès & le but de tes belles inventions. Avec tous tes airs, j'ai cru que le mérite incomparable de la belle *Clarisse* feroit toujours sa défense & sa sûreté. Mais aujourd'hui que je te vois assez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, & pour avoir fait tomber son choix sur une maison dont les habitans ne réussiroient que trop à te faire étouffer tous les mouvemens honorables qui peuvent te naître en sa faveur, je me crois obligé de prendre la plume ; & je te déclare que je

222 HISTOIRE
me fais ouvertement l'avocat de Clarisse Harlove.

Mes motifs ne sont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient delà, quelle imprefion feroient-ils sur ton cœur à ce titre ?

Un homme tel que toi ne seroit pas plus touché, quand je lui représenterois à quelle vengeance il s'expose, en outrageant une fille du caractère, de la naissance & de la fortune de Clarisse.

La générosité & l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, sur des gens de notre espèce, qui regardent tous les individus de ce sexe comme un butin de bonne prise. *L'honneur*, dans nos idées, & *l'honneur*, suivant l'acception générale, sont deux choses qui ne se ressemblent pas.

Quel est donc mon motif ? En vérité, Lovelace, c'est la véritable amitié que j'ai pour toi. Elle me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille, dans l'opinion que j'ai de la justice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que son intérêt tienne le premier rang parmi ces considérations.

Dans la dernière visite que j'ai rendue à ton oncle, ce bon seigneur me pressa fort instamment d'employer tout

DE CLARISSE. 133
le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber les épaules sous le joug du mariage, & m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre de les approuver. Je savois que tes intentions pour cette fille extraordinaire étoient alors dignes d'elle. J'en assurai milord M... qui s'en défit beaucoup, parce que la famille en usoit mal avec toi. Mais aujourd'hui que ton intrigue a pris une autre face, je veux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta *Clarisse* par le témoignage public, comme par le tien, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble ? Pourquoi tenterois-tu sa vertu ? Quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison de doute ? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier : si j'avois pour une femme les sentimens de préférence que tu as pour celle-ci, connoissant ce sexe comme nous le connoissons tous deux, je tremblerois de pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte du succès ; sur-tout si j'étois persuadé que personne n'a plus de vertu qu'elle au fond du cœur.

Et remarque, Lovelace, que, dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce

qu'elle n'est pas égale. Considere la profondeur de ta malice & de tes ruses; considere les occasions, qui se renouveleront sans cesse, en dépit d'elle-même, aussi long-tems que les folies de sa famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés; considere qu'elle est sans protection; que la maison où tu la conduis sera remplie de tes suppôts, de jeunes créatures bien élevées, jolies, adroites, d'apparence trompeuse, & difficiles à pénétrer lorsqu'elles se masquent, sur-tout pour une jeune personne sans expérience, & qui ne connoit pas la ville: attache-toi, dis-je, à toutes ces considérations, & dis-moi quelle gloire, quel sujet de triomphe tu te promets à la faire succomber? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, sans remords, capable de veiller patiemment l'occasion; un homme qui compte pour rien les sermens qu'il fait aux femmes; l'innocente victime attachée scrupuleusement aux liens, incapable de ruse, disposée par conséquent à bien juger d'autrui: je regarderois comme un miracle, qu'elle pût tenir ferme contre le tentateur & contre la tentation, au milieu de tant de pièges dont tu veux l'environner. Après tout, lorsque, sans
aucune

aucune sollicitation, notre sexe est si fragile, je ne fais pas pourquoi l'on exige tant des femmes, qui sont nées des mêmes peres & des mêmes meres, & composées des mêmes ingrédients, avec la seule différence de l'éducation; ni quelle si grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exister, me demandes-tu, quelqu'autre *Lovelace*, qui, séduit par les charmes de sa beauté entreprenne de triompher d'elle?

Non, c'est ma réponse. A tout prendre, figure, esprit, fortune, caractère, il est impossible qu'il y ait jamais d'homme tel que toi. Si tu croyois que la nature te pût donner un rival, je connois ton infernal orgueil; tu t'en estimerois moins.

Mais je veux parler de ta passion dominante, la vengeance; car l'amour (quel peut être l'amour d'un libertin?) ne tient que le second rang dans ton cœur, comme je te l'ai soutenu assez souvent, malgré la fureur où je t'ai mis contre moi. Quels misérables prétextes pour te venger d'une maîtresse, que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever! J'accorde, si tu veux, qu'en demeurant, elle auroit couru grand risque d'être la femme de *Solmes*; je te passe ses conditions, que tu as su faire tourner cruellement contre elle-même,

& la préférence qu'elle a toujours donnée au célibat. Si c'est autre chose que des prétextes, pourquoi ne rends-tu pas grâces à ceux qui l'ont comme jetée entre tes mains ? D'ailleurs, tout ce que tu allègues pour autoriser ton épreuve, n'est-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, sur la supposition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable qu'en ta faveur ?

Mais, pour confondre entièrement toutes tes pauvres raisons de cette nature, je te demande ce que tu penserois d'elle, si c'étoit volontairement qu'elle eût pris la fuite avec toi. Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de maîtresse ; mais, pour en faire ta femme, disconviendras-tu qu'elle te plairait la moitié moins ?

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es ; & cruel comme un tigre, je ne vois aucune raison d'en douter ; cependant, quel empire ne faut-il pas qu'elle ait sur elle-même, pour réduire quelquefois au doute un amour-propre aussi pénétrant que le tien ? persécutée d'un côté, comme elle l'étoit par sa propre famille, attirée, de l'autre, par la splendeur de la tienne, où chacun la desiré, & se croiroit honoré de la voir entrer ?

Tu vas croire, peut-être, que je m'écarte de ma proposition, & que je plaide ici la cause de ta belle plus que la tienne. Point du tout, je n'ai rien dit qui ne soit plus pour ton intérêt que pour le sien, puisqu'elle peut faire ton bonheur, & que, si elle conserve sa délicatesse, il me paroît presque impossible qu'elle soit heureuse avec toi. Il est inutile d'expliquer mes raisons. Je te connois assez d'ingénuité pour souscrire à mon sentiment dans l'occasion.

Au reste, quand je plaide en faveur du mariage, tu fais bien que mon goût n'en est pas plus vif pour cet état. Je n'ai pas encore eu la pensée d'y entrer. Mais, comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang distingué dans le royaume, & que tu te crois toi-même destiné quelque jour à l'esclavage conjugal, je veux que tu me dises si tu peux jamais espérer une occasion comparable à celle qui est entre tes mains ; une fille qui, par sa naissance & sa fortune, n'est pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton sang & celui de ton propre cœur te fassent quelquefois parler légèrement des familles qui ne te plaisent point) ; une beauté qui fait l'admiration de tout le monde ; une personne, en même tems,

qui jouit d'une égale réputation d'esprit, de jugement & de vertu !

Si tu n'es pas une de ces ames étroites qui préfèrent leur simple & unique satisfaction à la postérité, toi, qui dois souhaiter des enfans pour perpétuer ta race, tu ne remettras pas ton mariage au terme des libertins, c'est-à-dire, à ce tems où les années & les maladies viendront fondre sur toi. Songe que tu exposerois ta mémoire aux reproches de tes légitimes descendans, pour leur avoir donné une misérable existence, qu'ils ne pourroient donner meilleure à ceux qui descendroient d'eux, & qui autoriseroit toute ta race, en supposant qu'elle pût subsister longtems, à te maudire jusqu'aux dernières générations.

Tout méchans que le monde réformé nous suppose, il n'est pas certain que nous le soyions sans retour. Quoique nous trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en composer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font nous paroissent méprisables ; & nous ne sommes pas même assez ignorans pour nous dégrader jusqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompense & de punition ; mais, avec beaucoup de jeunesse

& de santé, nous espérons que le tems ne nous manquera pas pour le repentir ; ce qui signifie, en bon anglois, (ne m'accuse pas d'être trop grave, *Lovelace* ; tu l'es quelquefois aussi) que nous espérons de vivre pour les sens, aussi long-tems qu'ils seront capables de nous rendre service ; & que, pour quitter le péché, nous attendrons que le plaisir nous quitte. Quoi ! ton admirable maîtresse sera-t-elle punie des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réformation, & du desir qu'elle a d'en obtenir des preuves avant que de se donner à toi ?

Concluons. Je t'exhorte à bien considérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus. Tu es à l'entrée d'une nouvelle carrière. Jusqu'à présent les apparences de ta marche sont si droites, que, si ta belle se déçoit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de l'honnêteté, dans le sens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le fais, ne rira de ton mariage ; & si quelqu'un le trouvoit plaisant, après t'avoir entendu tourner si souvent cet état en ridicule, tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi, 25.

Ayant différé à fermer ma lettre jusqu'au jour de poste, j'en reçois une des mains d'*Osgood*, qui lui est venue, depuis deux heures, pour votre chere dame, & qui est cachetée des armes d'*Harlove*. Comme elle peut être d'importance (*), je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un courier que je vous dépêche exprés.

Je suppose qu'on vous verra bientôt à Londres, sans la dame, comme je l'espère. Adieu. Soyez honnête, & soyez heureux.

B E L F O R D.

(*) C'étoit celle de *miss Arabelle Harlove*, qui est après les deux suivantes.

Fin du tome sixieme.



174891

VI

174893

Pedagogiczna Biblioteka Wojewódzka
im. Komisji Edukacji Narodowej
w Lublinie

174 891 VI